

Mémoire

Machiavel et la recherche de l'homme du siècle : l'influence de César Borgia

sous la direction de **Monsieur Laurent ABOUCAYA**

Sommaire

Introduction	5
SECTION 1 : MACHIAVEL, LA CONSECRATION DE LA NECESSITE COMME PHILOSOPHIE POLITIQUE	
15	
I. Un homme au service de Florence	16
II. Un républicain lucide sur les réalités de son temps	25
III. La Virtù et la Fortune, conditions sine qua non à l'élévation de l'homme	29
IV. La recherche du Prince, la quête d'une vie	31
SECTION 2 : CESAR BORGIA, LA GLOIRE SINON RIEN	
35	
I. Une ambition contrariée par les plans familiaux	36
II. L'ascension fulgurante du prince	43
III. Le plus prodigieux des princes de son temps	48
IV. Une fin digne d'une tragédie antique	52
SECTION 3 : LA POURSUITE DE L'HOMME PROVIDENTIEL	
58	
I. La rencontre entre le penseur et son modèle	59
II. Le duc de Valentinois, l'exemple à suivre	66
CONCLUSION : UNE PROMESSE INACHEVEE	
73	
Remerciements	77
Bibliographie	79

« *La Renaissance ne se présente pas comme un progrès continu. La beauté y a constamment côtoyé la cruauté, et l'ombre la lumière*¹. ». Cette citation résume bien l'ambivalence dont est imprégnée la Renaissance, cette époque à la fois flamboyante, par ses découvertes et son essor artistique et philosophique, mais également sombre et chaotique, au travers notamment des guerres qui ont ravagé l'Europe. Pour comprendre la pensée de Machiavel et le parcours de Borgia, il faut se mettre en tête l'idée qu'ils sont le fruit d'une période incroyablement riche (sur le plan des idées en particulier), mais paradoxalement plus dangereuse que les siècles qui la précèdent. C'est probablement cette conjugaison d'un monde capable de produire les plus belles choses et d'une société corrompue et impitoyable qui a permis à la Renaissance de se dégager comme une époque hors-du-temps, où de nombreuses bases de notre société actuelle ont pu être posées.

Nicolas Machiavel et César Borgia partageaient l'idée que la gloire et le pouvoir appartenaient aux hommes qui se donnaient les moyens de les obtenir. En soit, dans une société marquée par le carcan chrétien, où l'humilité et la bienveillance étaient les normes de conduite à suivre, ils ont détonné par leur rapide compréhension que le monde dans lequel ils vivaient n'était pas régi par les gens qui se pliaient à la doctrine de la bien-pensance religieuse. L'un dans l'ombre², l'autre dans la lumière, nos deux hommes ont voulu avoir une réelle emprise et un vrai rôle à jouer sur leur époque, afin d'y laisser une trace qu'ils espéraient impérissable. Si Borgia a servi de modèle à l'œuvre de Machiavel, Machiavel quant à lui a servi de justification aux actes de Borgia. Ensemble ils ont marqué l'Histoire puisque la pensée machiavélienne sera le fondement sur lequel s'appuieront de nombreux hommes d'État au cours des siècles qui suivront pour parvenir au pouvoir. Pour comprendre leurs parcours, il est nécessaire de contextualiser cette Italie du 15^{ème} siècle, période, et c'est le moins qu'on puisse dire, troublée.

L'an 1494 marque le début des Guerres d'Italie qui vont se succéder durant une majeure partie des 15^{ème} et 16^{ème} siècles sur la péninsule. 1527 est l'année qui a vu s'éteindre Nicolas Machiavel. Dans le cadre de ce mémoire, il a paru judicieux de ne pas dépasser ces deux dates qui marquent une période extrêmement dense pour l'Italie, et dans laquelle Borgia et Machiavel vont jouer un rôle de premier ordre. Avant de comprendre l'influence de ces deux hommes, il faut s'intéresser à la situation dans laquelle se trouve l'Italie en 1494. Pour résumer sommairement, elle est l'objet de toutes les convoitises pour quelques-unes des plus puissantes factions européennes. En ce qui concerne l'année 1494, c'est le Royaume de Naples qui est la raison qui va pousser la France à partir en guerre pour le conquérir.

¹ ALCOUFFE Daniel, DELUMEAU Jean, LIGHTBOWN Donald, *La Renaissance*, Édition Seuil, 1996, p.53

² Il est à noter que Machiavel lui-même revendique dans une lettre en date du 29 avril 1513 et adressée à son ami Francesco Vettori, ambassadeur florentin auprès du pape Léon X, son amour de l'intrigue politique et de la position qui est la sienne : « *Vous savez comme on peut bien juger des objets dans les ténèbres, et surtout ceux de ce genre* »

En effet, le Royaume de France a une volonté depuis la première moitié du 15^{ème} siècle qui est celle de vouloir faire valoir ses prétentions sur le trône napolitain. Ces prétentions découlent de l'ancienne possession de la couronne napolitaine par la maison d'Anjou, qu'elle perdit en 1442 au profit de la maison d'Aragon. Depuis cette date, la maison d'Anjou puis le Royaume de France tentèrent sans relâche de la récupérer par des voies diplomatiques en s'appuyant sur le fait que la maison d'Anjou était une branche des Capétiens et qu'en cela par ricochet, les Anjous n'étant plus, le Royaume de Naples revenait de droit à la France. Cependant, la maison d'Aragon s'attachant à vouloir garder le contrôle de ces terres, la France sous l'égide du roi Charles VIII créa le projet de reprendre cette possession par la force. S'assurant de l'appui, ou du moins de la non-intervention, des autres cours européennes importantes, qu'étaient l'Espagne, le Saint-Empire et l'Angleterre, Charles VIII déclencha l'invasion qui devait mener à la conquête du Royaume napolitain. Pour mener à bien son entreprise, il pouvait compter en cela sur le duché de Milan, jamais avare d'efforts lorsqu'il s'agissait de changer le rapport de force en Italie. Cependant, loin de faire l'unanimité, l'action française va mener à la création d'une ligue, la Sainte-Ligue qu'on appellera aussi la ligue de Venise, qui comme son nom l'indique sera composée de la république de Venise, des Etats pontificaux et de pratiquement toutes les puissances qui avait juré de ne pas s'opposer aux prétentions françaises. Cette guerre qui va se déclencher sur l'Italie ne sera que la première de nombreuses autres qui suivront et qui verront le Royaume de France, le Royaume d'Espagne et le Saint-Empire lutter pour prendre possession d'une région ou d'une autre en Italie. Ce qu'il faut comprendre, c'est que cette aptitude à envahir l'Italie pour faire valoir des prétentions ou pour simplement s'agrandir fut facilitée par la géopolitique de la péninsule pendant ce *Quattrocento*.

En effet, l'Italie à l'inverse de la plupart des puissances européennes (hormis le Saint-Empire dont la situation reste tout de même bien plus stable) qui l'entourent est à l'époque un territoire qui est loin d'être unifié. Elle est en réalité composée de nombreux royaumes, duchés, principautés ou cités-états qui se font la guerre très souvent afin de prendre l'ascendant sur le voisin. Cette situation de fait affaiblit fortement l'Italie, qui par son instabilité permet aux autres puissances d'y voir une sorte de bête mourante dont on peut se repaître. Avant d'évoquer plus précisément la situation de nos protagonistes, il paraît judicieux de faire l'état des forces en présence à l'aube du 16^{ème} siècle. Il y a cinq puissances principales qui font et défont la politique italienne. La première dont nous avons déjà parlé, c'est le duché de Milan qui est contrôlé par Ludovic Sforza, homme d'Etat capable qui a tenté de pacifier au maximum les relations du duché avec ses voisins (il est à noter qu'il se retrouvera entrainer dans la première guerre d'Italie à cause de l'alliance qu'il avait formé avec la France quelques années auparavant). Vient ensuite la république de Venise, considérée comme la plus riche de toutes principalement à cause de son vaste empire commercial et de son ouverture vers le Moyen-Orient, qui a notamment la réputation d'œuvrer de manière pernicieuse à l'affaiblissement de ses voisines dès lors qu'elle le peut. Le Royaume de Naples, dont la conquête du trône est le *casus belli* qui a déclenché cette

guerre, est contrôlé juste avant l'invasion française par Ferdinand 1^{er}, membre de la maison d'Aragon, considéré comme un souverain vil, cruel et surtout douteux. Il mourut dans le courant de l'année 1494 en laissant le trône à son fils Alphonse II, qui paraissait en tout point aussi « appréciable » que son père. Cette impopularité et la faiblesse de caractère des souverains aragonais va les desservir dans cette guerre, expliquant notamment pourquoi Charles VIII réussira à s'emparer du trône dans une relative facilité.

Les deux puissances restantes à évoquer doivent être distinguées de celles déjà présentées car elles sont profondément liées aux destins respectifs des deux hommes. La première, c'est la patrie adorée de Nicolas Machiavel, celle à laquelle il n'a jamais cessé de jurer son allégeance : Florence. En 1494, la république florentine connaît une crise importante causée par l'action d'un moine dominicain, Jérôme Savonarole, qui va prendre le pouvoir en instituant une dictature théocratique dans laquelle il se voudra être un prophète aux ordres de Jésus Christ. Cette prise de pouvoir du religieux fut consécutive à la politique catastrophique de Pierre de Médicis, fils et successeur de Laurent le Magnifique, qui acceptera toutes les exigences des Français sans essayer de négocier, devenant ainsi la risée de ses administrés. Cette couardise associée à la bêtise dont il fit preuve dans sa gouvernance antérieure va conduire à sa perte et à la fin, du moins pour un temps, de la mainmise des Médicis sur le pouvoir à Florence. Une fois le pouvoir acquis, Savonarole se rangera d'ailleurs derrière le roi de France, celui-ci l'ayant soutenu, en statuant qu'il a délivré la ville de la luxure et de la débauche dans laquelle les mœurs de l'époque l'y avaient plongées. Cette agitation qui secoua la cité toscane va être à la fois vécue et éprouvée par Machiavel, personnage encore inconnu à cette époque, qui n'est pas encore entré au service de la Seigneurie. Il est certain que cette situation troublée a considérablement joué dans le développement des idéaux et du sens de l'analyse politique du célèbre Florentin, des compétences qu'il ne tardera d'ailleurs pas longtemps à mettre en pratique puisqu'il commencera véritablement sa carrière publique au moment où la première Guerre d'Italie prendra fin.

Enfin, dernière puissance à prendre une place importante dans le concert politique italien : les Etats pontificaux. Ces Etats papaux, occupant une majeure partie du centre de la péninsule, sont gouvernés depuis deux ans au moment du déclenchement des hostilités par Alexandre VI, né Rodrigue Borgia, qui a déjà en 1494 amorcé un changement de la politique de l'Eglise concernant l'importance temporelle qu'elle doit avoir. Précédé par des papes sans envergure (Sixte IV, Innocent VIII, Calixte III pour ne citer qu'eux) ayant voué leurs pontificats à ne s'occuper que du pouvoir spirituel inhérent à leur fonction, Alexandre VI prit conscience dès son intronisation qu'il y avait nécessité, dans cette Italie en proie à de plus en plus d'incursions étrangères, à temporaliser le pouvoir de l'Eglise afin de lui assurer un véritable rôle à jouer dans les événements qui se succédaient. Pour ce faire, il décida qu'il y avait nécessité à réformer le fonctionnement des Etats pontificaux. En effet, dans la pratique le pape avait plutôt un rôle spirituel et honorifique, laissant la gestion des affaires courantes aux puissantes familles romaines, les Orsini, les Colonna ou les della Rovere, qui occupaient les

postes stratégiques leur offrant une emprise certaine sur la politique du pape. De plus, si l'Etat pontifical possédait déjà un territoire conséquent, celui-ci n'était administré que de façade par le pape puisque la plupart de ses terres étaient gouvernées par des seigneurs locaux qui s'estimaient totalement indépendants vis-à-vis du Saint-Père. Pour mettre fin à cet état de fait, Alexandre VI fit preuve d'un népotisme décomplexé en installant les membres de sa famille à tous les postes principaux de l'organigramme pontifical, lui permettant ainsi à terme d'obtenir une mainmise sur les affaires de l'Etat. S'aliénant dès lors évidemment toutes les grandes familles romaines, il n'en restera pas moins que par sa politique habile et son opiniâtreté, il parviendra à obtenir le contrôle absolu sur l'Eglise et ses territoires, en s'appuyant notamment sur le redoutable atout que fut son fils, César Borgia. Ce dernier deviendra pour les siècles qui suivront l'archétype du seigneur de la Renaissance italienne à l'opposé du bon prince chrétien que les penseurs mettaient en avant jusque-là. « Cruauté, manque de scrupules, arrogance », longue est la liste des « qualités » qu'on a adjointe au nom de César Borgia ; cette réputation d'infamie, il la devra en grande partie à la destinée que sera celle de la famille Borgia après la mort d'Alexandre VI et de ses héritiers, les successeurs du pape Borgia ayant fortement souffert sous la domination de sa famille. Mais cette notoriété, César la devra aussi et surtout à l'homme qui l'a fait entrer dans la légende en couchant sur papier son portrait, celui de l'exemple à suivre pour toute personne voulant réussir. Nicolas Machiavel, qui n'est en 1494 encore qu'un jeune Florentin inconnu, va suivre la destinée de César Borgia et l'impact qu'il va avoir sur la vie politique italienne. Bien que fervent critique de l'Eglise, et en particulier des mœurs véhiculées par la cour pontificale sous Alexandre VI³, Machiavel ne cessera jamais dans ses œuvres successives de venir rappeler ô combien le duc de Valentinois fut un homme politique en avance sur son temps, qui avait compris comment manier la politique pour en faire une arme.

Pour revenir à notre situation initiale, cette première Guerre d'Italie se terminera trois ans après le début de l'invasion française. Si dans un premier temps Charles VIII fut sans grandes difficultés parvenu à son but initial, celui de s'approprier la couronne napolitaine, le jeune roi eut vite fait de déchanter devant la complexité qu'il y avait à gouverner un royaume, italien de surcroît, qui n'avait pas voulu de lui comme souverain. Pas aidé par ses troupes, les

³ Selon Machiavel, la cause principale de la faiblesse italienne découlait du fait qu'elle était divisée. Cette division, il l'imputa en grande partie à l'influence néfaste de l'Eglise sur l'ensemble de la population. Il rapporte en effet dans le chapitre XII des *Discours sur la première décade de Tite-Live* (1520) que « *le mauvais exemple de cette cour a détruit en Italie tout sentiment de piété et de religion. De là des dérèglements, des désordres à l'infini, car si là où il y a de la religion on suppose toutes les vertus, là où elle manque on doit supposer tous les vices.* ».

Les mœurs dissolues de l'Eglise sont donc la cause de la corruption morale qui touche l'Italie : « *Telle est la cause et de désunion et de sa faiblesse qui l'a conduit à être la proie, non seulement des étrangers puissants, mais de quiconque a voulu l'attaquer* ».

Il est à noter que cette dépravation dans laquelle est plongée la chrétienté est antérieure à l'intronisation d'Alexandre VI. Il est vrai en revanche que les scandales vont connaître une telle explosion sous son pontificat qu'on estime aujourd'hui que la période borgiesque est une des causes ayant poussé Luther à initier son mouvement de réforme.

soldats français se comportant fort mal auprès des populations locales, et encore moins par ses alliés qui finiront tous par trahir la parole qu'ils lui avaient donné, Charles VIII se verra contraint à une retraite piteuse qu'il n'avait pas anticipé et qui conduira les Français à signer un accord mettant fin aux hostilités. Ce traité statuera également que le trône de Naples reviendra à la maison d'Aragon, tant est si bien que trois ans après le début de cette guerre la situation fut revenue à son point de départ.

Si finalement cette première Guerre d'Italie se finit sur un status quo ante bellum, il y a cependant deux choses qui ont changé et qui vont se révéler être d'un capital intérêt pour le siècle qui s'achève et celui qui va naître. L'année 1498 marque en effet le début des carrières politiques de Machiavel et de César Borgia, l'un en tant que secrétaire de la Seigneurie florentine, l'autre en tant que bras armé de son pape de père. Cette entrée dans la vie publique du génial Florentin va amorcer un tournant dans la philosophie politique moderne. Par son approche révolutionnaire de la question morale dans l'acte politique, Machiavel va se dresser comme un trublion dans une époque marquée par des penseurs comme Érasme ou Thomas More. Là où ces penseurs font l'apologie auprès des hommes d'État de la nécessité pour un bon prince de se comporter en conformité avec les valeurs morales prônées par la religion, Machiavel va détonner par sa conclusion que l'homme d'État qui veut parvenir au pouvoir doit absolument réaliser son action sans se soucier de la moralité de celle-ci, prenant ainsi en exemple la carrière que fut celle de César Borgia. Cette façon de concevoir l'action politique va marquer le point de départ de tout un courant de pensée connu sous le nom de machiavélisme, courant qui sera repris et analysé par un grand nombre de penseurs dans les siècles qui suivront. Si le terme « machiavélique » est bien connu aujourd'hui pour le sens péjoratif qu'on lui a accolé, il est nécessaire de comprendre que Machiavel ne prône une approche immorale que dans la seule action politique, enjoignant chacun à se comporter de la manière la plus vertueuse qui soit dans tous les autres domaines de la vie.

Cette immoralité, qu'il faudrait plutôt qualifier d'amoralité, chez Machiavel ne se justifie donc que par son explication des moyens à mettre en œuvre pour un homme illustre qui souhaite acquérir et conserver le pouvoir pour son propre compte. En effet, la pensée de Machiavel est marquée en elle-même par une dualité : elle est déchirée entre son amour des républiques et sa volonté d'élever les princes. En réalité, ce dualisme s'explique aisément par la capacité de Machiavel à discerner ce qui est de ce qui doit être. Si sa volonté primaire est de permettre à tous d'accéder au bien commun, possible selon lui presque uniquement dans le cas d'une république, le meilleur des régimes, il a bien conscience qu'à son époque, il n'est pas possible qu'une république puisse subsister, ou du moins s'élever. Dès lors, il prend comme mission celle d'enseigner aux hommes de pouvoir les manières de se hisser au-dessus des autres afin de s'imposer comme le Prince : l'homme providentiel qui saura gouverner pour le bien du plus grand nombre. C'est aujourd'hui pour son travail d'élaboration et de classification des méthodes à suivre pour s'accaparer le pouvoir et le conserver, quel qu'en

soit le prix, qu'on connaît le plus Machiavel, mais ce serait réducteur, comme le fait Strauss⁴ par exemple, de le réduire à un esprit malfaisant qui n'œuvre qu'à l'asservissement des hommes auprès d'un Prince. Bien au contraire, la seule lecture des *Discours* prouvera à chacun que Machiavel est un des premiers philosophes modernes à prôner la liberté comme la valeur étant la plus importante de toutes.

Néanmoins, dans le cadre de ce mémoire, il est question de s'intéresser à l'aspect princier de la pensée de Machiavel, en explorant notamment sa relation avec l'homme inquiétant et énigmatique que fut César Borgia. Dans sa longue carrière diplomatique, Nicolas Machiavel a été amené à rencontrer de nombreux dirigeants et hommes prodigieux (Louis XII, l'empereur Maximilien ou Jules II notamment) qui ont chacun eu une influence, à leur manière, sur sa vision de la politique et des actions qui sont à louer ou à prescrire. Machiavel a sondé chacun de ces hommes en décortiquant leurs caractères et leurs actions, mais aucun d'eux n'a eu autant d'impact que César Borgia sur sa conception de la politique. Bien que républicain convaincu, Machiavel avait fortement conscience de ce dont son époque avait besoin. Dans une Italie démembrée en plusieurs principautés plus ou moins valeureuses, en républiques plus ou moins démocratiques et en territoires sous domination étrangère, Machiavel a vite eu conscience que ce qu'il manquait à la péninsule, c'était un Prince capable de s'élever au-dessus de la mêlée et de tous les intérêts particuliers afin d'unifier l'Italie et de repousser en dehors de ses frontières tous les « barbares » qu'étaient les Français, Espagnols ou bien Allemands.

En soit l'influence de César Borgia sur la pensée de Machiavel ne fait aucun doute car si Borgia est fortement présent dans le *Prince*, c'est en grande partie pour rappeler aux lecteurs du traité que si un homme veut s'élever et demeurer prince, alors il se doit de suivre toutes les actions qu'a pu mener le Duc. Il est quand même fort intéressant de voir que l'homme que ce secrétaire de la Seigneurie Florentine, fervent défenseur de la République, a le plus admiré, c'est l'archétype-même du despote brillant mais sans scrupules que fut le fils d'Alexandre VI. Il est notable de voir que suite à la mort du Duc, en 1507, Machiavel prendra toujours soin d'en parler le moins possible et de se détacher de l'impact et de l'importance qu'a eu le Valentinois sur lui. Il y a cette volonté chez Machiavel, et elle se ressent tout au long de sa vie, de miser sur un homme qu'il estime être l'homme du moment et d'espérer qu'il parviendra à réaliser le dessein qu'il espère tant. Cependant, au fur et à mesure des échecs qui se succéderont, Machiavel se montrera de plus en plus cynique et amer sur les capacités des hommes de son temps, dégageant cette image d'un parieur désabusé par l'échec de son champion. Elle s'applique à Borgia plus qu'à quiconque tant son échec fut cuisant, et d'une

⁴ « *S'il est vrai que seul un esprit malfaisant peut énoncer sans honte des maximes qui invitent à se conduire, en public et en privé, comme un gangster, alors il nous faut admettre que Machiavel est un esprit malfaisant.* »

Si dans son ouvrage *Pensées sur Machiavel* Léo Strauss ne cesse de vanter le génie du Florentin, il n'en reste pas moins extrêmement critique sur sa conception de l'action politique.

théâtralité presque antique. Cet homme qui fut si parfait et qui avait tout pour devenir le Prince de la Renaissance échoua, au grand dam du Florentin.

Il apparaît tout de même surprenant pour n'importe qui ne s'étant pas penché en détail sur cette période que le grand espoir d'un des plus illustres penseurs de la Renaissance fut un homme ayant la réputation du Valentinois. Cet homme, décédé à 32 ans dans une piteuse embuscade en Navarre, qui fut unanimement haï par tous ses pairs et dont on essaya d'obscurcir l'image dans la vie comme dans la mort⁵, réussit le prodige de devenir le modèle d'un penseur qui lui consacra un traité, traité qui deviendra par la suite l'une des œuvres politiques les plus connues au monde, encore perçue aujourd'hui comme l'une des bases de l'apprentissage en science politique. C'est encore plus prodigieux quand on regarde avec précision l'étendue de la carrière de Borgia. En effet, on ne peut compter la période antérieure à 1498 comme étant digne d'attention, étant donné qu'il n'était à cette époque « que » cardinal et qu'il ne jouait encore aucun vrai rôle d'importance à la cour pontificale. En réalité, sa carrière politique s'étend de 1498, avec son renoncement à la soutane rouge, à 1507, date de sa mort. On peut même estimer sans trop se tromper que sa carrière prend réellement fin en 1503, la mort de son père (le 18 août 1503) et l'élection de Jules II en tant que pape (le 1^{er} novembre 1503) pouvant être les deux dates se disputant la distinction d'avoir été le jour ayant mis fin à la carrière du duc. Ainsi, on peut voir que la carrière d'homme d'Etat d'importance de César Borgia a duré en tout et pour tout cinq ans, puisque comme nous le verrons, la période postérieure à la mort de son père n'a pas un réel intérêt politique, le duc de Valentinois donnant plutôt l'apparence d'avoir la vie d'un héros de fiction, tant son parcours apparaît aventureux, désespéré et même romantique.

En définitive, la partie la plus importante dans le cadre de ce mémoire et sur laquelle il va principalement se pencher est cette période qui s'étale du 18 août au 1^{er} novembre 1503, celle dans laquelle toute la destinée du fils Borgia s'est jouée. Tout l'intérêt est ici de comprendre comment ce seigneur qui avait tout et à qui on promettait une éternelle gloire est devenu en si peu de temps cet homme sans rien, dont la mort fit sourire ses adversaires d'autrefois, finalement débarrassés pour de bon de l'ombre pesante qu'il projetait sur eux. Pour être plus précis, ce n'est pas tant l'idée de comprendre les raisons qui ont fait sa perte qui compte, cela ayant déjà été longuement expliqué et commenté par d'autres. Si y revenir est une évidence, ce qui représente pour autant le réel intérêt de ce travail est d'essayer de

⁵ « *Quelques ossements enterrés au bas des marches de l'église, deux pilastres aux gracieuses arabesques Renaissance provenant du tombeau, encastrés dans le maître-autel, c'est peu de restes que garde la terre d'Espagne de celui qui, pendant tant d'années, avait fait trembler le monde.* »

Ivan Cloulas, dans la biographie **Les Borgia**, énonce bien à travers cette description de la sépulture de César Borgia toute la méprise qu'on observa à l'égard du duc de Valentinois (et de la famille Borgia en général) lorsqu'il mourut.

C'est dans cet esprit que les restes de l'ancien prince de Romagne furent transférés au 17^{ème} siècle, sur ordre de l'évêque responsable de la paroisse où il était inhumé, dans la rue jonchant l'église de Viana. En exposant qu'il ne méritait pas mieux que la rue comme lieu de sépulture, il y avait dans cet acte une volonté de salir encore plus la mémoire du duc.

déterminer ce que César Borgia aurait fait s'il avait pu vivre le conclave de l'année 1503 dans la pleine capacité de ses moyens. Il faut entrevoir que c'est cet événement qu'il avait préparé toute sa vie – la mort de son père – et pour lequel il avait anticipé et pesé toutes les alternatives, sauf celle de sa propre lutte contre la mort, qui décida de son funeste destin. Même si dans ses écrits Machiavel admet s'être fourvoyé en constatant l'échec de l'entreprise du fils Borgia, statuant dès sa chute que l'homme n'a plus d'intérêt et qu'il s'est tout simplement trompé sur son compte^{6 7}, il n'en reste pas moins que des années plus tard, c'est autour de lui principalement que l'illustre Florentin va construire *Le Prince*, et personne d'autre. Il peut être intéressant de partir du principe que Machiavel, une fois la déception passée, a compris que César Borgia fut et aurait dû être cet homme dont la Renaissance italienne avait tant besoin, et qu'il était le seul à avoir possédé les capacités et l'ambition de réunir la péninsule sous sa coupe, ce qui lui aurait permis de revivre les heures de gloire qu'elle avait connu aux « temps des Anciens ».

César Borgia était-il donc l'homme du siècle qui aurait dû permettre à l'Italie de s'élever en tant que puissance unie ? En avait-il toutes les qualités ? L'influence de César Borgia sur la pensée de Machiavel est indéniable. Avant de répondre à l'interrogation sur laquelle est fondée ce mémoire, il apparaît nécessaire dans un premier temps d'analyser l'œuvre de Machiavel. La pensée politico-philosophique du secrétaire florentin est souvent considérée comme la base de la science politique moderne. S'il est connu pour avoir façonné l'image du prince de la Renaissance comme celle d'un homme devant parvenir à ses fins coûte que coûte, il faut aussi évoquer le républicanisme fort dont est empreinte toute son œuvre. Là où *Le Prince* se veut être un traité destiné à indiquer aux hommes de pouvoir ce qu'ils doivent faire, on lui adjoint d'ailleurs souvent la réputation d'être un ouvrage opportuniste marquant la volonté de Machiavel de se rapprocher des maîtres de Florence après sa période de disgrâce, *les Discours* se veulent être le reflet des réels idéaux du Florentin. Mais globalement, là où se rejoignent ces deux ouvrages, c'est dans la volonté de leur auteur d'exalter les valeurs

⁶ « Il le calma de quelques « bonnes » paroles, avant de prendre définitivement congé, laissant derrière lui l'ombre du Valentinois d'autrefois » BORIAUD Jean-Yves, *Les Borgia : la pourpre et le sang*, Perrin, 2017, p.291

Dans sa biographie consacrée aux Borgia, Boriaud parle des derniers instants qui ont réuni Machiavel et César Borgia, après que celui-ci eut été enfermé par Jules II à la suite de sa prise de pouvoir. Cette période est marquée par la trahison du souverain pontife qui a renié toutes les promesses (en contrepartie de son soutien lors du conclave, il l'avait assuré de le confirmer dans toutes les charges que lui avait conférées son père) qu'il avait faites au duc de Valentinois.

⁷ Machiavel en légation à Rome pour le compte de Florence s'en va notamment à la rencontre du duc. Il vit ainsi de ses propres yeux la ruine de César Borgia et de toutes les espérances qu'il avait placées en lui. Cette déception est palpable dans les missives qu'il adresse à la Seigneurie, dans lesquelles on le voit avoir un discours totalement à l'opposé de ce qu'il aura plus tard dans *Le Prince*.

Par exemple dans une lettre du 26 novembre 1503, il déclare que « Jules II ne perd point de temps dans cette affaire. Ce que je vous ai mandé dans ma lettre du 26 pourrait bien se vérifier [il évoquait dans cette lettre que le pape avait prévu de faire jeter le duc dans le Tibre]. On reconnaît aujourd'hui que les crimes du duc l'ont conduit peu à peu sur le bord de l'abîme. »

antiques qu'étaient celles des grands peuples qui ont jadis dominé le monde, en prenant particulièrement en compte les accomplissements des Romains. Il y a cette constante chez Machiavel de comparer son époque à celle de l'Antiquité⁸, et d'enjoindre ses contemporains à suivre la voie tracée par leurs ancêtres, qui à ses yeux les supplantaient en tout. C'est en particulier dans les exemples des anciens que Machiavel va puiser les concepts sur lesquels il va fonder sa vision politique ; la *virtù* et la *Fortune* qui sont les deux pierres angulaires permettant de comprendre le fonctionnement de sa pensée ne sont que la réactualisation par Machiavel de deux concepts qui étaient déjà établis dans l'Antiquité. C'est sous ce prisme qu'il va faire émerger l'image du prince idéal, celui dont chacun doit s'inspirer pour parvenir au pouvoir et, plus important, réussir à le conserver. Derrière cette figure du prince, l'ombre de César Borgia pèsera toujours de toute sa noirceur tant les actes du Valentinois correspondent en grande partie à la vision que Machiavel couche sur papier.

Les Borgia doivent en partie la légende noire les entourant à Machiavel, pourtant grand admirateur du plus remarquable d'entre eux. Remarquable par la destinée qu'il s'est lui-même créée, remarquable par son désir d'atteindre son but quel qu'en fut le prix, César était au mal ce que François Borgia fut au bien⁹. Le Valentinois eut la particularité de réussir à cheminer vers la gloire alors que sa place originelle dans la famille devait le tenir dans l'ombre. Son père avait toujours voulu faire de lui l'ecclésiastique, reprenant ainsi le rôle qu'il dut tenir dans sa jeunesse, au contraire de son jeune frère Juan auquel il avait donné le droit d'être un homme de guerre afin d'œuvrer à la grandeur familiale. La volonté de l'aîné des fils Borgia lui permit de réussir à devenir l'homme auquel il aspirait depuis toujours, envers et contre tout ceux qui pouvaient se placer au travers de son chemin. Son accession aux titres de duc de Valentinois, de prince de Romagne, de Capitaine général et de Gonfalonier de l'Eglise, son entrée dans la famille royale française sont des preuves de l'insolente réussite qui fut la sienne. L'âge record auquel il accéda à tous ces honneurs tend à prouver de l'extraordinaire de son caractère, sûrement bien plus complexe et profond que l'image de monstre à laquelle on a tenté de le réduire. Si les méthodes du Valentinois furent sans conteste dénuées de toute

⁸ « *Le soir venu, je retourne chez moi, et j'entre dans mon cabinet ; je me dépouille sur la porte de ces habits de paysan, couverts de poussière et de boue ; je me revêts d'habits de cour ou de mon costume, et, habillé décentement, je pénètre dans le sanctuaire antique des grands hommes de l'Antiquité : reçu par eux avec bonté et bienveillance, je me repais de cette nourriture qui seule est faite pour moi et pour laquelle je suis né.* »

Cet amour de l'Antiquité se retrouve notamment dans cette lettre envoyée par Machiavel à Francesco Vettori le 10 décembre 1513. Il est à cette période occupé à rédiger les prémices du *Prince* dans l'optique de sortir de la période de disgrâce qu'est la sienne depuis le retour au pouvoir des Médicis à Florence. Dans sa correspondance avec Vettori, il aime à se mettre en scène comme un héros antique accablé par la mauvaise fortune, faisant constamment part de l'ennui que lui fait subir son exil à la campagne et de sa tristesse d'être éloigné des cercles politiques.

⁹ François Borgia fut un homme d'Etat et religieux qui fut canonisé en 1671 par Clément X pour les services qu'il rendit auprès des jésuites. Petit-fils de Juan Borgia, fils cadet du pape Alexandre VI, et donc petit-neveu de César Borgia, il est un cas à part dans une famille cataloguée comme la plus détestable de la Renaissance. Sa vie et celle de son grand-oncle furent aux antipodes dans tous les domaines, le Saint ayant succédé au « démon ».

considération à l'égard de ce que devait faire un gentilhomme, elles n'en demeurèrent pas moins louées pour l'extrême efficacité avec laquelle elles permirent au duc de voguer de succès en succès. Ses coups d'éclats et son exceptionnelle fortune furent la marque de fabrique de cet homme qui s'installa progressivement comme le visage le plus terrifiant de toute l'Italie. S'il fut à la fois adoré et haï, il n'en demeure pas moins qu'à l'aube de sa chute, le grand destin qu'il avait continuellement travaillé à se construire lui promettait les choses les plus folles. Tout avait réussi à César jusqu'à ce fameux mois d'août 1503 qui marqua le début de sa chute inexorable, et celles de toutes ses ambitions. Son rêve inavoué de devenir celui qui permettrait à l'Italie de s'unir disparut aussi vite qu'il était apparu. Quatre ans plus tard l'homme qui avait fait craindre toute l'Italie était mort, et plus personne ne s'approcha de cette possibilité d'unifier toute l'Italie avant son unification effective au 19^{ème} siècle.

La place de cet obscur personnage dans l'Histoire doit donc être analysée avec un peu plus de lumière. Il apparaît que Machiavel avait un rêve, et ce rêve n'apparaissait possible que par le biais de l'action du Valentinois. Peu importe les moyens, ce qu'espérait par-dessus tout Machiavel c'était de voir sa patrie unie. Sous la coupe d'un prince ou organisée sous la forme d'une grande république, peu importait pour Machiavel tant que l'Italie s'élevait comme la puissance qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être à ses yeux. C'est pour cela que ces trois mois qui ont marqué la fin de César Borgia sont peut-être les plus importants de l'Italie de la Renaissance, en tout cas sous le prisme politique de son unification. A la vue de ses exploits et des desseins qu'il avait imaginé, le Valentinois aurait pu être l'homme du siècle appelé de ses vœux par le célèbre Florentin. Si tout cela reste hypothétique, il n'en reste pas moins qu'il est possible de formuler une réponse à la vue de tous les éléments que l'Histoire nous a laissés.

Première section : Machiavel, la consécration de la nécessité comme philosophie politique

« Aucun éloge n'atteindra jamais la grandeur de ce nom. »¹⁰. Cette épitaphe rappelle ô combien l'œuvre du Florentin fut et reste toujours la source de discorde entre les divers courants de pensée politique. Si certains le maudissent pour son exaltation de principes amoraux, d'autres à l'inverse le louent pour sa clairvoyance. Au final, il est irréfutable que Machiavel, quoiqu'en disent ses détracteurs, a considérablement marqué la pensée politique moderne, et pas seulement de manière néfaste.

Pendant l'essentiel de sa vie Nicolas Machiavel a occupé un poste de secrétaire à la Seigneurie de Florence, ce qui équivalait dans les faits à jouer le rôle officieux d'ambassadeur. Le dévouement avec lequel il fit son devoir démontra le profond attachement du Florentin à sa ville d'origine. C'est cette efficacité alliée à son sens de l'analyse qui permit à Machiavel de s'inscrire comme un fonctionnaire reconnu et respecté de ses supérieurs, et c'est ce qui lui valut le droit d'être envoyé auprès des hommes illustres de son temps afin de s'acquitter des missions les plus délicates. Machiavel a toujours ressenti un véritable amour pour le travail de l'ombre en ne cherchant jamais à obtenir les honneurs officiels auxquels il aurait pu prétendre. Cette passion de la discrétion était de famille, tant les Machiavel furent une fratrie de fonctionnaires s'étant toujours complu à servir fidèlement et discrètement Florence.

L'éducation du Florentin joua en grande partie sur ses écrits. Éduqué à la lumière des écrits des grands penseurs de l'Antiquité, et vivant dans une époque marquée par l'humanisme, Machiavel développa ce dualisme tant présent dans son œuvre. Cette ambiguïté entre d'un côté son amour de la liberté et de l'autre sa connaissance des particularités de son époque a permis à l'œuvre de Machiavel de prendre un relief qui paraîtrait insoupçonné à la lueur de la seule lecture du *Prince*. On ressent dans cette dualité l'homme de devoir que fut le Florentin qui, bien que fervent républicain, prît rapidement conscience des solutions à apporter aux maux de son époque, fussent-elles contre ses principes profonds.

Ayant compris la nécessité qu'il y avait à élever un homme fort capable de survoler la mêlée, Machiavel se décida à réintroduire auprès de son auditoire la nécessité de se réapproprier les valeurs antiques. Ces dernières avaient permis aux « anciens » de parvenir à achever les plus grands desseins, dès lors il fut logique pour le penseur florentin de montrer aux hommes à quel point il était nécessaire pour s'imposer dans cette époque troublée de s'en inspirer.

¹⁰ SKINNER Quentin, *Machiavel*, Éditions du Seuil, 1981, p.134

Cet historien, immense spécialiste de l'œuvre machiavélique, qui rapporte dans son ouvrage l'épitaphe de la tombe de Machiavel, se veut être à l'opposé de Léo Strauss dans son appréciation des théories du Florentin. S'il peut être en désaccord avec Machiavel sur certains de ses principes, en particulier sa valorisation des actes immoraux pour réussir en politique, il reste lucide sur les véritables intentions du penseur de la Renaissance. Il est un de ceux qui a mis le plus en évidence l'amour de la liberté de Machiavel, en se basant particulièrement sur les *Discours* et sa correspondance personnelle.

Il reprit à ce compte deux concepts déjà présents dans l'Antiquité, la *Fortune* et la *virtù*. Il réactualisa ces deux idées en les confrontant aux caractéristiques de son temps. Il décrivit la Fortune comme étant une sorte de providence divine contrôlant en grande partie la vie et le devenir de tout homme. Cette Fortune se combinait avec la vertu, qu'il expliqua comme étant l'ensemble des caractéristiques propres à chacun, faisant d'une personne un être remarquable ou un homme lambda. Vertu et Fortune étaient dans son esprit étroitement liées, l'une favorisant seulement les personnes possédant l'autre.

C'est principalement en s'appuyant sur ces idées que Machiavel dressa le portrait de son prince idéal, cet homme capable de se hisser au-dessus des autres et, surtout, de se maintenir à cette position. Ce prince tant appelé de ses vœux par Machiavel avait un objectif précis : permettre l'union de l'Italie, faisant d'elle une puissance forte et indépendante, telle qu'elle le fut au temps des Romains.

I. Un homme au service de Florence

Nicolas Machiavel, fils de Bernardo et Bartolomea, naquit le 3 mai 1469 dans la ville qui ne quitterait jamais son cœur, Florence. Issu d'une famille de petite noblesse qui était essentiellement connue pour avoir fourni à la République florentine des fonctionnaires efficaces et discrets, le jeune Nicolas fut entouré de parents aimants et érudits qui, bien que peu riches, lui fournirent une solide éducation. C'est à leur contact que Machiavel développa son goût pour la mesure et la discrétion, qualités qui lui firent prendre conscience des avantages qu'il y avait pour un homme tel que lui à ne pas se mettre en avant, particulièrement lorsqu'on gravite autour des cercles du pouvoir. Le Florentin prit toujours plus de plaisir à être dans la confiance en tirant les ficelles dans l'obscurité plutôt que de briller sur le devant de la scène, ayant pleinement conscience des carences qu'étaient les siennes en la matière.

Passionné de lectures, et en particulier des écrits antiques, Machiavel développa au cours de sa jeunesse un talent singulier pour un garçon de son âge, celui de comprendre et de manier les subtilités politiques. À l'époque, il était habituel pour un jeune érudit comme lui d'entrer rapidement au service de quelqu'un – ce quelqu'un dans le cas de sa fratrie étant souvent Florence –, mais Machiavel va se refuser à travailler avant d'avoir saisi l'occasion qu'il estimera être la bonne¹¹.

Il a 25 ans lorsque Savonarole parvint à prendre le pouvoir à Florence en chassant avec l'aide des Français le faible Pierre de Médicis. Pendant les quatre années où Florence prit la forme d'une dictature théocratique, Machiavel observa l'action du moine prophète. Cette épreuve joua un rôle dans son éducation politique, puisqu'il fit pour la première fois

¹¹ « Ce n'est pas un dilettante que ce « curieux » de politique, qui ne prend pas de profession afin de demeurer indépendant, de conserver toute sa liberté de jugement. Afin que rien ne fausse sa lucidité, n'aveugle ou n'obscurcisse sa clairvoyance. Un homme libre. »

BRION Marcel, **Machiavel**, Éditions Tallandier, Collection Textu, 1948, p.50

l'expérience d'un homme hors du commun. On ne peut pas dire que les idées du dominicain furent celles de Machiavel, le fanatisme religieux étant même un mouvement à l'opposé de ses croyances, la religion n'ayant pour Machiavel qu'un intérêt purement politique, dans sa capacité à contrôler les masses, et non spirituel. Il est en revanche certain que Savonarole fut une source d'inspiration pour le Florentin, en partie en raison de la bravoure avec laquelle il accepta le sort qui allait être le sien lorsque sa chute apparut inéluctable¹². Cette façon antique d'accepter son funeste destin eut un impact sur Machiavel puisqu'il s'en inspira pour rédiger son œuvre, laquelle fut perpétuellement la source du rappel de la nécessité qu'il y avait pour les hommes de son temps à prendre en exemple la manière d'être des « anciens ». L'impact de Savonarole, d'un point de vue plus politique se ressent au travers de ses écrits, notamment dans le *Prince* avec un chapitre dans lequel il traite du destin des « prophètes ». En se basant sur l'exemple de Savonarole, il expose que l'action des hommes s'accaparant le pouvoir en s'appuyant sur une idéologie religieuse se doivent d'avoir des forces leur permettant de garder leur emprise car rien n'est plus versatile que le peuple qui aura porté de tels hommes au pouvoir¹³. C'est exactement ce qui précipita la chute du prêtre dominicain, le peuple qui l'avait soutenu lorsque celui-ci avait prêché contre les Médicis finit par se lasser des privations imposées par le religieux. Avant même d'entamer sa carrière politique, Machiavel commença à collecter les exemples qui lui permettraient plus tard de rédiger ses célèbres traités.

La carrière du Florentin prit son envol véritablement à partir de 1498 quand il fut nommé secrétaire de la Seigneurie. Le temps de l'indépendance était révolu, l'action, à son grand bonheur, allait maintenant rythmer le reste de sa vie. Si dans un premier temps, il fut essentiellement chargé de gérer les affaires internes à la Toscane, les dirigeants de Florence n'ont pas tardé à cerner l'utilité que pouvait avoir Machiavel en tant que diplomate. S'il n'eut jamais le titre d'ambassadeur, ce poste étant réservé aux hommes faisant partie des familles les plus importantes de Florence, c'est bien Machiavel en étant envoyé aux quatre coins

¹² « *Savonarole avait été plus grand que dans son déclin que dans sa victoire. Victoire artificielle, d'ailleurs, illusoire et sans lendemain, alors que, ayant souffert et étant mort avec une noblesse digne des stoïciens, Savonarole s'était mis au niveau des héros de l'Antiquité. La grandeur d'âme qu'il avait montrée dans les tortures, et sur le bûcher, Machiavel lui-même, si difficile, si exigeant, pouvait l'admirer sans réserve. Admirer non pas l'homme politique, bien entendu, qui n'avait commis que des erreurs, mais l'homme tout court.* »

BRION Marcel, *Machiavel*, Éditions Tallandier, Collection Texto, 1948, p.72

C'est intéressant de constater que le premier homme ayant démontré des vertus propres aux « anciens » fut un homme d'Église quand on sait que Machiavel fustigea continuellement le christianisme comme étant la source des maux ayant rendu la société faible et vulnérable.

¹³ « *C'est pour cela que les Prophètes qui ont parlé les armes à la main ont toujours été heureux ; ceux, au contraire, qui n'ont eu pour armes que la parole et les persuasions ont eu rarement du succès ; car outre tout ce que nous avons dit, rien n'est si changeant que les peuples : il est aisé de les persuader, mais il est très difficile de les maintenir dans cette persuasion.* »

MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince*, Chapitre VI : Des nouvelles conquêtes qu'on fait par sa propre valeur et ses propres armes, 1532

d'Italie, et même en France et en Allemagne, qui joua véritablement le rôle de représentant de la République florentine. Il ne tarda pas à se révéler être l'un des hommes les plus efficaces et influents de Florence, par son amour du travail et le zèle avec lequel il va l'accomplir¹⁴.

Sa légation auprès de Caterina Sforza fut la première mission d'importance de Machiavel¹⁵. Cette dame, comtesse de Forli, une place-forte importante en Romagne, fut glorieusement connue pendant le Quattrocento comme une des femmes les plus remarquables de la Renaissance. Bien que fille illégitime d'un duc Sforza, elle se hissa à la hauteur des hommes illustres de son temps en occupant des fonctions qui revenaient habituellement de droit à la gente masculine. La « lionne de Forli », comme on l'appelait, tint tête à tous ceux qui voulurent entraver son action, César Borgia y compris, et devint le sujet d'une admiration fort méritée. Celle à qui on doit la célèbre citation « je ne m'agenouille devant aucun homme, sauf si je le décide » impressionna Machiavel en tout point. Là où Savonarole avait frappé Machiavel pour son courage devant l'adversité, Caterina le fascina pour la ruse avec laquelle elle parvint à le duper, lui, le génie politique. En effet, cette légation auprès de dame Caterina se finit par l'un des rares échecs de Machiavel dans une négociation puisqu'il ne parvint pas à faire plier la comtesse de Forli, au point même de se sentir fortement vexé¹⁶. Néanmoins, cette rencontre marqua le début des pérégrinations de Machiavel auprès de nombreux hommes (et femmes) d'Etat qui l'ont aidé au travers de leurs exemples à développer son œuvre. Dans le cas de Caterina Sforza, Machiavel la citera dans le *Prince* en la prenant pour exemple dans le chapitre consacré aux forteresses, exposant que les citadelles ont un intérêt dans le cas où le prince a peur de son peuple, mais aucun lorsque le prince craint un ennemi étranger. Ainsi, il énonce le principe selon lequel la meilleure des forteresses reste avant tout l'amour de son peuple, car celui-ci ne tardera jamais à trouver une aide extérieure pour être délivré d'un prince qui l'opprime¹⁷. Caterina Sforza resta toujours dans

¹⁴ « En réalité, les éléments principaux de la politique florentine, intérieure et extérieure, passent entre ses mains. Ses chefs, reconnaissant ses talents, ont pris l'habitude de lui abandonner les initiatives. Peu à peu ses camarades sont devenus ses subordonnés, par l'ascendant qu'il a pris sur eux, par son évidente supériorité, par son application. Jamais il ne se plaint d'avoir trop de travail, et jamais aucune tâche ne lui paraît ingrate ou trop difficile. »

BRION Marcel, **Machiavel**, Éditions Tallandier, Collection Textos, 1948, p.101

¹⁵ Une lettre de la Seigneurie en date du 12 juillet 1499 donne la marche à suivre à Machiavel : « Tu te rendras à Forli, où nous savons que se trouvent l'illustrissime madame Catherine, et Son Excellence le seigneur Ottaviano, son fils aîné. Après leur avoir offert tes respects, et présenté les lettres de créance que nous devons te remettre, tant pour tous deux en commun que pour chacun d'eux en particulier, tu leur exposeras l'objet de ta mission. ». Machiavel avait reçu l'ordre de la Seigneurie de négocier la *condotta* (contrat de mercenariat qui se faisait beaucoup à la Renaissance) qu'elle devait payer à Caterina Sforza, jugeant le prix trop élevé.

¹⁶ Dans sa dernière lettre en date du 24 juillet 1499, Machiavel fait part à la Seigneurie de sa surprise devant l'échec que lui fait subir Sforza dans les négociations : « A ce changement inattendu je n'ai pu m'empêcher d'éprouver quelque mécontentement, et de le témoigner par mes paroles et par mon maintien ». Cette lettre marque la fin de sa légation auprès de la comtesse de Forli puisque la Seigneurie le rappellera le jour suivant.

¹⁷ C'est dans ce cas qu'il énonce l'exemple de Caterina Sforza dans le chapitre XX du traité : « Les citadelles ne lui servirent de rien, quand César Borgia l'attaqua, et que le peuple de la Comtesse se

l'esprit de Machiavel comme une rencontre fondatrice, celle qui lui permit de comprendre ce que le terme « animal politique » voulait vraiment dire.

Par la suite, Machiavel fut envoyé à la Cour de France pour régler un problème qui survint suite au catastrophique siège de Pise en 1500. Ce siège fait par les Florentins avec l'appui des soldats que leur envoya Louis XII fut un désastre, notamment à cause de Monsieur de Beaumont, le capitaine des troupes françaises, qui ne réussit pas à maintenir l'ordre dans son armée. Les soldats français se débandèrent, ce qui causa la ruine du siège et l'embarras de la République florentine. Cette légation fut parsemée de rencontres houleuses entre Machiavel et le principal ministre de Louis XII, le cardinal Georges d'Amboise, ce dernier reprochant en effet beaucoup des problèmes rencontrés par les Français en Italie à la passivité et la prudence avec lesquelles Florence mener ses affaires¹⁸. De ce temps à la Cour de France, Machiavel garda une rancune assez tenace contre les Français, considérant que parmi tous les peuples entourant l'Italie ils étaient les plus « barbares » (au sens latin du terme). Il prit d'ailleurs soin dans son célèbre traité de rapporter une de ces fameuses disputes avec le cardinal d'Amboise pour tourner en dérision le flair politique des Français¹⁹.

Sa troisième grande légation fut sans aucun doute celle qui marqua le plus Machiavel puisque c'est celle qui lui permit de rencontrer « l'homme qui faisait trembler toute l'Italie ». Le territoire de Toscane étant ravagé par les troupes des condottieri qui étaient originellement à la solde de César Borgia, la Seigneurie estima qu'il était primordial d'envoyer deux émissaires à la cour du duc de Valentinois pour tenter de régler le problème : l'ambassadeur Pier Soderini, qui deviendra par la suite gonfalonier de Florence en 1502²⁰, et donc Nicolas Machiavel. Cette rencontre fut réellement déterminante dans la carrière du Florentin, puisque jamais plus il ne rencontra un homme de la stature du Valentinois. C'est grâce à cette rencontre qu'il va tirer la plupart des principes qui seront énoncés dans son *Prince*²¹, mais nous en parlerons un peu plus tard dans la partie consacrée au fils d'Alexandre VI.

joignit à l'ennemi : ce qui lui fit apercevoir, mais trop tard, qu'il eût bien mieux valu pour elle avoir l'amour de ses sujets que d'avoir des forteresses. »

¹⁸ Une lettre du 4 novembre 1500 que Machiavel envoie à la Seigneurie fait d'ailleurs part de l'ire du Cardinal d'Amboise : « *il me rappela, comme il l'avait déjà fait tant de fois, les peines qu'il s'était données pour nous, le déshonneur que le roi avait recueilli de son zèle pour nos intérêts, et votre refus de payer, malgré vos engagements* »

¹⁹ Dans le chapitre III du *Prince* intitulé *Des souverainetés composées*, Machiavel rapporte toutes les erreurs que firent les Français suite à la première guerre d'Italie, expliquant notamment qu'ils ne parvinrent pas à conserver leurs conquêtes à cause de la passivité avec laquelle ils laissèrent Alexandre VI gouverner : « *J'en dis bien mon sentiment au Cardinal, lorsque j'étais à Nantes avec lui, dans le temps que le Valentinois occupait la Romagne : car ce Cardinal me disant que les Italiens ne savaient ce que c'était que la guerre, je lui répondis que les Français n'entendaient rien à la politique, parce que s'ils eussent bien sur ce que c'était, ils n'auraient jamais souffert que l'Eglise fût devenue si puissante.* »

²⁰ Il sera gonfalonier pendant dix ans, jusqu'en 1512 où il sera condamné à l'exil à cause du retour au pouvoir des Médicis favorisé par l'intervention des Espagnols. Le temps durant lequel Soderini est au pouvoir correspond à la période la plus faste dans la carrière de Machiavel, qui voit son influence considérablement augmenter.

²¹ « *Le 5 octobre, le secrétaire Nicolas Machiavel est chargé de cette mission. Modestement pourvu de moyens financiers, d'assez mauvaise santé, regrettant d'être séparé de sa jeune épouse Marietta qu'il*

Si les légations auprès d'hommes importants ont continué, on peut citer par exemple celle de Rome à la fin de l'année 1503 où il est envoyé auprès du cardinal François Soderini afin de donner à ce dernier les instructions de Florence pour le conclave à venir²² – et où il est témoin de la chute du Valentinois consécutive à l'avènement de Jules II –, ou bien encore celle auprès de l'empereur Maximilien en 1508²³ où il fut envoyé au côté de Francesco Vettori²⁴ (qui deviendra son ami et à qui il se confiera lorsqu'il commencera à rédiger *Le Prince*) pour évoquer l'inquiétude qui secouait Florence après l'annonce de la volonté de Maximilien de descendre en Italie avec une grosse armée pour se faire couronner empereur des Romains par le pape à Rome, l'apogée de la carrière professionnelle de Machiavel eut lieu en 1506 quand la Seigneurie lui confia le rôle de constituer une milice composée de citoyens florentins. Si cette charge lui fut donnée, ce fut avant tout parce que c'est lui qui convainquit Pier Soderini de la nécessité de la constitution d'une armée florentine pour assurer la pérennité de la République. Machiavel fut en effet un détracteur acharné du système de mercenariat qui était la norme à l'époque de la Renaissance, particulièrement en Italie. A cette période, il existait très peu – voir quasiment pas du tout – d'États italiens possédant leurs propres unités. La coutume voulait que si un État désirait faire la guerre ou se protéger, il se devait de louer les services de seigneurs qui étaient spécialisés en la matière : les *condottieri*. En cela, chaque puissance plaçait son destin dans les mains d'hommes qui en leur qualité de mercenaires se vendaient au plus offrant. Cette situation de fait fit qu'il arriva souvent que des *condottieri* changèrent subitement de camp au cours d'une bataille, lorsque l'ennemi leur faisait une offre plus lucrative, ou qu'ils prirent littéralement en otage une ville pour qu'elle augmente la solde qu'elle devait leur payer. De plus, Machiavel perçut aussi à travers l'exemple d'hommes comme Borgia ou de puissances comme la France, qui possédaient leurs propres troupes, qu'il était nécessaire de changer les choses à Florence. C'est dans cette optique que Machiavel adressa Soderini de convaincre les prieurs de la Seigneurie d'accepter de constituer une milice composée d'hommes de Toscane qui serait directement entretenue par Florence,

vient tout juste d'épouser, Machiavel va être contraint de vivre dans la familiarité de César et dans l'inconfort des camps de Romagne. Le caractère du fils du pape et les événements extraordinaires auxquels il va assister feront, il est vrai, passer au second plan ses ennuis personnels : la correspondance de sa légation prend bien vite le ton le plus passionné. Sur ses souvenirs, il bâtera une œuvre immortelle. »

CLOULAS Ivan, *Les Borgia*, Fayard, Collection Pluriel, 1987, p.301

²² La lettre de la Seigneurie du 23 octobre 1503 qu'apporte Machiavel à Soderini énonce « *Nicolas Machiavel, notre secrétaire, remettra à votre Eminence la présente, en vertu de laquelle il vous fera quelques communications dont nous l'avons chargé* [Florence ayant indiqué à Soderini qu'elle aurait aimé que ce soit le cardinal d'Amboise qui soit élu. Celui se désistera au profit de Julien della Rovere, futur Jules II]. *Nous vous prions d'ajouter une foi pleine et entière à tout ce qu'il vous dira de notre part. »*

²³ Il y sera envoyé également en 1509 pour discuter du traité de Vérone liant Florence et l'empereur.

²⁴ Vettori dans une lettre du 8 février 1508 écrit à la Seigneurie ô combien la présence de Machiavel lui est indispensable : « *Machiavel a grand besoin d'argent : tant que j'en aurai, sans doute il n'en manquera pas. Je ne pense pas que pour rien au monde vous deviez le rappeler ; je prie vos seigneuries de permettre qu'il reste avec moi jusqu'à ce que l'affaire soit entièrement terminée, parce que sa présence est nécessaire ici. »*

constituant dès lors une armée de métier. Nommé secrétaire des « neufs de la Milice », Machiavel supervisa toute la constitution de l'armée florentine, embauchant notamment Michelotto Corella²⁵ pour former les troupes. L'émergence de cette milice florentine correspondit donc au sommet de la carrière professionnelle du Florentin qui n'eut plus jamais par la suite des responsabilités si importantes, et encore moins après la chute de Soderini. Il garda de cette expérience des principes qu'il se décida à partager dans le *Prince* où il rédigea trois chapitres consacrés à la nécessité de posséder une armée nationale²⁶ et à sa défiance vis-à-vis des mercenaires, qu'il considéra toujours comme étant une des causes des difficultés connues par l'Italie²⁷.

La fin de l'année 1512 marqua un tournant dans la vie du Florentin, puisqu'elle fut témoin du retour au pouvoir des Médicis. Forcés à l'exil depuis 18 ans, les Médicis parvinrent à reprendre le contrôle de la République grâce à l'appui des Espagnols et au consentement tacite des Français qui n'avaient plus la possibilité de protéger leur allié italien historique. Cette période fut marquée par une purge des institutions et des fonctionnaires, les Médicis souhaitant faire payer tous ceux qui avaient apporté leur secours aux différents gouvernements s'étant succédés depuis leur départ. Soderini fut exilé, Machiavel fut relevé de toutes ses fonctions, même s'il tenta de se défendre auprès de ses nouveaux seigneurs qu'il n'était qu'un homme servant avec fidélité l'État, quel qu'en fut le maître. À ses tentatives infructueuses s'ajouta un événement bien plus grave qui scella la disgrâce du Florentin : la conjuration fomentée par Pietro Paolo Boscoli pour assassiner la plupart des membres de la famille Médicis²⁸. Associé au complot, Machiavel fut arrêté le 20 février 1513 et emprisonné le temps que la lumière soit faite sur les véritables participants à la conspiration. Il y subit la

²⁵ Michelotto fut le bras droit de César Borgia au temps de sa toute-puissance. Il est tristement célèbre pour avoir réalisé toutes les basses besognes du Valentinois.

²⁶ Dans le chapitre XIII intitulé *Des soldats auxiliaires, mixtes et nationaux* : « Concluons donc que tout Prince qui ne soutiendra pas par ses propres forces, ne pourra jamais être en sûreté, mais dépendra entièrement des caprices de la Fortune, n'ayant pas de quoi se soutenir lui-même dans les temps de disgrâce. »

²⁷ Dans le chapitre XII intitulé *Des différentes espèces de milices et des soldats mercenaires* : « Les auxiliaires et les mercenaires sont inutiles et dangereux. Tout Etat qui ne s'appuiera que sur des armées de cette nature ne sera jamais en sûreté, parce qu'elles sont toujours en division entre elles, sans discipline, ne cherchant que leur intérêt, infidèles, brutales envers les amis, lâches envers les ennemis, sans crainte de Dieu, sans foi vis-à-vis des hommes : de sorte que la ruine d'un Etat qui se fonde sur elles n'est différée qu'autant de temps qu'il n'est point attaqué. »

²⁸ « L'idée était demeurée, certainement, à l'état de projet, mais ce conspirateur novice avait commis l'imprudence d'écrire sur une feuille de papier les noms des hommes qu'il jugeait fidèles à la Liberté, et auxquels on pourrait faire appel le jour propice à la révolution. [...] La police ne tint aucun compte des déclarations des rebelles ; elle arrêta en même temps qu'eux tous les hommes dont le nom se trouvait sur la liste fatale. Machiavel était du nombre. » BRION Marcel, *Machiavel*, Éditions Tallandier, Collection Texto, 1948, p.309-310

Il apparaît fort improbable que Machiavel ait pu être au courant d'une telle conspiration quand on connaît la prudence avec laquelle il mena toute sa carrière. Il est aisé d'imaginer que la présence de son nom sur la liste de Boscoli fut un prétexte supplémentaire pour des Médicis revanchards de mettre définitivement au placard l'homme qui avait servi avec tant de zèle Soderini.

torture et en sortit en mars de la même année après que Jean de Médicis, le plus jeune fils de Laurent le Magnifique, fut élu pape suite à la mort de Jules II. Il prit le nom de Léon X et prononça une amnistie générale pour tous les suspects. S'il fut libéré de sa prison, Machiavel allait passer les sept années suivantes comme un captif.

En effet, la Seigneurie l'obligea à prendre quartier dans sa résidence de campagne, qui se trouvait à distance respectable de Florence, afin de garder un œil sur lui. Elle ne le réintégra dans aucune de ses fonctions mais l'empêcha de faire autre chose que d'attendre l'hypothétique jour où il pourrait reprendre sa place. Cette période fut de loin la plus douloureuse dans la vie de Machiavel. Il passe tout ce temps à se lamenter auprès de ses amis (dont le nombre avait considérablement faibli depuis sa disgrâce) – en particulier auprès de Francesco Vettori²⁹ – de sa condition, et de la décrépitude qui le guettait, lui l'homme d'action qui n'avait jamais cessé de vagabonder au grès des missions qu'on lui avait confiées. Cependant, ces sept années de défaveur ne vont pas être synonyme d'oisiveté, au contraire elles vont marquer le début d'une période faste d'un point de vue philosophique. En effet, le temps libre qui s'offrit au célèbre Florentin lui permit de se lancer dans la rédaction de ses œuvres les plus connues. Outre le *Prince*³⁰ ou les *Discours*, Machiavel s'attela également à la rédaction d'un ouvrage sur une matière surprenante, du moins pour un fonctionnaire spécialisé dans la diplomatie : la stratégie militaire. Cet ouvrage, *l'Art de la Guerre*, devint par la suite une référence en la matière. Outre ses ouvrages théoriques, Machiavel se révéla être un poète et un dramaturge reconnu dans la péninsule, notamment par le biais de sa pièce *La Mandragore* qu'il écrivit en 1518 et qui rencontra un grand succès à Florence et dans toute l'Italie. Néanmoins, malgré ce plongeon obligatoire dans le travail pour ne pas se perdre dans l'ennui de sa vie monotone, Machiavel n'aspira qu'à une chose durant toutes ces années : retourner à la place qui était la sienne, là où il se sentait le mieux et où il était le plus utile.

Son heure vint en 1520 lorsque Jules de Médicis, cousin de Léon X, qui gouvernait la République (en étroite collaboration avec le pape) lui demanda de revenir à Florence pour réaliser un travail qui allait dans le sens du renouveau que les Médicis essayaient d'insuffler à Florence. Ces derniers confièrent à Machiavel qu'ils avaient besoin de lui pour rédiger une

²⁹ Il sera le témoin privilégié des pensées de l'ancien secrétaire. C'est à lui qu'il confiera qu'il travaillait sur un ouvrage censé aider les hommes de pouvoir à comprendre ce qu'ils devaient faire.

Vettori s'enquerra réellement du devenir de Machiavel comme le montre une lettre du 15 mars 1513 dans laquelle il énonce : « *Rien ne m'a plus profondément affligé que la nouvelle de votre arrestation ; car j'ai pensé sur-le-champ que, sous le moindre prétexte, vous seriez exposé à la torture ; et malheureusement je ne me suis pas trompé. J'éprouve un véritable regret de n'avoir pu vous servir comme le méritait la confiance que vous aviez en mon amitié* ». Cette marque d'affection d'un ancien collègue toucha Machiavel qui lui répondit le 18 mars : « *La lettre pleine d'affection que vous m'avez écrite m'a fait oublier tous mes chagrins passés ; et quoique je fusse convaincu de votre tendresse pour moi, rien ne pouvait m'être plus agréable que les assurances qu'elle m'en donne.* »

³⁰ Il annonce son élaboration dans une lettre à Vettori en date du 10 décembre 1513 : « *J'ai noté tout ce qui dans leurs conversations m'a paru de quelque importance ; j'en ai composé un opuscule De Principatibus dans lequel j'aborde autant que je puis toutes les profondeurs de mon sujet, recherchant quelle est l'essence des principautés, de combien de sortes il en existe, comment on les acquiert [...] : elle doit surtout convenir à un prince, et spécialement à un prince nouveau.* »

œuvre retraçant l'histoire de la ville. Le Florentin comprit très bien que son retour en grâce passait par cette étape, et même s'il ne fut pas le plus enthousiaste en privé, il se garda de le monter aux maîtres qui lui tendaient la main pour la première fois. Il s'exécuta dès lors à essayer de rendre parfaite cette *Histoire de Florence* afin de les satisfaire³¹. Ce travail lui prit six ans avant qu'il ne le présente à Jules de Médicis (entre-temps devenu le pape Clément VII) qui fut si heureux de l'œuvre que lui soumit Machiavel, qu'il le reconduisit pratiquement dans les fonctions qui étaient les siennes avant sa disgrâce. Il le chargea également, en prévision de la guerre qui s'annonçait³², de consolider les fortifications de la ville et de reconstituer la milice qui avait fait sa fierté, ce qui réjouit plus que tout Machiavel, qui se voyait enfin reconnu comme un homme de guerre qu'on estimait suffisamment pour lui confier un rôle important. Le Florentin percevait enfin le bout du tunnel puisqu'après toutes ces années à attendre, il réapparaissait sur le devant de la scène.

Cependant son retour près des arcanes du pouvoir eut lieu alors que l'Italie allait connaître une de ses plus importantes périodes de crise du 16^{ème} siècle, la septième guerre d'Italie. Les troupes du Saint-Empire pénétrèrent dans la péninsule et ravagèrent tout sur leur passage. Si elles ne parvinrent pas à prendre Florence (le travail opéré par Machiavel n'étant pas étranger à cet échec), elles décidèrent d'assiéger Rome en raison de l'alliance qui unissait les Etats pontificaux et la France. À partir du 6 mai 1527, le siège se transforma en un sac pur et simple de la ville, qui se solda par un carnage sans nom³³. Tout cette agitation additionnée aux voyages incessants du secrétaire florentin contribua à l'affaiblissement de la santé de Machiavel. En effet, en 1527 le Florentin est un homme de 57 ans qui n'a jamais chômé ou pris soin de se reposer³⁴. C'est donc presque naturellement que cette situation finit par le

³¹ Dans une lettre en date du 10 août 1524 adressée à un de ses amis, François Guichardin, qui fut un conseiller de Léon X et également un historien reconnu, il fait part de tout son enthousiasme à compléter son *Histoire* de la manière la plus sérieuse possible : « *Je me suis appliqué, et je me livre encore pendant que j'habite la campagne, au travail de mon histoire. Je donnerais volontiers dix sous, pour ne pas dire plus, pour que vous fussiez près de moi et que je pusse vous montrer où j'en suis ; car étant sur le point d'aborder certaines particularités, j'aurais besoin de savoir de vous si je ne cours pas risque de déplaire, soit en rehaussant, soit en rabaissant les événements. Toutefois je tâche de me conseiller moi-même, et de faire en sorte que, tout en disant la vérité, personne ne puisse se plaindre de moi.* »

³² On sentait dès 1525 qu'une guerre allait probablement survenir sur le sol italien entre les deux grandes puissances de l'époque, le Royaume de France de François I^{er} et le Saint-Empire de Charles Quint. Elle prenait pour origine le non-respect du roi de France du traité de Madrid, qui fit suite à la défaite de Pavie (qui stipulait notamment que François I^{er} devait renoncer à ses prétentions sur ses terres d'Italie ou sur le duché de Bourgogne). L'affrontement entre les deux puissances était inéluctable, la septième guerre d'Italie commença en 1527 et se solda par la défaite de la France en 1529.

³³ On dénombre environ 40.000 morts ou déplacés à Rome à la fin du sac en décembre 1527. Cela correspond à 80% de la population totale de Rome au début du sac.

³⁴ « *Tout à coup, les flammes avaient dévoré à nouveau mon dos, comme si j'avais eu deux lames à l'acier rougi qu'une main diabolique avait plongées dans mes reins et ma nuque. Je n'avais plus l'âge de ces chevauchées. J'étais vieux.* ». GALLO Max, ***Machiavel et Savonarole : la glace et le feu***, XO Editions, 2015, p.360

rendre malade, l'immobilisant totalement alors que Rome était en proie à la vendetta des troupes des Habsbourg. De terribles maux de ventre, qui se transformèrent finalement en péritonite, eurent raison de lui, et Nicolas Machiavel finit par s'éteindre le 21 juin 1527³⁵. Le rêve du penseur Florentin de voir s'unifier l'Italie ne parut jamais aussi lointain qu'au moment de sa mort.

Entré tardivement – à presque 30 ans – dans la vie politique, Machiavel ne cessa jamais par la suite d'accumuler les voyages et les rencontres qui lui permirent d'acquérir une connaissance incomparable des rouages de la politique. Sa pensée se distingue par la rupture qu'il opère avec les principaux penseurs de son temps. Dans une époque où les cercles philosophiques prônaient des valeurs telles que l'entraide où la prévenance à l'égard de son prochain, Machiavel créa un contre-courant qui se rapprochait bien plus de la réalité de la Renaissance. À l'opposé d'hommes tels qu'Érasme³⁶, Machiavel se voulait être complètement lucide sur ce dont la société – notamment italienne – de l'époque avait besoin. Ce n'est pas seulement pour plaire à Laurent II de Médicis que Machiavel rédigeât son traité sur la conduite à tenir pour un prince, c'est aussi parce qu'il pensait profondément que la seule issue pour que l'Italie, et donc par ricochet ses citoyens, puisse retrouver la grandeur qu'elle méritait, c'était en mettant à sa tête un homme fort et capable de faire ce qui devait être fait.

Il n'y a pas une immoralité absolue chez Machiavel, il n'y a pas de plaisir malsain à voir des hommes souffrir afin que d'autres puissent s'épanouir, il n'y a que la compréhension de la manière dont le monde tourne. Machiavel a cette capacité à distinguer ce qui est et ce qui doit être. Lui-même est un rêveur qui n'aspire qu'à la liberté, qui rêve d'un régime où les pouvoirs seraient séparés et où chacun pourrait avoir la possibilité d'avoir son mot à dire dans l'organisation de l'État. Cependant, il est également très pragmatique. Il sait que son temps n'est pas prêt à accueillir un tel régime. Il y a un passif princier beaucoup trop ancré en Italie et des hommes prêts à tout pour se hisser au-dessus des autres. Il convient donc qu'il est de son devoir de trouver l'homme qui aura les capacités, en plus de l'ambition, de s'élever au-dessus de la mêlée et qui permettra à l'Italie de renouer avec son ancestral destin. C'est cette

C'est une citation tirée de l'ouvrage de Max Gallo qui, si elle est imaginée par l'auteur, énonce de manière cohérente l'état dans lequel devait se trouver Machiavel dans cette période troublée où il n'a cessé sans relâche de voyager alors que sa santé déclinait.

³⁵ « *Quelques jours plus tard, il se plaignit de grandes douleurs d'entrailles. On ne s'inquiéta pas trop, car il était coutumier de ces maux. La douleur empirant, il prit une dose plus forte du remède qu'on lui donnait en pareil cas, et ses souffrances ne cessèrent pas. Le surlendemain, le 21 juin de cette année 1527, en pleine lucidité, entouré des siens, Machiavel se prépara à aller rejoindre aux enfers cette troupe d'hommes illustres et savants parmi lesquels il souhaitait demeurer pendant l'éternité.* » BRION Marcel, **Machiavel**, Éditions Tallandier, Collection Texto, 1948, p.410

³⁶ À peu près à la même époque que Machiavel, il rédigea un traité *L'Éducation du prince chrétien* (1516) où, à l'image de ce qu'avait fait le Florentin, il exposa les manières dont un prince se devait de se comporter. À l'opposé de l'ultra-réalisme de Machiavel, Érasme expose à son lecteur (le traité étant originellement adressé au jeune Charles Quint) les voies qu'il doit suivre pour se comporter comme un homme vertueux dont la mission principale est de servir son peuple avant de se servir lui-même. Ce n'est pas surprenant qu'on accole souvent à ce traité le nom de « l'Anti-Machiavel ».

dualité qui parcourt l'œuvre de Machiavel qui lui donne une profondeur que ne peut connaître celui qui s'arrête à la seule lecture du *Prince*.

II. Un républicain lucide sur les réalités de son temps

Les deux ouvrages les plus célèbres de Machiavel, le *Prince* et les *Discours*, contribuent chacun à leur manière à démontrer le caractère singulier du Florentin. En effet, l'un et l'autre répondent à des problématiques bien spécifiques qui marquent l'ambivalence de la pensée de leur auteur. Ces œuvres sont le reflet de deux facettes de sa personnalité : l'idéalisme et le pragmatisme. Le *Prince* est un ouvrage utilitaire, dans tous les sens du terme. Le contenu de ce traité se veut pratique puisqu'il expose de manière empirique les principes à appliquer pour s'élever au pouvoir et y demeurer, statuant au passage que la valeur étalon de l'action politique est la nécessité et non la morale. L'origine de sa rédaction en elle-même est symbolique de l'impératif qu'a Machiavel de se rapprocher des cercles du pouvoir, l'existence de l'ouvrage n'étant due qu'à l'envie du Florentin de retrouver les faveurs de Laurent II de Médicis, alors maître de Florence³⁷. Les *Discours* répondent à un tout autre dessein, à savoir le fait d'être lu par toutes les personnes qui pourraient être intéressées par sa pensée³⁸. Dès lors, Machiavel y expose de manière décomplexée ses idées, ses aspirations et son avis sur la politique dans son sens le plus large. Bien qu'on retrouve dans les *Discours* de nombreux principes évoqués dans le *Prince* – ils y sont cependant plus approfondis –, l'ouvrage a vocation à amener ses lecteurs à une plus grande réflexion en s'intéressant aux causes plutôt qu'aux conséquences. Là où Machiavel ne traite que des principautés dans le *Prince*, il aborde toutes les formes de gouvernement dans ses *Discours*, n'ayant comme horizon que l'idée d'analyser ce qui a permis aux puissances passées de parvenir à la gloire.

En grand admirateur de l'Antiquité, Machiavel fut nourri des idées et des histoires qu'il trouva dans les écrits de grands hommes tels que Plutarque, Dion Cassius ou encore Aristote. Ce n'est donc pas une surprise de retrouver dans ses ouvrages la constante de prendre des exemples antiques pour les comparer aux actions de ses contemporains. Les *Discours sur la première décade de Tite-Live*, en reposant sur l'étude de l'œuvre³⁹ du célèbre historien, ne

³⁷ « Cet usage est cause, qu'ayant dessein de vous donner des marques de ma soumission, j'ai cherché parmi tout ce que j'ai de plus cher et de plus digne de vous être présenté ; et je n'ai rien trouvé qui le méritât davantage que la connaissance de la conduite des grands hommes, que j'ai acquise par une longue expérience de ce qui est arrivé de nos jours, et par une continuelle étude de l'Antiquité. » MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince*, Éditions J'ai lu, Collection Libro, 1532, p.7

³⁸ « Dans *Le Prince*, il sollicite une faveur, dans les *Discours*, il remercie ceux qui l'ont aidé. Il sait que ses amis l'ont soutenu, mais il ignore si son souverain le gratifiera d'aucun bien fait. Dans les *Discours*, il est assuré de l'intérêt de ses destinataires et de l'attention qu'ils lui porteront, alors qu'il ignore s'il en ira de même pour le *Prince*. » STRAUSS Léo, *Pensées sur Machiavel*, Klincksieck, Collection Critique de la politique, 1958, p.60

³⁹ Il s'agit de *l'Histoire de Rome depuis sa fondation* (en latin « *Ab Urbe condita libri* »), rédigée à partir de 27 avant J.-C., qui est encore aujourd'hui considérée comme l'œuvre référence en ce qui concerne

déroge pas à cette règle. Machiavel décide d'y analyser les exemples qui lui sont fournis par Tite-Live et d'en dégager des leçons qui doivent permettre à ses lecteurs de comprendre les raisons qui ont permis aux Anciens de connaître tant de succès. C'est la réussite qui accompagna toutes les entreprises des Romains qui poussa le Florentin à vouloir comprendre ce que Rome avait de plus que les grandes puissances antiques, semblant rapidement dégager l'idée que la réponse ne se trouvait pas seulement dans la grande vertu de ses citoyens (bien qu'elle en soit une des raisons principales) mais également dans son organisation. Au fil de la lecture des *Discours*, on voit apparaître dans l'esprit de Machiavel une réelle admiration pour la République romaine et notamment pour l'originalité de son système politique. En effet, ce qui détonne à Rome par rapport aux autres puissances de son temps, c'est que le fonctionnement de ses institutions reposait sur un mélange de trois régimes politiques : la monarchie (avec le consul), l'aristocratie (avec le Sénat) et la démocratie (avec le peuple). Cette composition mixte permit aux différents organes de l'État d'œuvrer de concert et dans une entente – presque – cordiale à la réussite de l'État, chacun des éléments exerçant un contre-pouvoir évitant les abus que ces régimes pris indépendamment pouvaient commettre^{40 41}. L'exemple de Rome est donc édifiant pour le républicain qu'est Machiavel car il lui permet de démontrer que « *jamais les peuples n'ont accru leurs richesses et leur puissance sauf sous un gouvernement libre* ».

Si dans *le Prince* il fut « contraint » de défendre l'intérêt des princes, on voit dans *les Discours* se révéler sa conviction profonde : il préfère de loin les républiques aux régimes princiers. Il évoque dans *les Discours* un principe qui n'est jamais évoqué dans *le Prince* : celui de l'intérêt général. Dans le deuxième chapitre de la deuxième partie, il énonce que « *c'est le bien général et non l'intérêt particulier qui fait la puissance d'un État ; et, sans contredit, on n'a en vue le bien public que dans les républiques : on ne s'y détermine à faire que ce qui tourne à l'avantage commun et si, par hasard, on fait le malheur de quelques particuliers, tant de citoyens y trouvent de l'avantage qu'ils sont toujours assurés de l'emporter sur ce petit nombre*

l'histoire de Rome, Tite-Live étant déjà de son vivant estimé comme un historien de grande valeur. À l'origine, *l'Histoire* de Tite-Live était composée de 142 livres.

⁴⁰ Machiavel s'inspira fortement des écrits de Polybe qui est considéré comme un des plus grands historiens de l'Antiquité. Polybe théorisa l'anacyclose, principe selon lequel les régimes politiques (il en énonce six : royauté, autocratie, aristocratie, oligarchie, démocratie et ochlocratie) se succèdent les uns après les autres selon un cycle régulier dans n'importe quel État. Cette instabilité est pour lui la cause de la décadence qui frappe irrémédiablement chaque puissance. Dans ses *Histoires*, il expliqua les raisons qui firent que Rome se hissa au-dessus de toutes les puissances de son temps. De son point de vue, la réussite de Rome est due – outre la vertu de ses citoyens – à son singulier régime politique. Il explique que la force de la République tient dans son régime mixte composé de trois pouvoirs : monarchique, aristocratique et démocratique.

⁴¹ Dans le deuxième chapitre de la première partie des *Discours*, il énonce à la manière de Polybe que « *toutes ces espèces de gouvernement sont defectueuses. Ceux que nous avons qualifiés de bons durent trop peu. La nature des autres est d'être mauvais. Aussi les législateurs prudents ayant connu les vices de chacun de ces modes, pris séparément, en ont choisi un qui participât de tous les autres, et l'ont jugé plus solide et plus stable. En effet, quand, dans la même constitution, vous réunissez un prince, des grands, et la puissance du peuple, chacun de ces pouvoirs s'observe réciproquement.* »

d'individus dont les intérêts sont blessés ». Ainsi pour le penseur Florentin, la raison-même de l'action politique dans une république repose sur cette recherche du bien commun. Il l'oppose en cela au gouvernement d'un prince dans lequel « *le plus souvent, son intérêt particulier est en opposition avec celui de l'État. (...) Si le hasard lui donne pour tyran un homme plein d'habileté et de courage, qui recule les bornes de son empire, ses conquêtes seront sans utilité pour la république, et ne seront profitables et utiles qu'à lui* ». Machiavel semble dès lors mettre en avant que si Rome fut une puissance ayant perduré dans le temps, c'est avant tout grâce à son mode de gouvernement qui a toujours cherché à servir le plus grand nombre⁴², notamment en permettant aux citoyens d'être libres d'avoir un rôle à jouer dans l'élaboration des lois. S'intéressant aux caractéristiques propres aux princes et au peuple, il estime que le peuple est supérieur au prince pratiquement en tout car la multitude a l'avantage d'effacer les carences propres à chacun⁴³.

Néanmoins, c'est dans son analyse de la création des républiques que toute l'ambivalence de sa pensée se ressent. En effet, s'il ne cesse tout au long des *Discours* de démontrer son amour du gouvernement libre, il vient rappeler que ce sont toujours des hommes seuls dotés d'une très haute *virtù* qui parvinrent à édifier les puissances amenées à devenir de grandes républiques, le gouvernement passant suite à la disparition du fondateur dans les mains du peuple, véritable garant de la pérennité de l'État⁴⁴. À l'origine donc, chaque république fut le résultat de l'action d'un homme de très grande valeur qui par ses capacités hors-du-commun permit à l'État de se constituer tout en le gouvernant comme un prince absolu. Ce constat met ainsi en valeur le fait que si Machiavel n'est pas un partisan du régime princier, il n'en est cependant pas un opposant absolu. Il a pleinement conscience des bienfaits apportés par le gouvernement d'un seul quand la situation l'exige, expliquant au travers de l'exemple de Rome que si elle parvint à atteindre un tel niveau de gloire, elle le dû en grande partie aux actions de Romulus qui posa les bases de sa réussite future⁴⁵. En somme, on peut dire que

⁴² Il ne parle dans ce cas précis que de la période républicaine. Machiavel semble d'accord avec la vision de Cicéron qui estimait que la décadence de Rome commença dès le début du premier siècle avant J-C. lorsque la République connut ses successives périodes de troubles qui allaient mener à terme à l'établissement du Principat d'Octave.

⁴³ « *Je conclus donc, contre l'opinion commune qui veut que le peuple, lorsqu'il domine, soit léger, inconstant, mobile, ingrat ; et je soutiens que ces défauts ne sont pas plus naturels aux peuples qu'aux princes. Les en accuser également est vérité ; en excepter les princes, c'est erreur, car un peuple qui commande et qui est réglé par des lois est prudent, constant, reconnaissant autant et même, à mon avis, plus qu'un prince même réputé sage.* » Livre 1^{er}, Chapitre 58 – *Qu'un peuple est plus sage et plus constant qu'un prince*

⁴⁴ « *D'ailleurs, un seul homme est bien capable de constituer un État, mais bien courte serait la durée et de l'État et de ses lois si l'exécution en était remise aux mains d'un seul ; le moyen de l'assurer, c'est de le confier aux soins et à la garde de plusieurs.* » Livre 1^{er}, Chapitre 9 – *Qu'il faut être seul pour fonder une république ou pour la réformer en entier*

⁴⁵ « *Ainsi, un habile législateur qui préfère sincèrement le bien général à son intérêt particulier, et sa patrie à ses successeurs, doit employer toute son industrie pour attirer à soi tout le pouvoir. Un esprit sage ne condamnera point un homme supérieur d'avoir usé d'un moyen hors des règles ordinaires pour l'important objet de régler une monarchie ou de fonder une république. Ce qui est à désirer, c'est qu'au*

Machiavel n'aurait pas pu rêver d'un meilleur exemple que celui de Rome pour exprimer la dualité de sa vision politique. Machiavel aime le régime républicain car il permet généralement à ses citoyens de vivre librement, mais il a conscience que pour parvenir à cette fin, il est nécessaire de passer par l'étape où le pouvoir appartiendra à un homme providentiel qui se l'appropriera entièrement, permettant ainsi à l'État, sur la base de son exemple, de perdurer dans le temps.

Il y a chez Machiavel un cloisonnement entre le désir et la raison. Son rêve est double, entre d'un côté l'envie de voir l'Italie unie comme elle l'était à l'époque des Romains et de l'autre imaginer cet État italien unifié s'organiser sous une forme républicaine. Cependant, Machiavel a pleinement conscience que ce souhait est irréalisable, en tout cas pas dans sa totalité. S'il y a une chance que l'Italie puisse s'unir, il est inconcevable qu'elle puisse s'organiser sous la forme d'un gouvernement libre, et encore moins ressembler à ce que fut la République romaine. Pourquoi ? La raison est évidente pour le penseur florentin : le manque de *virtù* de ses contemporains. En reprenant ce concept qu'il avait déjà théorisé dans le *Prince*, il énonce que la force de Rome reposait dans son peuple qui, dans sa quasi-globalité, était composé d'hommes pleins de vertu ayant permis à la République de constamment s'élever, avant de subir la corruption qui causa le début de son affaissement moral puis son basculement vers un régime autoritaire. La préoccupation unique des Romains était d'œuvrer au renforcement de la puissance et de la gloire de Rome. Les hommes de son temps, pour diverses raisons⁴⁶, n'ont pas les vertus qu'avaient les Anciens. L'objet secondaire des *Discours* est d'ailleurs d'haranguer ses contemporains à retrouver la vertu perdue au travers des siècles en s'inspirant des actions de leurs glorieux ancêtres⁴⁷. C'est la raréfaction de cette vertu chez

moment où le fait l'accuse, le résultat puisse l'excuser ; si le résultat est bon, il est absous ; tel est le cas de Romulus. (...) Ce qui prouve que Romulus était de ceux qui méritent d'être absous pour s'être débarrassé de son compagnon et de son frère, c'est que ce qu'il en fit ne fut que pour le bien commun et non pour satisfaire son ambition (...) Les premiers fondements de la constitution jetés par Romulus étaient plus conformes à un gouvernement libre exercé par des citoyens qu'à une tyrannie absolue et despotique. » Livre 1^{er}, Chapitre 9 – Qu'il faut être seul pour fonder une république ou pour la réformer en entier

⁴⁶ La religion chrétienne restant toujours la raison principale de la disparition des vertus des glorieux hommes de l'Antiquité : « *Notre religion place le bonheur suprême dans l'humilité, l'abjection, le mépris des choses humaines ; et l'autre, au contraire, faisait consister le souverain bien dans la grandeur d'âme, la force corporelle et dans toutes les qualités qui rendent les hommes redoutables. Si la nôtre exige quelque force d'âme, c'est pour nous disposer à souffrir plutôt qu'à quelque action de vigueur. »* Livre 2^{ème}, Chapitre 2 – *Quels furent les peuples que les Romains eurent à combattre, et combien ils furent opiniâtres à défendre leur liberté*

⁴⁷ Dans l'avant-propos du livre second, il lance sa diatribe contre les carences de son temps en exhortant ses contemporains à se réapproprier les valeurs anciennes : « *Si la vertu qui régnait alors et le vice qui domine aujourd'hui n'étaient pas plus manifestes que le jour qui nous éclaire, je serais plus retenu dans mes expressions, craignant de tomber dans l'erreur que je reproche aux autres. Mais la chose est si évidente pour tous que je n'hésiterai pas à dire hardiment ce que je pense de ces temps-là et de ces temps-ci, afin d'exciter dans l'âme des jeunes gens qui liront mes écrits le désir d'imiter les uns et de fuir l'exemple des autres toutes les fois que le hasard leur en fournira l'occasion. »*

les hommes de la Renaissance qui rend illusoire le dessein machiavélien de voir l'Italie s'unir sous une république. Cependant, la virtù n'a pas disparu totalement, et il subsiste des hommes protégés par la Fortune qui semblent capables de réaliser des exploits dignes des Anciens.

La compréhension du tandem Fortune-virtù est fondamental si l'on veut embrasser la pensée de Machiavel. Selon lui, la virtù et la Fortune sont deux éléments indivisibles qui permettent à un homme ou à un État de s'élever. La Fortune régit une bonne partie de la vie des hommes, qui peuvent de leur côté s'attirer ses bonnes grâces ou combattre ses mauvais sorts en possédant suffisamment de virtù. Rome et ses citoyens en furent largement pourvus, à l'inverse des puissances de la Renaissance qui sont faibles et corrompues. Énonçant dès lors que l'Italie dans son ensemble aura du mal à reproduire l'exemple des Anciens, il consacre la nécessité de trouver un prince adoré de la Fortune qui saura par sa grande virtù inspirer la péninsule à le suivre dans la voie glorieuse qu'il aura commencé à tracer. À la vue de cette conclusion, il est plus aisé de comprendre en quoi les *Discours* et le *Prince* sont deux ouvrages complémentaires. Les *Discours* apparaissent comme un ouvrage théorique dans lequel Machiavel présente ses rêves et son ambition pour l'Italie en rappelant aux hommes qu'elle fut la marche que suivirent les Romains pour parvenir à la toute-puissance. Il y présente des faits, les commente puis expose ce qu'il serait nécessaire de faire pour les appliquer à son époque. Cependant, il est conscient de la difficulté de cette entreprise et l'exprime de plus en plus clairement au fur et à mesure de son œuvre. C'est de cette manière que le *Prince* prend tout son intérêt. Il n'est pas seulement le symbole du désir de son auteur de revenir en grâce auprès de son maître, il est surtout l'expression des besoins de son temps. L'Italie a besoin de ce prince providentiel, Machiavel veut lui en donner un.

III. La Virtù et la Fortune, conditions sine qua non à l'élévation de l'homme

Avant de définir ce qu'est la virtù machiavélienne, il faut s'intéresser à la virtus romaine dans laquelle elle prend sa source. La virtus peut se caractériser comme l'ensemble des qualités propres au *vir*, à savoir l'homme. Elle rassemble donc de nombreuses qualités telles que la sagesse, la force ou le courage, en somme tous les attributs qu'on accole à la figure de l'homme romain triomphant. Dans l'Antiquité, on adjoint cette *virtus* à la *fortuna* qu'on pourrait traduire par la chance. Traditionnellement, on estimait que la fortuna favorisait les gens pleins de virtus. Pour Machiavel, la virtus était largement diffusée dans l'ensemble du corps des citoyens romains, de sorte qu'il n'était pas difficile de trouver des hommes de valeur en masse pour permettre à Rome de vaincre. Rome étant vertueuse, elle ne fut jamais abandonnée de la Fortune tant qu'elle resta dans cet état initial, devenant pendant des siècles la puissance dominante en Europe. C'est dans l'optique de poursuivre son glorieux dessein que Machiavel va se réapproprier ces deux principes antiques.

La virtù, qu'on ne peut traduire réellement par le mot vertu en français, c'est l'aspect auquel Machiavel est le plus attaché. Pour lui, la virtù est l'essence-même de la personne, ce qui la rend singulière, ce qui fait d'elle une personne lambda ou une personne exceptionnelle. Pour Machiavel, c'est un ensemble de qualités, de traits de caractères et de modes de fonctionnement qui donne à un homme une qualité supérieure au commun des mortels, celle d'être « un fils de roi » comme il le dit, celle d'être l'homme qui au moment propice saura faire ce qui doit être fait. Là où les Romains exposaient que l'homme plein de virtus était celui qui était fort, intelligent, brave, audacieux et aspirant à la gloire, Machiavel y ajoute des éléments qui sont pour lui nécessaires à l'accomplissement de la destinée du prince de la Renaissance : l'anticipation, le calcul, la confiance en soi et également la cruauté, même si elle doit être utilisée avec sagesse. En somme, la virtù est une modernisation de la virtus romaine, puisqu'elle s'étoffe des spécificités du *Quattrocento*. Pour parvenir à la gloire au 16^{ème} siècle, il n'est plus seulement nécessaire d'être le meilleur des hommes, il faut avant tout être capable de tout.

À côté de cette virtù, on trouve la Fortune qui est donc le deuxième principe fondateur dans la pensée politique de Machiavel. C'est une idée qu'on ne peut définir simplement par la chance, le fatalisme ou bien destin, en vérité c'est plutôt un mix de toutes ces notions. Si la Fortune joue un rôle sur la réussite des entreprises des hommes, Machiavel estime que ceux-ci ont clairement leurs destins entre leurs mains et qu'ils doivent en avoir conscience et puiser dans cette chance pour réussir⁴⁸. S'ils sont doués de virtù alors ils ont les prédispositions pour être des princes, voir même s'ils écoutent ses conseils pour être le prince tant attendu. Si Machiavel défend l'idée selon laquelle la Fortune sourit à ceux qui la méritent, ceux qui sont dignes de jouir de ses faveurs, reprenant ainsi le proverbe bien connu de Virgile « la chance sourit aux audacieux », il estime qu'elle ne doit jamais être considérée comme un allié par les princes⁴⁹. Cette méfiance des aléas de la Fortune, elle est constante chez Machiavel, parce qu'elle est symbolique de ce qu'il ne peut contrôler : en effet on peut provoquer sa chance, on peut anticiper les choses, mais parfois même les meilleurs plans peuvent être submergés par les événements, et c'est la Fortune qui en sort vainqueur, au grand dam de Machiavel. Cette victoire de la fatalité, de l'évènement irrationnel qu'on ne pourra pas prédire, c'est la seule raison qui rendra une défaite acceptable, car on ne peut combattre l'irrationnel. Cela n'en reste pas moins pour Machiavel un véritable supplice que de voir quelque chose

⁴⁸ « Néanmoins, notre libre arbitre n'étant pas tout à fait éteint, je pense qu'il peut être vrai que la Fortune conduise la moitié de nos actions, mais qu'elle nous laisse gouverner l'autre moitié, ou presque » **Le Prince**, Chapitre 25 – *Ce que peut la Fortune dans les choses humaines, et par quels moyens on peut lui résister*

⁴⁹ « Mais pour entrer dans le détail, je dis qu'on voit aujourd'hui un Prince dans la prospérité, et demain dans la disgrâce, sans que pourtant il n'ait rien changé à sa conduite ordinaire. Cela vient, premièrement, des raisons que nous avons déjà développées, qu'un Prince qui n'a point d'autre appui que la Fortune, périt selon qu'elle varie. Je crois encore que tel mode de conduite peut être heureux, si les circonstances sont favorables, et malheureux si les circonstances ne s'y prêtent pas. » **Le Prince**, Chapitre 25 – *Ce que peut la Fortune dans les choses humaines, et par quels moyens on peut lui résister*

d'imprévisible être capable de réduire les plus grands hommes, ceux appelés à faire les plus grandes choses, au silence et à l'oubli.

La vertu et la Fortune sont donc deux éléments indissociables qui agissent l'un sur l'autre pour permettre à un homme de s'élever ou de disparaître. C'est en se remémorant les exploits des Anciens que Machiavel a le sentiment et l'envie de croire qu'il existe un homme suffisamment fort et déterminé pour parvenir à réaliser l'entreprise qui permettra à l'Italie de se hisser à la place qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

IV. La recherche du Prince, la quête d'une vie

La grande majorité des penseurs humanistes de la Renaissance, tels que Erasme ou Thomas More, sont marqués par une vision plaçant le pouvoir et la morale comme deux notions inséparables. Le bon prince est celui qui gouverne en respectant les principes propres au prince chrétien : humilité, bonté d'âme, amour de son prochain. À l'inverse de ces penseurs, qui estiment tous qu'il faut exercer le pouvoir de manière vertueuse et ce peu importe les réalités concrètes que doivent affronter les princes, Machiavel se place comme un homme pragmatique. Il estime en effet que les actions qui ont trait à l'exercice du pouvoir et à l'action politique doivent être faites indépendamment de toute notion d'éthique. En effet, il est beau d'avoir de grandes idées et de se vendre comme un homme bon, plein de vertu, mais ça n'aidera jamais à combattre les réalités auxquelles sont confrontés les princes et les hommes d'État dans leur exercice du pouvoir. Être un homme bon est louable, mais un prince n'a pas à être gentil, il se doit surtout d'être suffisamment intelligent pour comprendre lorsqu'il se doit d'utiliser le mal et lorsqu'il peut se permettre d'être charitable, surtout dans une époque comme la Renaissance où les hommes sont arrivés à un tel état de corruption⁵⁰.

Machiavel va au fur et à mesure de son *Prince* énoncer tous les principes qui devront permettre au prince – digne d'intérêt – de se hisser au pouvoir et surtout, plus difficile, de le conserver. Le traité est une suite ininterrompue de réponses à apporter à des difficultés auxquelles les princes vont potentiellement être confrontés. Il ne s'agit en aucun cas de donner les instructions que le prince voudrait entendre pour gouverner en ayant bonne conscience, Machiavel ne va donner que des réponses qui doivent solutionner les problèmes avec efficacité. Le Florentin va donc suivre le raisonnement qui a toujours été le sien : voici ce qu'il doit être fait pour réussir, peu importe le prix moral qu'il y a à payer. Une action peut être fortement condamnable sur le plan moral et éthique, mais d'une grande sagesse sur le plan politique. C'est ici tout le paradoxe de Machiavel car il est bien conscient que ces actions

⁵⁰ « Il y a si loin de ce que l'on fait à ce que l'on devrait faire, que tout homme qui règlera sa conduite sur l'idée du devoir des hommes et non pas sur ce qu'ils sont en effet, connaîtra plus vite la ruine que la sécurité. Car un homme qui voudra faire en toutes choses profession de vertu, périra dans la cohue des scélérats. C'est pourquoi tout Prince qui voudra conserver son État, doit apprendre à n'être pas toujours bon, mais à user de la bonté selon les circonstances. » **Le Prince**, Chapitre 15 – De ce qui rend les hommes, et surtout les Princes, dignes de louange ou de blâme

sont répréhensibles⁵¹ et ne doivent pas être faites en dehors du cadre purement politique ; cependant l'utilité prévaut sur la conscience, faire sans hésiter ce qui doit être fait est une qualité absolument nécessaire pour le prince qui veut s'élever. Il n'y a rien de pire pour Machiavel qu'un homme indécis qui se poserait trop de questions au moment d'agir. L'exemple de la cruauté est intéressant en soit puisqu'il est le premier d'une longue série d'exemples dans lesquels Machiavel transgresse toutes les règles de morale que s'imposent les autres théoriciens.

Pour lui, la cruauté n'est pas mauvaise en soit lorsqu'elle sert les intérêts du prince, cependant son usage se doit d'être fait avec parcimonie et selon une certaine logique que même le peuple pourra comprendre. Cette poigne de fer peut à terme bénéficier bien plus au prince qu'elle n'aurait pu potentiellement lui desservir⁵². Un prince n'a pas besoin d'agir constamment avec bienveillance sur ses sujets car s'il se fera aimer du peuple dans un premier temps, cela ne durera qu'un moment. En effet, Machiavel rappelle que rien n'est plus volatile que l'amour du peuple. Ce dernier aura beau bénéficier des libéralités du prince, la nature humaine veut que l'homme ne se satisfasse jamais de ce qu'il a et qu'il en demande toujours plus. Dès lors, Machiavel pose le principe selon lequel, à défaut de pouvoir être à la fois aimé et craint par son peuple – ce qui n'est l'apanage que d'hommes exceptionnels comme on le verra plus tard – il est plus avantageux pour le prince d'être craint que d'être aimé car de la crainte naît obligatoirement le respect, ce qui n'est pas nécessairement le cas lorsqu'on est seulement aimé⁵³. Machiavel ajoute cependant un avertissement à ce principe, en venant rappeler que s'il est bon d'être craint, il n'y a rien de pire pour un prince que d'être haï. En effet, user de la coercition et de toutes les méthodes nécessaires pour assurer son pouvoir lorsque les circonstances le demandent est une chose, mais en abuser est une erreur qu'il faut à tout prix éviter. Le prince se doit de paraître – et le mot est important – juste et d'être un exemple que son peuple ne pourra critiquer à cause d'actions ou d'attitudes discutables⁵⁴. Là

⁵¹ « Les actions cruelles et violentes sont faites à propos, lorsqu'on n'en use qu'une seule fois, seulement pour assurer son autorité, et qu'ensuite on les met en usage pour le bien et la protection de ses sujets. La cruauté est employée imprudemment, lorsqu'elle va s'augmentant avec le temps. » **Le Prince**, Chapitre 8 – De ceux qui par leurs crimes se sont élevés à la Souveraineté

⁵² « Voici donc la règle que doit observer l'usurpateur d'un État. C'est de faire d'un seul coup toutes les cruautés qu'il est obligé de faire ; par cette conduite, il ne sera pas contraint d'y revenir tous les jours, et il aura le temps et les moyens de remettre en repos l'esprit de ses sujets, et de gagner leur affection par sa protection et par ses bienfaits. » **Le Prince**, Chapitre 8 – De ceux qui par leurs crimes se sont élevés à la Souveraineté

⁵³ « Ce qui a donné lieu à cette question de politique : s'il est plus avantageux d'être aimé que redouté. L'on répond qu'il serait à souhaiter que l'on fût l'un et l'autre ; mais comme il est difficile de réunir les deux, s'il est question de se déterminer à l'un des deux partis, il est plus sûr d'être craint que d'être aimé seulement. La raison en est que la généralité des hommes est portée à l'ingratitude, au changement, à la dissimulation, à la lâcheté et à l'intérêt. » **Le Prince**, Chapitre 17 – De la cruauté et de la clémence ; et s'il est plus avantageux à un Prince d'être craint ou aimé

⁵⁴ « Ce qui expose un Prince au mépris des peuples, c'est lorsqu'il passe pour capricieux, changeant, efféminé, lâche, irrésolu : c'est le second écueil que le Prince doit éviter. Il doit s'étudier à faire paraître dans toutes ses actions, de la grandeur, de la gravité, du courage et de la force. (...) Ceci nous donne lieu de fonder cette maxime : que le Prince doit toujours se décharger sur les autres de ce qui peut lui faire des ennemis, mais se réserver la disposition des grâces. Je conclus donc, encore une fois, qu'un

où la crainte de ses sujets est un puissant allié pour un prince, le mépris produit tout l'inverse⁵⁵. Un peuple haïssant son souverain n'aura jamais de mal à trouver une puissance prête à la délivrer de celui qu'elle considère comme son oppresseur. C'est dans cette optique d'exemplarité que Machiavel impose au prince de s'intéresser de près à l'établissement et au maintien de son armée⁵⁶. Le prince se doit d'être un chef de guerre aguerris et érudit car rien d'autre ne pourra le sauver lorsque la Fortune l'aura abandonné.

L'un des deux plus importants chapitres du prince est sûrement celui dans lequel Machiavel énonce le principe auquel on a souvent réduit sa pensée : un prince doit savoir faire tout ce qui est nécessaire pour parvenir à ses fins, même si cela inclut le fait de ne plus se comporter en conformité avec ce que la morale exige⁵⁷. Il faut anticiper les coups de l'adversaire et savoir agir avec force lorsque la situation l'exige, sans cela le prince sera perdu car la Fortune ne sourit jamais longtemps aux hommes qui ne se montrent pas assez méritants à ses yeux. Dans ce chapitre il rappelle également en prenant l'exemple du centaure Chiron⁵⁸ que l'homme possède un côté animal qu'il ne doit pas avoir honte d'utiliser lorsque la situation l'oblige : « *Il y a deux manières de combattre les hommes : l'une est par la force, et l'autre par les lois. Nous tenons la première des bêtes, et la seconde des hommes. Mais comme cette dernière ne suffit pas toujours, il faut souvent avoir recours à l'autre. Il faut donc qu'un Prince sache être homme et bête à propos.* ». Le prince ne doit pas seulement être courageux, il doit aussi être rusé pour savoir anticiper les mouvements de ses ennemis et se préparer en conséquence. Cependant, il est indispensable qu'il réunisse ces deux qualités en même temps car la force et la ruse ne sont d'aucun secours si l'une vient à manquer à l'autre⁵⁹.

Souverain doit bien traiter les grands, et ne se rendre point odieux au peuple. » **Le Prince**, Chapitre 19 – *Qu'il faut éviter la haine ou le mépris*

⁵⁵ Machiavel énonce déjà ce principe dans les lettres préparatoires à la rédaction du **Prince** qu'il envoie à Vettori. Dans celle du 20 décembre 1514, il écrit : « *Vous savez que le premier devoir d'un prince est de se préserver d'être haï ou méprisé ; fugere in effectu contemptum et odium : évite-t-il ce double écueil, tout doit nécessairement lui réussir.* »

⁵⁶ « *Un prince doit donc n'avoir d'autre objet, d'autre pensée, et ne prendre aucune chose à cœur, si ce n'est l'art de la guerre et les règles et disciplines qu'il comporte. C'est le seul art qui intéresse celui qui commande ; il est d'ailleurs si considérable, qu'il peut seul maintenir les princes sur le trône, et y faire monter quelquefois des particuliers.(...) Car sans compter les autres inconvénients que produit l'ignorance de la guerre, tout prince qui est sans défense est exposé au mépris : c'est ce qu'un souverain doit éviter par-dessus toutes choses, comme nous le prouverons plus loin.* » **Le Prince**, Chapitre 15 – *Touchant ce qui regarde le Prince par rapport à la milice*

⁵⁷ « *Un souverain n'a donc qu'à avoir toujours en vue sa propre conservation et celle de son État ; les moyens qu'il emploiera seront toujours approuvés du commun des hommes, car le vulgaire ne s'attache qu'à ce qui paraît et ne juge que par l'événement ; or, le vulgaire c'est tout le monde* » **Le Prince**, Chapitre 18 – *De quelle manière les Princes doivent garder la foi jurée*

⁵⁸ Le centaure Chiron était connu dans la mythologie grecque pour sa grande sagesse. C'est pour cela qu'il enseigna à la plupart des héros guerriers de l'Antiquité, le plus célèbre étant Achille. L'usage de son exemple dans le chapitre 18 du **Prince** permet à Machiavel d'utiliser de l'image de l'homme à la fois animal et humain.

⁵⁹ « *Donc, puisqu'un prince est obligé de savoir imiter les bêtes en temps et lieu, il doit surtout prendre pour modèles le Lion et le Renard : le Lion ne sait pas éviter les filets ; le Renard ne peut se défendre contre les Loups. Il faut donc être Renard pour découvrir les pièges, et Lion pour se défaire des Loups.*

Les deux derniers chapitres du *Prince* ont vocation à passer un message à l'attention des princes de la péninsule. Dans le chapitre 24 intitulé « Pourquoi les Princes d'Italie ont perdu leur État », Machiavel vient faire la leçon à ses contemporains en leur expliquant les raisons de la crise que connaît l'Italie depuis la fin du 15^{ème} siècle avec la succession des guerres d'Italie. Il critique la lâcheté et la suffisance des princes italiens de la Renaissance qui ne sont parvenus au pouvoir qu'à cause de liens dynastiques⁶⁰. C'est leur apathie qui a permis à l'Italie de s'embourber dans une situation qui semble alors désespérée. Il fait donc l'apologie des princes qui se sont hissés par leurs propres moyens, avec l'appui de la Fortune, à la tête de leurs États⁶¹. Cet éloge des princes nouveaux va servir de passerelle au chapitre le plus important de toute l'œuvre, en tout cas dans l'esprit du Florentin. Ce dernier chapitre est un appel à la libération de l'Italie par un prince qui devra réussir l'entreprise complexe d'unifier toute les factions italiennes derrière lui, afin de repousser les envahisseurs étrangers et installer l'Italie à la place qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Il rappelle en ce sens à l'homme providentiel auquel il s'adresse qu'il se devra de s'inspirer des exploits des glorieux Anciens qui régnèrent sur l'Italie, et surtout ne pas oublier que le sang de ces hommes coule dans les veines de chaque Italien⁶².

S'il expose qu'il « *ne croit pas qu'il s'en présente jamais une si belle occasion* », il est tout de même aisé en lisant à travers les lignes de voir que la supplication du Florentin paraît désespérée et ressemble plus à un dernier baroud d'honneur. Toute la lecture du *Prince* laisse supposer que Machiavel a abandonné l'idée qu'il puisse trouver un homme de l'acabit de celui qu'il a tant encensé dans son œuvre, dont « *les actions* » étaient « *les meilleurs préceptes qu'on puisse offrir à un prince nouvellement établi* ». Cet homme dont il ne cessa jamais de vanter les exploits répondait au nom de César Borgia.

Ceux qui se contentent d'être lions, manquent d'intelligence. » **Le Prince**, Chapitre 18 – *De quelle manière les Princes doivent garder la foi jurée*

⁶⁰ « *Ainsi nos princes d'Italie, qui possédaient leurs États depuis tant d'années, ne doivent point accuser la Fortune de la perte qu'ils en ont faite, mais seulement leur imprudence ; ils n'ont jamais pensé, dans les temps de repos, que les choses pouvaient changer : quand vinrent les moments difficiles, ils ont pris soin de fuir au lieu de se défendre* » **Le Prince**, Chapitre 24 – *Pourquoi les princes d'Italie ont perdu leurs États*

⁶¹ « *Si l'on observe attentivement tous les préceptes que j'ai donnés, ils feront paraître ancien un Prince tout nouveau, et le rendront immédiatement plus tranquille et plus ferme dans ses États que s'il y fût installé depuis longtemps. Car un Prince qui l'est devenu depuis peu, est bien plus observé dans sa conduite qu'un Prince héréditaire : quand on a reconnu ses vertus, on s'attache bien plus à lui qu'à ceux qui n'ont de grand que leur naissance* » **Le Prince**, Chapitre 24 – *Pourquoi les princes d'Italie ont perdu leurs États*

⁶² « *Cette œuvre ne vous sera pas difficile, pourvu que vous vous rappeliez la vie et les actions de ceux dont nous avons parlé. Car quoique ces grands hommes fussent rares et merveilleux, ce n'était pourtant que des hommes ; aucun d'eux ne trouva d'occasions aussi belles que celle qui vous est donnée à présent ; car leurs desseins ne furent ni plus justes ni plus faciles, et Dieu même ne leur fut point aussi favorable qu'à vous.* » **Le Prince**, Chapitre 26 – *Exhortation à libérer l'Italie de l'esclavage des Barbares*

Deuxième section : César Borgia, la gloire sinon rien

Il n'y a parfois pas de meilleur moyen pour cerner un homme que de s'intéresser à sa devise. On peut très bien comprendre la personnalité de César Borgia en lisant la sienne : « *Aut Caesar, aut nihil !* », « *Ou César, ou rien !* ». S'il y a quelque chose qui ne cessa jamais de vivre à l'intérieur du duc de Valentinois, ce fut sa phénoménale foi en lui-même et en son destin. La vie de l'homme qui inspira tant Machiavel fut rocambolesque du début jusqu'à la fin, son existence incroyablement riche et commentée – pour quelqu'un qui ne vécut que 32 ans – en étant le plus beau témoignage. S'il fut proche de tutoyer des sommets encore jamais atteints dans un premier temps, son extraordinaire destinée se termina là où la plupart de ses ennemis avait espéré qu'il finirait : aux portes de l'Enfer.

Il y a beaucoup de légendes noires, exagérées voire inventées pour la plupart, qui entourent le Valentinois et, de manière plus générale, sa famille. Si celles-ci sont en grande partie dues à la passion qu'a provoqué l'accession au pouvoir puis l'irréversible chute de la famille Borgia, il n'en reste pas moins que les manières d'agir de cette fratrie tranchèrent avec ce que le pays de Dante avait connu jusque-là. Dans une période troublée où la péninsule était la cible des convoitises de tous, la capacité des Borgia à faire tout ce qui était nécessaire pour s'assurer une part du gâteau surprit même les observateurs les plus aguerris de la politique italienne, Machiavel ne faisant pas exception à la règle. Comprendre comment cette famille catalane a pu réussir à accéder à un tel niveau de pouvoir en si peu de temps ne peut se faire qu'en étudiant les actions du plus flamboyant de ses membres, César.

Ce qui est étonnant quand on s'intéresse à sa vie, c'est de voir que la carrière qu'il a faite n'était pas du tout celle prévue initialement par son père. Deuxième fils du pape Alexandre VI, l'ambition du patriarche devait le mener loin du jeu politique. L'avenir qui allait être le sien, César se l'est façonné lui-même, envers et contre tous. Lui qui n'aspirait qu'à la gloire décida, contre les plans de sa famille, de réaliser tout ce qui était nécessaire pour couronner son ambition.

Dès le moment où il est entré dans les jeux de pouvoir qu'avait initiés son père, il ne cessa de prendre une place de plus en plus prédominante. Alors que son avènement en tant que prince de Romagne n'était à ses yeux qu'une étape vers son réel dessein, il fut au final l'aboutissement de sa carrière. Sa conquête du pouvoir fut si fulgurante qu'elle laissa les seigneurs d'Italie sans voix et sans réaction devant une avancée qui se voulait irrésistible. La rapidité avec laquelle il parvint à se hisser au-dessus de ses contemporains est symbolique de l'ambition sans bornes qu'était celle du Valentinois. Bien loin de se contenter de ce qu'il avait, Borgia ne cessa jamais durant son bref moment sur le devant de la scène de vouloir plus, de vouloir tout.

Si cet homme fut décrit à travers les siècles comme un monstre, il n'en reste pas moins que c'est son caractère hors-du-commun qui lui permit de s'élever à la place qui fut la sienne. Loin d'être seulement un homme sans foi ni loi – certains diront même qu'il était la quintessence du mal –, Borgia se révéla être un homme politique hors pair qui comprit très vite les manières de gérer un État efficacement. Si son image de brute sans cœur lui colla à la

peau, le Valentinois fut de son vivant aussi bien haï par ses ennemis qu'adulé par ses sujets. Bien que Machiavel ne cessât jamais de vanter l'ingéniosité des stratagèmes qu'il utilisa pour se débarrasser de ses ennemis et de toute personne pouvant le desservir, il prit également en admiration la manière avec laquelle le duc géra ses conquêtes, lui qui ne cessa jamais de se préoccuper du bien-être des peuples qui étaient sous sa coupe. En somme, César Borgia fut le fondement principal sur lequel s'appuya le Florentin lorsqu'il mit sur papier sa pensée politique.

À l'aube de sa chute, César Borgia était l'homme le plus craint de toute l'Italie, aussi bien par ses ennemis que par des alliés qui s'inquiétaient de voir où pourrait s'arrêter l'ambition démesurée du fils d'Alexandre VI. C'est la mort de ce dernier, conjuguée à la grave maladie du Valentinois, qui causa sa perte. Lui qui avait franchi tant d'obstacles et qui avait prévu toutes les situations pouvant survenir à la mort de son père, ne parvint pas à se relever de la seule hypothèse qu'il n'avait pas prise en compte : sa propre faiblesse. Cette chute inexorable le conduisit moins de trois ans plus tard au tombeau. Sa mort sonna non seulement le glas de ses rêves de grandeur mais également de ceux d'un célèbre penseur Florentin, qui ne parvint jamais à trouver un homme qui l'égalait.

I. Une ambition contrariée par les plans familiaux

« César, lui, avait une nature d'homme de guerre plutôt que d'homme d'État. Non pas un ambitieux vulgaire, certes, mais un homme dévoré du désir d'accomplir les grandes actions auxquelles son nom le destinait⁶³. ». Il est vrai comme l'écrit Marcel Brion que peu d'hommes portèrent aussi bien le nom qu'on leur avait donné que César Borgia. Le prénom César ne renvoyait qu'à une idée, celle du conquérant, du triomphateur, du prince. Le Valentinois dans sa jeunesse ne cessa jamais de croire qu'il se devait d'honorer le glorieux nom que lui avait donné son père, le maudissant par la même occasion de l'astreindre à une carrière ecclésiastique qui l'ennuyait profondément. Il ne fait aucun doute qu'il aurait pu y prospérer et s'élever à de grandes dignités, il en était capable, mais il n'imaginait sa vie que comme celle d'un homme qui marquerait l'Histoire de son empreinte, la carrière ecclésiastique le condamnant au mieux à n'être qu'un spectateur privilégié. Avant d'évoquer plus en détail sa place dans la famille Borgia, il faut d'abord s'intéresser à ladite famille.

Qui sont les Borgia ? Avant de devenir la fratrie toute-puissante de la fin du 15^{ème} siècle, les Borgia constituent à l'origine une famille de petite noblesse tenant son nom de la petite commune de Borja située en Saragosse, territoire sous domination aragonaise. À partir du 13^{ème} siècle, ils vont émigrer vers le Royaume de Valence, dans la région de Gandie où ils vont se poser pour de bon. Les Borgia n'eurent pas de grand rôle politique, même en Espagne, avant le 15^{ème} siècle où un des leurs parvint à se hisser près des cercles du pouvoir. Ce pionnier fut Alphonse Borgia, qui en tant que docteur en droit canon, entra à la cour de roi Alphonse V

⁶³ BRION Marcel, *Les Borgia*, Tallandier, Collection Texto, 1953, p.140

d'Aragon en devenant au fil du temps son principal conseiller. À l'image de ce que fera Louis XII pour d'Amboise quelques décennies plus tard, Alphonse V obtint de la papauté qu'elle fit cardinal Alphonse Borgia en 1444. Déjà âgé à cette époque – il avait 66 ans –, Borgia se fit discrètement une place au sein du collège des Cardinaux jusqu'au conclave de 1455 qui vit son couronnement sur le trône de Saint-Pierre sous le nom de Calixte III à l'âge de 77 ans. Candidat de compromis, habile diplomate mais sans ambition, son pontificat se passa sans aucune avancée notable pour les États pontificaux. Néanmoins, s'il fut un pape faible et sans grande autorité, il s'empessa dans une cour pontificale traditionnellement hostile aux étrangers, de placer aux postes stratégiques des membres de sa famille afin de se protéger de l'influence des grandes familles romaines. C'est son népotisme décomplexé qui inspira fortement l'homme amené à devenir son successeur à la curie romaine, Rodrigue Borgia. Rodrigue, neveu de Calixte, n'avait que 25 ans quand le pape le fit cardinal en 1456 et le nomma dans la foulée camerlingue et vice-chancelier de l'Église⁶⁴. Cette situation inédite causa des troubles durables dans la curie, la plupart des experts de la période estiment d'ailleurs que le pontificat de Calixte III fut le point de départ de la corruption des mœurs et des institutions qui gangréna les États pontificaux jusqu'à la fin du 16^{ème} siècle.

Quand Calixte III mourut en 1458, tous les espoirs de la famille Borgia reposaient à présent sur les épaules du – très – jeune vice-chancelier de l'Église. Rodrigue réussit l'exploit de résister à la période qui suivit la mort de Calixte III. En effet, la volonté de vengeance des cardinaux étant forte, le fait que Rodrigue parvint à garder son pouvoir et ses fonctions constitue un véritable tour de force. Plus fort encore, Borgia se révéla être un diplomate et politicien encore plus doué que son défunt oncle et ce talent de manipulation lui permit d'augmenter considérablement son influence au sein des États pontificaux jusqu'à devenir au fil des années le « faiseur de papes »⁶⁵. Accumulant les titres et les propriétés, il devint également l'homme le plus riche du Vatican – certains disaient même de toute l'Italie –, ce qui lui permit peu à peu de se constituer le réseau qui lui permettrait à terme de devenir pape. Il dût faire preuve d'une grande patience, ayant conscience de la difficulté pour un étranger à

⁶⁴ Les postes de camerlingue (trésorier du Collège des cardinaux) et de vice-chancelier (équivalant à un premier ministre dans un gouvernement classique) étaient dans la coutume réservés aux membres les plus anciens et les plus prestigieux du consistoire. Le fait de nommer un homme si jeune, sans aucune expérience, à des fonctions si importantes provoqua l'ire des cardinaux italiens qui ne cessèrent de s'opposer à Calixte III et promirent de se venger du jeune Rodrigue.

⁶⁵ « *Une nouvelle fois, son habileté et sa clairvoyance le portent à choisir sans se tromper le candidat qui a le plus de chances d'être élu et à lui donner sa voix et celles de ses amis au moment utile.* » CLOULAS Ivan, **Les Borgia**, Fayard, Collection Pluriel, 1987, p.67

Cloulas parle ici de l'élection au pontificat de Francesco della Rovere, futur Sixte IV, qui fut favorisée notamment par l'intervention de Borgia en faveur de della Rovere. Il faut comprendre que le conclave se faisait sous couvert d'intenses négociations entre tous les cardinaux, promesses de richesse et de poste en cas de victoire étant monnaies courantes. Les partisans du candidat victorieux se voyaient considérablement récompensés à la suite de la victoire de leur champion. Pour l'anecdote, il est amusant de voir Rodrigue Borgia œuvrer à la réussite de Francesco della Rovere quand on sait que son neveu, Julien, deviendra par la suite le plus acharné de ses ennemis.

se faire élire pape – d’autant plus depuis le pontificat controversé de son oncle –, et attendit que son heure arrive. La mort d’Innocent VIII, pape faible sur lequel il eut une emprise totale, en 1492 marqua la fin de l’attente et l’aboutissement de son ambition⁶⁶. Rodrigue Borgia se déclara candidat et après un conclave interminable, il fut désigné pape le 11 août 1492, prenant le nom d’Alexandre VI.

Son avènement sur le trône pontifical marqua l’entrée sur le devant de la scène de ses enfants. Cela peut paraître surprenant aujourd’hui pour un homme d’Église d’avoir une progéniture, mais les mœurs de l’époque étaient bien différentes. En effet, il n’était pas rare que les ecclésiastiques aient des enfants, le vœu de chasteté n’étant pas souvent respecté (et c’est le moins que l’on puisse dire). Ce n’était donc pas quelque chose d’exceptionnel pour un cardinal ou un évêque d’avoir des enfants, on les désignait généralement comme « les neveux » du religieux. Le véritable changement qu’opéra Alexandre VI fut de reconnaître ses enfants officiellement alors qu’il venait d’être élu pape. Cela causa un énorme scandale qui n’affecta en aucun cas le Saint-Père qui n’attendit d’ailleurs pas longtemps avant de suivre l’exemple de feu Calixte III en installant aux postes stratégiques ses enfants. Les enfants justement, qui sont-ils ? On dit qu’Alexandre VI, homme beau et avenant⁶⁷, eut environ une dizaine d’enfants de femmes différentes même si Vannozza Cattanei, une patricienne romaine, lui en donna la plupart. Parmi tous ses enfants, il y en a cinq qui sont notables car passés à la postérité : Pedro Luis, Lucrece, Gioffré, Juan et bien sûr César. Les trois premiers ne vont pas nous intéresser dans le contexte de ce mémoire, mais il est nécessaire de parler brièvement de Pedro Luis qui fut involontairement la cause de l’ambition dévorante de son cadet, César⁶⁸, en le condamnant par sa primauté à la carrière ecclésiastique. Pedro Luis, né

⁶⁶ « *Après cinq jours d’agonie, le Pontife rendit l’âme, le 2 juillet, alors qu’à son chevet se déchaînaient les ambitions : la plus véhémement animait Rodrigue Borgia, décidé à mettre tout en œuvre pour couronner cette fois sa carrière par la plus haute dignité existant sur la Terre, celle de Vicaire du Christ* » CLOULAS Ivan, **Les Borgia**, Fayard, Collection Pluriel, 1987, p.91

Dans un conclave indécis (il fut 4 tours de vote avant de décider du vainqueur), on rapporte que Borgia paya des sommes indécentes et promit de nombreux postes pour se faire élire pape. Il est régulièrement admis que c’est le basculement du cardinal Ascanio Sforza qui décida de l’issue du conclave. Pour son allégeance, il fut récompensé de plusieurs dizaines de milliers de ducats et obtint le poste de vice-chancelier quand Alexandre VI monta sur le trône.

⁶⁷ « *Le vice-chancelier se distingue par la richesse de son train et par son extraordinaire prestance. Rodrigue est en effet d’une rare beauté. Grand, brun, vif ou nonchalant, toujours souriant, il ne laisse personne indifférent.* »

CLOULAS Ivan, **Les Borgia**, Fayard, Collection Pluriel, 1987, p.55

⁶⁸ Il y a toujours un débat parmi les historiens pour établir avec certitude l’ordre de naissance des fils Borgia, particulièrement en ce qui concerne Juan et César dont les années supposées de naissance sont très proches (1475 pour César et 1476 pour Juan). Certains estiment en effet que César serait né après Juan, ce qui expliquerait pourquoi il a été éduqué par son père pour devenir un ecclésiastique. Cependant, plusieurs éléments viennent corroborer l’idée selon laquelle César serait bien né en deuxième. D’abord, d’un point de vue purement logique, il a probablement été poussé vers la carrière religieuse car il était le second, après l’aîné Pedro Luis pour qui Rodrigue avait nourri de nombreux desseins politiques. Ensuite, l’épithète sur la tombe de Vannozza Cattanei tend à prouver que César

d'une mère inconnue, était l'aîné des enfants du cardinal Borgia puisqu'il naquit en 1458, bien avant César qui ne verra le jour que 17 ans plus tard. Il fut pendant longtemps le seul enfant de Rodrigue Borgia et c'est la raison qui poussa le futur pape à avoir de grands projets pour lui, bien loin des affaires religieuses. Il voulut en faire un homme d'armes et il n'hésita pas à user de son immense fortune pour permettre à son fils de se hisser au plus près du roi d'Aragon de l'époque, Ferdinand II dit le Catholique. C'est pendant la Reconquista au cours de laquelle il combattit en capitaine héroïque que Pedro Luis se fit connaître. En récompense de sa bravoure, le roi Ferdinand l'ordonna Grand d'Espagne et lui accorda le duché de Gandie, terres ancestrales de la famille Borgia. Pedro Luis ne put profiter de tous ces honneurs très longtemps puisqu'il mourut 6 ans après s'être vu nommé duc de Gandie. Il légua dans son testament toutes ses terres et titres à son jeune frère Juan.

L'ambition de César Borgia prit racine dans ce qu'il considéra toujours comme une injustice : sa position de cadet. Il avait pleinement conscience de l'étendue de ses capacités, physiques comme mentales, et de l'impossibilité d'en jouir en devenant un homme d'Église. C'est parce qu'il était né en deuxième que son père avait voulu faire de lui un ecclésiastique, comme lui y fut contraint dans sa jeunesse. En effet, Rodrigue dans sa jeunesse dû se résoudre à suivre la carrière religieuse puisqu'en tant que second de la fratrie, il vit son frère aîné Pedro Luis⁶⁹ emprunter la voie des armes. César accepta bon gré mal gré son devoir tant que Pedro Luis était en vie, les choix opérés par le patriarche étant indiscutables. Cependant, tout se gâta lorsque Pedro Luis vint à mourir en 1491, moins d'un an avant l'élection au pontificat de son père. Cette situation changea les plans d'Alexandre VI qui dû réaménager l'organigramme familial. La question qu'il se posait était la suivante : à qui réattribuer la position de Pedro Luis ? César ou Juan ? Il n'hésita pas longtemps à l'octroyer à Juan, son fils préféré⁷⁰, pour qui il n'avait pas encore pris le temps de former un véritable plan de carrière. De plus, le testament de Pedro Luis, qui léguait son titre au jeune Juan, permit au Saint-Père de justifier sa décision auprès d'un César furieux de se voir priver de la carrière à laquelle il aspirait tant⁷¹. La décision d'Alexandre VI prenait également sa justification dans sa vision de l'avenir : sa seule ambition était de voir sa famille agrandir sa puissance coûte que coûte. Juan

fut bien le premier des enfants de Rodrigue avec la patricienne, puisqu'y est inscrit le nom de ses enfants dans un ordre précis : César, Juan, Lucrece et enfin Gioffré.

⁶⁹ Rodrigue Borgia nomma son fils aîné Pedro Luis en l'honneur de son frère aîné mort plus tôt dans l'année 1458. En effet, la mort de Calixte III avait marqué le début d'une vendetta contre la famille Borgia de la part des grandes familles romaines, Pedro Luis Borgia, nommé capitaine de l'Église par son oncle, en fut la victime principale.

⁷⁰ « *Mais un autre des enfants Borgia peut participer à la curée : c'est Juan de Gandie. Son père rêve de le voir marcher sur les traces glorieuses de son frère défunt, le premier duc de Gandie.* »

CLOULAS Ivan, *Les Borgia*, Fayard, Collection Pluriel, 1987, p.170

⁷¹ « *C'est la décision de son aîné, Pedro Luis, qui a décidé de la carrière de Juan : il doit lui succéder dans le duché de Gandie. En effet, César est déjà bien avancé dans la carrière ecclésiastique, et il lui revient suivant les plans de son père, de consolider l'emprise de la famille sur l'Église* »

CLOULAS Ivan, *Les Borgia*, Fayard, Collection Pluriel, 1987, p.84

sera donc l'homme d'armes, que Rodrigue va tâcher de marier aux meilleurs partis afin de lui faire obtenir des possessions importantes, et pourquoi pas in fine un royaume, et César suivra le même parcours que lui, qu'il tâchera par sa position de rendre le plus rapide possible afin qu'à terme il puisse lui-même devenir pape⁷². César ne cessera jamais par la suite d'envier Juan, qu'il n'estime pas digne des honneurs qui lui sont accordés par son père. Il va longtemps ronger son frein, se cachant de moins en moins du dépit qui l'habite lorsqu'il voit son frère parader alors que lui n'a qu'un rôle de second plan⁷³. Pour comprendre le cheminement de César vers son ambition, il est nécessaire de comprendre la relation qui l'unit à son frère.

César et Juan eurent toujours une relation conflictuelle, se disputant chacun les faveurs d'un père constamment occupé d'œuvrer à la réussite familiale. Lorsque Pedro Luis mourut, la mésentente entre les deux frères s'accrut autour de la question de la succession du défunt. Quand le pape trancha en faveur de son fils préféré, la rupture fut définitive entre César et Juan. Les deux frères se ressemblaient en beaucoup de points, ils étaient beaux, avenants, sportifs et connaissaient le même succès avec les femmes. Leurs ambitions étaient très grandes, mais là où ils se différenciaient, c'était dans l'étendue de leurs capacités. César était intelligent, calculateur, cruel et prêt à tout pour réussir alors que Juan manquait un peu de tous ces attributs. Il ne manquait cependant pas de vanité, et lorsqu'il fut élevé à ses charges, il ne tarda pas à voir se constituer une ribambelle d'ennemis haïssant « ce maudit catalan » qui se prenait pour un roi alors qu'il se révélait être un bien piètre homme de guerre. Son père pourtant n'avait pas tardé à faire de lui un des hommes les plus puissants des États pontificaux, puisqu'outre son titre de duc de Gandie, il l'honora en tant que préfet de Rome et gonfalonier de l'Église, ne se privant pas au passage de confisquer ses titres aux familles romaines⁷⁴. Pour les observateurs de l'époque, la comparaison entre les deux frères était constante et joua toujours en faveur de l'aîné qui paraissait en tout point supérieur à Juan dont on moquait toutes les déconvenues et les piètres décisions⁷⁵. L'inefficacité avec laquelle

⁷² Il le fera d'ailleurs ordonner cardinal en 1493 alors que César a à peine 17 ans. Pour l'anecdote, le record appartient à Louis de Bourbon, nommé cardinal à 8 ans en 1735.

⁷³ Lors du mariage de Lucrece avec un le seigneur de Pesaro, Giovanni Sforza : « À son tour, l'époux fait son entrée en compagnie des deux fils du pape. Il rivalise en élégance avec Juan de Gandie, portant lui aussi un habit de drap d'or (...) L'éclat des deux seigneurs fait paraître bien terne le violet épiscopal dont est revêtu César. Le contraste qui frappe les assistants procure peut-être au jeune évêque quelques pensées amères ... »

CLOULAS Ivan, *Les Borgia*, Fayard, Collection Pluriel, 1987, p.106

⁷⁴ Le titre appartenait depuis presque dix ans à Niccolo Orsini, qui avait lui-même succédé à un della Rovere. Cela permet de comprendre l'acharnement que sera celui de la famille Orsini à chasser César Borgia de Rome lorsqu'Alexandre VI viendra à mourir.

⁷⁵ Marcel Brion rapporte d'ailleurs le courrier adressé à Hercule I^{er} d'Este en mars 1493 par l'évêque de Modène : « Gian Andrea Boccaccio, évêque de Modène et ambassadeur du duc de Ferrare, trace de lui ce portrait charmant. « Avant-hier, j'ai trouvé César chez lui, au Trastevere. Il était sur le point de sortir pour aller à la chasse et entièrement en vêtement laïque, c'est-à-dire vêtu de soie et armé. Tout en chevauchant ensemble, nous parlâmes un moment. Je suis parmi ses relations les plus intimes. C'est un homme de grand talent et d'une excellente nature ; ses manières sont celles du fils d'un grand

Juan menait ses affaires le conduisit bientôt à se retrouver également abandonné par les membres de sa famille – sauf par son père qui le voyait encore comme son enfant chéri – dégoûtés de voir à quel point son action desservait les intérêts de la fratrie. Évidemment le plus enragé face à cette situation restait César qui ne cessait de demander à son père de faire quelque chose pour remédier à l'incompétence dont faisait preuve Juan⁷⁶. Alexandre VI ne fit rien pour discréditer Juan, voyant chaque jour son entreprise d'en faire un futur roi devenir de plus en plus plausible – il avait l'idée d'en faire le Roi de Naples, espérant profiter de la situation chaotique provoquée par la première guerre d'Italie -, au contraire il continua à le combler d'honneurs, notamment par des triomphes militaires qu'il ne méritait pas, n'étant dans la pratique qu'un officier subalterne. Haï et méprisé par tous, la vie de Juan Borgia fut pendant les trois ans de son « règne » constamment en danger. Tout le monde pouvait trouver son compte à le voir périr tant ses ennemis étaient nombreux, particulièrement les familles romaines qui subissaient des affronts réguliers de la part du jeune duc de Gandie. Cependant, qui pouvait avoir la témérité de fomenter un tel crime en sachant avec quelle fureur son pape de père allait réagir ? « Personne ! » se disaient les observateurs de l'époque. Néanmoins, le drame survint lorsque Juan fut porté disparu le 16 juin 1497. En effet, il se volatilisa dans la nuit du 15 juin alors qu'il sortait d'une fête organisée par sa mère, son frère César étant le dernier à l'avoir vu⁷⁷. On le retrouva le lendemain dans le Tibre où, lesté de pierres, il fut repêché⁷⁸. Juan Borgia, duc de Gandie, gonfalonier de l'Église et préfet de Rome, fut donc retrouvé mort dans l'endroit le plus misérable qui soit. Ce fut un terrible choc pour le pape Alexandre VI qui ordonna immédiatement une enquête pour trouver l'assassin de son fils. Sa détresse fut visible de tous⁷⁹, arrivant même à attrister la plupart de ses ennemis qui virent

prince : il est surtout d'un caractère joyeux et gai. Il est très moderne, très supérieur et de bien meilleure apparence que le duc de Gandie, qui n'est pourtant pas à court de dons naturels. »

BRION Marcel, **Les Borgia**, Tallandier, Collection Texto, 1953, p.127

⁷⁶ « *Le départ de Lucrece porte à son paroxysme la haine de César à l'égard de Juan de Gandie : il l'en juge responsable et ce nouveau grief s'ajoute au mépris né des échecs militaires subis par son frère. Il espère que Juan, ayant démontré sa nullité, serait renvoyé en Espagne par son père après la parodie de triomphe qui avait tellement irrité Gonzalve de Cordoue : César pourrait alors se substituer à lui et obtenir la situation princière dont Juan avait été incapable de se doter »*

CLOULAS Ivan, **Les Borgia**, Fayard, Collection Pluriel, 1987, p.175

⁷⁷ Johannes Burckhardt, cérémoniaire du Vatican, et spectateur privilégié du règne des Borgia à Rome rapporta scrupuleusement les événements qui se sont succédés à cette époque. Il raconte notamment en ce qui concerne l'assassinat du duc de Gandie qu'il fut accosté par un homme masqué qui l'incita à le suivre : « *Cet ordre donné, le duc s'éloigna ayant toujours avec l'homme masqué en croupe. Jusqu'où chevaucha-t-il ? Je n'en sais rien. En tout cas il fut assassiné, tué et jeté dans le fleuve en face de l'hôpital Saint-Jérôme-des-Esclavons, sur la voie qui va directement du pont Saint-Ange à l'église Sainte-Marie-du-peuple, près de la fontaine où le fumier amené par des charrettes et des ânes est jeté dans le fleuve. »*

⁷⁸ « *Vers l'heure des vêpres, le cadavre est retiré de l'eau : il s'agit bien du duc. Il porte encore son manteau de velours, ses chausses et son pourpoint (...) On dénombre neuf coups de dague, huit aux torsos et aux jambes, et un seul, mortel, à la gorge »*

CLOULAS Ivan, **Les Borgia**, Fayard, Collection Pluriel, 1987, p.178

⁷⁹ Burckhardt rapporte que « *ses cris s'entendent jusque sur le pont Saint-Ange. Il se lamente d'autant plus fort que son fils chéri a été jeté dans le fleuve au même endroit que les ordures »*

pour la première fois se fendre l'armure du vieux sage. Le pape alla même jusqu'à dire que la mort de son fils était un châtement divin en punition de ses mœurs dissolues, et il s'engagea en conséquence à réformer l'Église pour la rendre plus vertueuse⁸⁰. L'enquête menée par César lui-même piétinait, aucun témoin, aucun indice ne permettant de trouver le coupable. Colonna, Orsini, puissances étrangères, les suspects ne manquaient pas, cependant une hypothèse bien plus sombre commençait à se répandre à Rome. En effet, le bruit courut rapidement que ce n'était pas un adversaire du pape qui fit assassiner son fils mais l'ennemi intime de Juan, celui qui jalousait sa position, son propre frère César. Si jamais rien ne put prouver cette hypothèse, de nombreux observateurs de l'époque, tel Guichardin⁸¹, estimèrent que le futur duc de Valentinois avait fait tuer son frère pour forcer son père à lui donner la place qu'il convoitait tant. En l'absence de résultats, l'enquête fut close sans qu'on puisse déterminer qui avait tué le duc de Gandie, mais tout le monde, le pape y compris⁸², avait l'intime conviction que le commanditaire ne pouvait être que l'homme à qui le crime profitait. César se défendit évidemment de toute implication dans le meurtre de son frère, feignant en public la tristesse face à cette perte tragique. En réalité, il était conscient de l'immense opportunité qui s'offrait à lui. La question qui se posait au lendemain de la mort du duc de Gandie était de savoir qui allait reprendre la place qu'il avait laissé vacante. Gioffré ? Le pape savait qu'il était trop jeune, trop indiscipliné et trop faible d'esprit et de volonté pour ce rôle. Faire appel à un membre d'une autre famille ? Aucune chance, la mécanique de gouvernement pontifical ne permettait pas l'intrusion d'éléments extérieurs à la famille Borgia. En réalité, et le pape le savait très bien, il ne restait qu'une solution : recourir à César. Le pape comprenait cependant très bien que s'il laissait libre cours à l'ambition de son fils, il n'était pas certain de pouvoir la contenir. Mais en ces temps de crise, il fallait un homme fort pour l'épauler, il avait besoin du bras armé qui lui permettrait de sécuriser la puissance temporelle de l'Église. Juan, son fils adoré, il le savait, avait failli. Le pape se trouvait dans sa soixante-sixième année, il se devait donc d'achever son dessein. Cela sera donc César, l'impitoyable César.

⁸⁰ Ses bonnes résolutions s'évaporèrent évidemment une fois l'enquête close, et le deuil fini.

⁸¹ « *Le cardinal de Valence – qui, étranger par nature à la profession sacerdotale, aspirait au métier des armes et ne pouvait tolérer que ceci fut réservé à son frère, ni supporter que ce dernier fût davantage dans les bonnes grâces de dame Lucrece, leur sœur à tous deux – poussé par l'ambition et la luxure le fit en secret tuer puis jeter dans le Tibre, une nuit que le duc chevauchait seul dans Rome* » GUICHARDIN François, *Histoires d'Italie*, Tome 1 1490-1513, Edition Robert Laffont, 1996, p.249

⁸² Reprenant les observations de Burckhardt sur la première rencontre entre le pape et César après l'assassinat de Juan, Ivan Cloulas décrit la scène : « *Il lui donne l'accolade traditionnelle, mais ne lui adresse pas un mot. Cette froideur inhabituelle traduit sa conviction profonde que César est coupable du meurtre de son frère. Le malaise que le pape en éprouve l'incline à quitter le Vatican, comme pour se protéger de son fils.* ». Outre César, un des suspects qu'on évoqua était l'autre frère de Juan, Gioffré, qui aurait fait assassiner son frère pour se venger. En effet, il était notoirement connu que Juan, jamais avare de ses efforts lorsqu'il s'agissait d'avoir des aventures, avait une liaison avec la femme de Gioffré, Sancha d'Aragon.

Cependant un problème se posa quant à la condition du futur duc de Valentinois, il était cardinal. Un homme d'Église ne pouvait se trouver à la tête des armées des États pontificaux et il fallut donc que César quitta sa carrière ecclésiastique. Cela paraissait extrêmement complexe puisqu'en effet jamais dans l'Histoire un cardinal n'avait renoncé à sa charge. Pour que la démission fut prononcée, il fallait l'approbation de tous les cardinaux du Collège. Ce ne fut pas un problème pour César car, en plus des hommes qui étaient heureux de le voir quitter la curie – lui qui avait fait preuve d'un manque de respect total à sa fonction –, il n'hésita pas à convaincre les réfractaires par tous les moyens qui étaient à sa disposition, l'intimidation musclée en faisant partie. C'est ainsi que le 17 août 1498, dans un consistoire exceptionnel organisé par le pape, César Borgia remit sa démission au Collège des cardinaux qui l'accepta sans se faire prier⁸³. Cette décision fut la libération qu'il avait attendu toute sa vie. Dorénavant, plus rien ne semblait en mesure d'empêcher César Borgia de réaliser ce pour quoi il était né⁸⁴, et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il ne perdit pas de temps pour embrasser son destin.

II. L'ascension fulgurante du prince

Une fois débarrassé de sa charge de cardinal, César ne tarda pas en effet à se mettre au travail. Alexandre VI, maintenant que César était retourné à la vie laïque, avait un fils qu'il pouvait marier, toujours dans l'optique de nouer des alliances. La relation avec le Royaume de Naples étant tendue⁸⁵, le pape décida qu'il était nécessaire de se tourner vers la France pour marier César. La situation était d'autant plus favorable que Louis XII avait succédé au roi Charles VIII – tragiquement mort en se cognant la tête après avoir assisté à une partie de jeu de paume – et qu'il avait besoin de l'aide du Saint-Siège pour résoudre ses problèmes maritaux. En effet, pour légitimer encore plus son accession au trône, Louis XII cherchait à faire annuler son mariage avec Jeanne de Valois, connue sous le sobriquet de « Jeanne la boiteuse », pour se marier avec Anne de Bretagne⁸⁶, veuve de feu Charles VIII. Cependant, le seul moyen pour que le nouveau roi pût réaliser ce projet, c'était en obtenant une bulle

⁸³ « *Le cardinal entra un matin au consistoire et supplia son père et les autres cardinaux de l'autoriser à abandonner cette dignité et cet habit pour faire ce vers quoi le destin l'entraînait, attendu que son esprit n'avait jamais été enclin au sacerdoce.* »

GUICHARDIN François, *Histoires d'Italie*, Tome 1 1490-1513, Edition Robert Laffont, 1996, p.281

⁸⁴ « *César dépose sa grande cape cardinalice devant le consistoire. Il sort fièrement de la salle, le front haut, avec déjà l'allure d'un prince laïc conquérant (...). Le temps des calculs et des vengeances semble avoir porté ses fruits. Après avoir surmonté les obstacles, provoqué et subi de terribles tempêtes, les Borgia sont bien armés pour faire face aux aléas du sort dans leur marche vers un avenir dynastique souverain.* »

CLOULAS Ivan, *Les Borgia*, Fayard, Collection Pluriel, 1987, p.203

⁸⁵ Frédéric de Naples refusa de donner la main de sa fille Charlotte à César. Ce refus marquait l'hostilité de la couronne aragonaise face aux agissements du pape, celui-ci jouant un double-jeu avec Naples et la France. Ce refus additionné au mariage raté de Gioffré et Sancha fit changer de politique le Saint-Père qui se tourna vers la France, en tout cas pendant un temps.

⁸⁶ Louis XII cherche par la même occasion à annexer le duché de Bretagne, fief d'Anne.

pontificale. Alexandre VI saisit donc cette occasion pour permettre à son fils d'obtenir ce qu'il désirait : il acceptait d'annuler le mariage du roi en échange d'un bon parti et d'un titre pour César⁸⁷. Le roi ne se fit pas prier et accepta la requête du pape sans hésiter. Il respecta sa parole en donnant à César le duché de Valence et en pressant ardemment son vassal Alain d'Albret de donner sa fille Charlotte, une des plus belles filles de France, en mariage à César. Le 12 mai 1499, le mariage fut célébré et consommé⁸⁸. Les époux ne resteront ensemble que durant les trois mois suivants leur mariage et ne se reverront plus jamais une fois César parti pour l'Italie⁸⁹. En effet, le nouveau duc de Valentinois avait d'autres ambitions que celles de rester auprès de sa femme. Il avait eu ce qu'il voulait, il était maintenant César de France, membre de la famille royale, protégé par Louis XII. Le temps était venu de retourner en Italie assouvir les desseins que lui et son père avaient prévu avant son départ : donner aux États pontificaux sa pleine puissance temporelle. Pour ce faire, il était nécessaire de se débarrasser de tous ces indisciplinés seigneurs qui régnaient sur les provinces appartenant au Saint-Siège. Abattre ces nobliaux permettait également au pape d'assouvir la soif de pouvoir de son fils, qui désirait maintenant qu'il était un « grand de ce monde » posséder un territoire à la hauteur de sa stature. La Romagne ferait l'affaire, dans un premier temps en tout cas.

Au final l'objectif était toujours le même : travailler à la réussite de l'entreprise familiale. Il entreprit avant son mariage avec Charlotte d'Albret de réorganiser l'armée pontificale, laissée dans une désorganisation totale par le précédent capitaine général. Une fois cela fait, il s'empressa d'aller tester ses compétences martiales sur la ville de Forli qui avait contesté l'autorité du pape. L'objectif était de taille pour un débutant comme César : reprendre la ville des mains de la célèbre Caterina Sforza. Cependant, César n'était pas un débutant comme les autres, il allait au contraire montrer l'étendue de son « talent ». Il entama le siège de la ville, privant Forli de toute aide extérieure. Il avait face à lui une adversaire coriace, tout aussi maligne et obstinée que lui, mais il comprit tout l'avantage qu'il aurait à se mettre la population de Forli dans la poche. Bien loin de l'image de brute cruelle qu'on lui a accolé, il parvint par sa miséricorde et sa prévenance à retourner les habitants de Forli contre leur maîtresse⁹⁰, ce qui poussa Caterina dans ses derniers retranchements puisqu'elle

⁸⁷ « Il conçut le dessein de lui vendre les grâces spirituelles moyennant territoires et bien temporels » GUICHARDIN François, *Histoires d'Italie*, Tome 1 1490-1513, Edition Robert Laffont, 1996, p.264

⁸⁸ Burckhardt rapporte en effet dans son journal quelques jours plus tard que « *ce même jour est arrivé de France un courrier annonçant à Sa Sainteté que son fils autrefois cardinal de Valence avait contracté mariage avec la magnifique Dame d'Albret, qu'il avait consommé le mariage le dimanche du même mois, le 12 mai, et qu'il avait donné successivement 8 marques de virilité.* »

⁸⁹ De cette union naîtra Louise Borgia, unique enfant légitime du duc de Valentinois.

⁹⁰ « César révèle alors un trait de son génie vanté par Machiavel : il châtie les soldats indisciplinés et gagne la sympathie des habitants de Forli ; en même temps il propose une entrevue à Caterina car il n'a aucune envie de perdre du temps au siège de la forteresse s'il peut s'en dispenser. Le 26 décembre, revêtu de son armure et coiffé de sa toque légendaire de velours noir à plumes blanches, il sort de la ville, précédé d'un héraut et d'un trompette. »

CLOULAS Ivan, *Les Borgia*, Fayard, Collection Pluriel, 1987, p.230

ne maîtrisait en effet plus que la citadelle. Le succès semblait certain à présent pour le duc de Valentinois, mais c'était sans compter le génie de son adversaire qui tenta un dernier coup de poker. Elle feignit de se rendre et invita César à se rencontrer pour convenir de sa reddition, le nouveau bras armé de l'Église, se voyant déjà vainqueur, accepta. Le piège devait permettre à la comtesse de Forli de s'emparer du Valentinois lorsque celui arriverait sur le pont-levis de la citadelle, mais à cause de la mauvaise application par ses hommes des consignes qu'elle avait données, le duc parvint par un mouvement périlleux à se hisser hors du traquenard⁹¹. Caterina savait qu'elle avait manqué sa dernière occasion, et quelque temps plus tard, en janvier 1500, la citadelle fut livrée à César. Il avait passé son premier test haut la main, mais sans perdre un seul instant, savourant à peine ce succès qui lui valait la reconnaissance de Rome, il s'empressa de partir en campagne pour conquérir la Romagne qui lui était promise.

Après Imola et Forli qu'il avait ravi des mains de la comtesse Sforza, il entreprit grâce à l'immense fortune du patriarche de conquérir toute la Romagne. Les deniers papaux lui permirent de louer les services des plus célèbres condottieri de cette époque : les frères Giulio et Paolo Orsini, Vitellozzo Vitelli et Oliverotto da Fermo pour ne citer qu'eux, qui lui apporteraient plus tard quelques soucis. Ce fut durant cette campagne de Romagne qu'il va se révéler comme « le modèle le plus extraordinaire des grands fauves de la Renaissance »⁹². L'efficacité et la rapidité avec laquelle il élimina les seigneurs qui se dressaient devant ses ambitions impressionna tous les observateurs⁹³, ses ennemis y compris. César n'avait rien d'un Juan, il avait réalisé en quelques mois ce que l'ancien gonfalonier n'avait même pas approché durant toute sa carrière. Pesaro puis Rimini tombèrent dans le courant du mois d'octobre 1500 dans l'escarcelle de Borgia, si bien que se dressait devant lui la singulière cité de Faenza. Cette ville était particulière parce que contrairement à la plupart des cités romagnoles, elle adorait Astorre Manfredi, jeune seigneur d'une grande beauté issu d'une

⁹¹ « Il se réjouissait en lui-même de ce facile succès, mais, cette fois, il avait rencontré son maître. « Elle descendit des remparts, raconte Sabatini, et faisant abaisser le pont-levis elle pria César de venir l'y rencontrer afin de converser plus à leur aise, après avoir en même temps donné l'ordre au castellan de relever le pont aussitôt que César y aurait mis le pied. Le castellan suivit ses instructions un peu trop littéralement, car le duc n'avait pas plus tôt mis le pied sur le pont qu'on entendit un grincement de machine, le pont se releva et reprit sa place. Le duc demeura en dehors, sauvé par la trop grande hâte de ceux qui actionnaient les treuils ; s'ils avaient attendu une seconde de plus, il eût été pris dans une souricière. »

BRION Marcel, *Les Borgia*, Tallandier, Collection Textos, 1953, p.150

⁹² CLOULAS Ivan, *Les Borgia*, Fayard, Collection Pluriel, 1987, p.236

⁹³ « Le Vatican, qu'Alexandre le voulût ou non, était désormais ancré à l'alliance de Louis XII, dont César serait maintenant le bras armé en Italie. Tout était à présent question de realpolitik, et rien d'étonnant à ce que, dans les opérations qui allaient suivre, le Valentinois devînt le modèle du champion de l'efficacité en politique pour un subtil observateur des tribulations de l'époque, alors jeune diplomate au service de sa patrie florentine, Nicolas Machiavel. »

BORIAUD Jean-Yves, *Les Borgia : la pourpre et le sang*, Perrin, 2017, p.213

famille qui régnait sur la ville depuis près de deux siècles. Contrairement aux deux dernières cités facilement conquises par César, Faenza allait se montrer particulièrement valeureuse dans la défense des intérêts de son seigneur. Les citoyens résistèrent longtemps au siège de César, se défendant bravement face aux tentatives d'assaut successives des troupes du Valentinois. Le courage et la ténacité des Faentins, si elles contrariaient l'avancée du dessein du duc, impressionnèrent fortement César⁹⁴ qui appréciait d'affronter des adversaires se montrant dignes de leurs glorieux ancêtres. Néanmoins, l'armée pontificale était trop grande et trop forte pour que les Faentins eussent pu résister bien longtemps, et devant l'évidence, Astorre Manfredi, pour montrer à son peuple ô combien il le chérissait, décida de se livrer de lui-même à César en échange de la garantie que son peuple serait bien traité. César accepta les conditions du jeune seigneur, estimant qu'il ne pourrait pleinement conquérir ses nouveaux sujets qu'en se comportant qu'avec mansuétude. Il se montra même, pour un temps⁹⁵, particulièrement magnanime avec Astorre Manfredi en l'engageant à rejoindre son état-major et à la suivre dans la suite de sa campagne de Romagne.

La conquête de la Romagne se poursuivit après un interlude pendant lequel César alla combattre au côté du roi de France pour la conquête du royaume de Naples. Il avait en effet l'obligation en échange du soutien de Louis XII dans sa campagne romagnole d'aider le roi de France à reconquérir la couronne napolitaine. L'objectif suivant du Valentinois était la ville d'Urbino, où Guidobaldo da Montefeltro régnait en prince sage et prudent. Guidobaldo, contrairement aux seigneurs précédents qui avaient été battus par César, s'était montré favorable aux actions du pape et avait montré des signes de bonne volonté auprès de son bras armé. César lui avait en effet demandé au nom de l'Église de lui fournir une force militaire et toute son artillerie afin de continuer sa campagne, le seigneur d'Urbino accepta dans la hâte, estimant qu'il éviterait à Urbino en la dégarnissant de faire partie de la razzia que le Valentinois perpétrait en Romagne. César pouvait sourire, Da Montefeltro était

⁹⁴ « *Les citoyens avaient juré de se faire ensevelir sous les ruines de la citadelle plutôt que de se rendre, et César, qui savait goûter l'héroïsme, même chez ses adversaires, commanda de pendre haut et court, en vue de la cité investie et du camp des assiégeants, en hommage à la bravoure des Faentins et en guise d'avertissement à ses propres soldats, un teinturier de Faenza qui, poussé par la peur ou par la cupidité, était venu lui proposer de lui indiquer les points faibles de la citadelle. « Si j'avais ces Faentins avec moi, disait-il parfois, je serais le maître de l'Italie. »* »

BRION Marcel, *Les Borgia*, Tallandier, Collection Texto, 1953, p.205

⁹⁵ La miséricorde de César n'était tout de même souvent que d'apparence, et cela n'étonnera personne qu'il fit, une fois l'amour des Faentins gagné, enfermé Astorre Manfredi au château Saint-Ange. Le pragmatisme passait avant les bons sentiments, un seigneur adulé comme Astorre aurait pu à terme constituer une menace pour l'entreprise du fils Borgia. Le 9 juin 1502, Burckhardt rapporta dans son journal qu'on retrouva le corps du jeune Astorre dans le Tibre : « *Le 9 juin, on retira du Tibre, mort par noyade avec une pierre au cou, le seigneur de Faenza, Astorre Manfredi, ce jeune homme de 18 ans, d'une telle beauté et d'une telle stature qu'on n'aurait pu trouver son égal parmi mille de ses contemporains.* »

tombé dans son piège et il n'allait pas attendre un seul instant pour fondre sur sa proie⁹⁶. Le 24 juin 1502, César pouvait ajouter le duché d'Urbino sans combattre au royaume qu'il était en train de se constituer, laissant les observateurs sans voix devant ce nouveau « coup de maître »⁹⁷. Toute la Romagne était à présent sous son contrôle et le pape lui donna presque naturellement le titre de prince de Romagne. L'Italie pouvait commencer à craindre ce prince sans peur qui ne reculait devant rien pour parvenir à achever son ambition⁹⁸.

Cependant, César n'était pas dupe sur la crainte, et donc le ressentiment, qu'il inspirait aux autres États italiens. Il avait beau avoir la manne financière mise à disposition par son père et les faveurs du roi de France, il lui fallait au moins un allié de poids en Italie qui lui permettrait de sécuriser son royaume. Comment faire ? La réponse était simple : se servir de sa famille, et plus particulièrement de sa bien-aimée sœur Lucrèce. Il faut dire que les Borgia, père et fils, n'hésitèrent jamais à se servir de la jeune fille comme d'un pion pour servir leurs intérêts⁹⁹. Étant veuve depuis pratiquement un an, Lucrèce était prête à être mariée à nouveau, selon le bon vouloir des deux chefs de famille. Le choix des Borgia se porta sur la famille d'Este, seigneurs du duché de Ferrare, qui était une des plus nobles familles d'Italie. L'intérêt de cette alliance pour les Borgia était de se trouver un prestigieux allié, possédant de plus une incroyable quantité de pièces d'artillerie, qui permettrait de légitimer les prétentions du Valentinois auprès des autres potentats. Dans l'autre sens, pour les d'Este, nouer une alliance avec les Borgia, c'était s'assurer de ne pas être la prochaine proie de César. Hercule d'Este, duc de Ferrare, était initialement très récalcitrant à accepter de donner son fils en mariage aux Borgia, mais l'intervention du roi de France et le versement d'une dot sans commune

⁹⁶ « À peine César eut-il appris la réussite – inespérée – de son plan qu'il se mit en route, à marche forcée, vers Urbino, désormais sans défense : il parcourut alors soixante milles en vingt-quatre heures, avec 2000 hommes, « sans manger ni boire », comme le retinrent ses contemporains, qui reconnurent là un effet de la célèbre *Caesariana celeritas* de son glorieux homonyme antique, et l'on se mit dès lors à penser que « César » (Borgia) commençait vraiment à mériter son nom. »

BORIAUD Jean-Yves, **Les Borgia : la pourpre et le sang**, Perrin, 2017, p.240

⁹⁷ Machiavel envoya une lettre d'avertissement à la Seigneurie, notant avec admiration la ruse du Valentinois : « *Que vos Seigneuries prennent bonne note de ce stratagème et d'une telle rapidité, jointe à une chance à nulle autre égale !* ».

⁹⁸ « *Le rêve du royaume italien pouvait, maintenant, devenir une réalité, mais il fallait pour cela réduire l'un après l'autre tous les potentats italiens qui refusaient l'obédience à Alexandre VI. Achever au nom même de l'Église, et au profit des Borgia, dont la dynastie serait inébranlablement assurée, l'unification de l'Italie, le projet allait devenir l'ambition majeure de César, le « grand espoir » à la réalisation duquel devaient être subordonnées, dorénavant, toutes ses démarches.* »

BRION Marcel, **Les Borgia**, Tallandier, Collection Texto, 1953, p.228

⁹⁹ Lucrèce Borgia fut marié par son père à deux reprises pour des raisons « diplomatiques » avant son ultime mariage. Son premier mari fut Giovanni Sforza, duc de Pesaro, qu'elle épousa parce que son père avait opéré un rapprochement avec la famille Sforza ; cette alliance lui permit d'être élu pape quelques temps plus tard. Son deuxième mariage fut avec Alphonse d'Aragon et il prit place à un moment où le Saint-Siège avait tourné le dos à la France de Charles VIII. Le rapprochement avec la couronne aragonaise ne dura qu'un temps, ce qui conduisit César Borgia à devoir se débarrasser du mari devenu encombrant, comme nous le verrons un peu plus tard.

mesure – on parle de plusieurs dizaines de milliers de ducats – finirent par convaincre le vieil homme. Le 6 janvier 1502, Alphonse d'Este et Lucrece Borgia étaient liés pour la vie.

Alors que la fin de l'année 1502 approchait, l'avancée de César Borgia ne semblait pas pouvoir être contrariée. Tout souriait au fils du pape, ce prince de Romagne, par l'enchaînement fulgurant de ses victoires, avait fait comprendre à l'Italie que son ambition était insatiable¹⁰⁰. L'incroyable réussite qui accompagnait toutes ses actions avait laissé entrevoir la possibilité, encore lointaine, de voir un homme dominer toute la péninsule.

Après avoir narré ses exploits successifs et avant de s'intéresser au retournement de situation qui va le mener doucement vers le tombeau, il semble judicieux de dresser un portrait de l'homme dont la légende noire a sans aucun doute obscurci le réel caractère.

III. Le plus prodigieux des princes de son temps

« Ce seigneur est un homme splendide et magnifique, et si courageux à la guerre qu'il n'est si grande entreprise qui ne lui paraisse petite. Pour acquérir de la gloire ou un État, il ne connaît ni repos, ni fatigue, ni danger. Il arrive plus vite en un lieu qu'on n'a eu le temps d'apprendre son départ d'un autre. Il sait se faire aimer de ses soldats, il a réuni sous son commandement les meilleurs guerriers d'Italie. Tout cela fait de lui un homme victorieux et redoutable, sans parler de la chance qui ne cesse de l'assister.¹⁰¹ ». Il n'y a pas de meilleure description pour commencer à appréhender le caractère de César Borgia que celle de l'homme qui le fera passer à la postérité. Si nous reviendrons sur la relation unissant les deux hommes dans la troisième et dernière section, il est apparu nécessaire pour introduire ce paragraphe d'évoquer le portrait qu'avait dressé le Florentin du duc de Valentinois.

On a présenté César Borgia comme un monstre sanguinaire, vivant une vie dépravée – on a souvent imaginé qu'un amour incestueux l'unissait à sa sœur – et s'amusant à commettre les crimes les plus vils juste pour son bon plaisir. Dans les faits, si le Valentinois ne fut pas ce qu'on peut appeler un « enfant de cœur », il fut loin d'être le sadique psychopathe que la postérité s'amusa à décrire. Il est vrai que César Borgia ne s'interdisait jamais de commettre les pires actions pour permettre à son entreprise d'avancer, mais justement il ne fit usage de la cruauté que lorsqu'elle était strictement impérative. Pendant toute sa carrière, ce fut

¹⁰⁰ « César triomphait ! Son calcul dynastique avait parfaitement réussi, et les Borgia, maîtres de l'essentiel de la Romagne, étaient désormais alliés à l'une des plus anciennes et vénérables familles d'Italie. On ne pouvait guère compter sur un soutien militaire de la part de ces gens un peu trop pacifiques, mais qu'importait ? Sa valeur militaire, lui, César, il l'avait montrée lors des guerres de Romagne, et sa prestance princière, les ambassadeurs italiens, bien que prévenus contre les Borgia, s'en faisaient, bon gré mal gré, l'écho auprès de leurs maîtres. Le héros renaissant, en costume de velours sombre et chapeau à l'espagnole, aussi à l'aise à la cour qu'à la guerre et craint de tous ses rivaux potentiels, c'était lui ! »

BORIAUD Jean-Yves, *Les Borgia : la pourpre et le sang*, Perrin, 2017, p.234

¹⁰¹ BORIAUD Jean-Yves, *Les Borgia : la pourpre et le sang*, Perrin, 2017, p.244

l'utilité qui guida pratiquement toute sa conduite ; ce qui impliqua qu'aucune action ne devait jamais être laissée au hasard. C'est ainsi qu'il usait de la miséricorde lorsqu'il pouvait se le permettre et n'avait recours à la cruauté que lorsqu'il en était obligé – ou presque¹⁰². Néanmoins, ce qui est indéniable, c'est que lorsqu'il estimait que le crime était la seule manière de solutionner une situation, il s'avéra être un génie en la matière, n'ayant jamais aucun scrupule à faire les actes les plus terribles qui soient. Il n'est pas nécessaire de revenir sur le meurtre du duc de Gandie, dont nous avons déjà parlé, puisque faute de preuve, il n'est encore aujourd'hui pas certain que César l'ait commis¹⁰³, mais l'exemple du meurtre d'Alphonse d'Aragon, duc de Bisciglie et mari de sa sœur, est symptomatique du caractère impitoyable de César. En effet, sentant que le vent soufflait du côté français, le Saint-Siège avait conscience que son alliance avec la couronne d'Aragon desservait ses intérêts. César prit donc l'initiative de supprimer « le problème aragonais » en assassinant le mari de Lucrece. Le 15 juillet 1500, Alphonse fut assailli par des hommes de main de César qui le blessèrent gravement juste devant la Basilique Saint-Pierre, il ne dût en effet la vie sauve qu'à l'intervention des gardes pontificaux. Lucrece, folle d'inquiétude, ordonna à son père d'assurer la protection du duc de Bisciglie en lui permettant de le soigner elle-même dans les appartements du pape. Il accepta sa demande et pendant un mois Alphonse fut alité et choyé par sa femme, ce qui lui permit de se remettre progressivement. Cependant, César n'en avait pas terminé avec lui, et le 28 août 1500 il décida d'en finir une bonne fois pour toute en allant lui-même terminer le travail¹⁰⁴. Il fit sortir tout le monde de la chambre de son beau-frère, Lucrece y compris, en alléguant qu'il avait été mis au courant d'un complot dans lequel Alphonse était impliqué. Seul Michelotto l'accompagna pour « interroger » le suspect. Quand il rouvrit la porte de la chambre, Alphonse était mort, étranglé par l'implacable homme de main du Valentinois. César prétexta une chute auprès de son père qui, tout en sachant la vérité, déclara le croire – la mort du duc de Bisciglie l'arrangeait trop pour qu'il n'en veuille à son fils. L'assassinat du duc de Bisciglie est un exemple parmi une multitude de la capacité de

¹⁰² « C'est fausser la personnalité de César que de la voir uniformément cruelle : comme ses contemporains, il ne l'était pas plus que de besoin, mais il advint que les circonstances lui imposèrent plus qu'aux autres l'usage, sinon l'abus, de la cruauté. Et pourquoi lui imputer à ruse et à hypocrisie ses actes de générosité et de libéralisme, pour ne retenir de son caractère que l'implacable férocité dont il usa, en effet, toutes les fois que cela put servir son ambition personnelle qui se confondait avec la cause même de l'Italie. »

BRION Marcel, *Les Borgia*, Tallandier, Collection Texto, 1953, p.210

¹⁰³ Ma conviction profonde me pousse tout de même à rejoindre l'avis des spécialistes qui ont accusé César du meurtre, comme a pu l'exprimer Ivan Cloulas : « Le meurtrier avait fait en sorte que les preuves ne puissent jamais être réunies contre lui, mais cette précaution-même soulignait le caractère exceptionnel du criminel. C'était un homme de génie : et il n'y en avait guère de cette trempe à la cour de Rome en dehors de César. » CLOULAS Ivan, *Les Borgia*, Fayard, Collection Pluriel, 1987, p.184

¹⁰⁴ L'ambassadeur vénitien Paolo Capello décrit ce qui se passa dans une missive envoyée au doge : « Alphonse raconte comment il avait été blessé à trois heures du matin près du palais du duc de Valentinois, se doutant de qui était le commanditaire (...) Le pape faisait surveiller la chambre d'Alphonse par seize gardes, au cas où on essaierait de le tuer. Quand le pape venant rendre visite au duc de Bisciglie, César ne venait jamais avec, sauf une fois où il prononça ces mots : « Ce qui ne s'est pas fait au déjeuner se fera au souper ». ».

César à faire le « geste nécessaire », et ce même si celui-ci est le plus exécrationnel qui soit, lorsque l'intérêt supérieur le demande.

Féroce ou bienveillant selon les circonstances, César se montrait quoiqu'il arrive inflexible en toute occasion. Son talent en tant que général, il l'avait éprouvé pendant ses campagnes en Romagne ou auprès du roi de France. Malgré son jeune âge et donc son manque d'expérience, il prit vite conscience que son génie militaire et ses rêves de grandeur ne pouvaient à eux seuls lui permettre de se bâtir le royaume qu'il imaginait. Comme le théorisa plus tard Machiavel, il comprit qu'il ne pouvait se maintenir au pouvoir sans l'appui de ses hommes¹⁰⁵ et du peuple qu'il avait asservi. L'amour, ou à défaut l'admiration, de ses sujets était le ciment sur lequel il comptait fonder son empire. Il n'hésita dès lors jamais à mettre en scène son personnage, se comportant tel un homme antique, commandant ses troupes en première ligne, paradant, faisant de ses victoires des triomphes et n'hésitant pas pour prouver sa virilité à aller se battre dans l'arène¹⁰⁶ pour impressionner des citoyens subjugués devant de telles démonstrations de courage. Il se donna vraiment tous les moyens pour paraître aux yeux de tous comme un prince d'une grande bravoure mais en même temps d'un raffinement certain, comme le laissait deviner une toilette qu'il soignait dans les moindres détails¹⁰⁷. Toutes ses actions, que cela aille de la simple attention portée au problème d'un paysan romagnol à la préparation de l'assassinat d'un baron romain, étaient finement pensées pour concourir à la réussite de son projet ; il ne laissait rien au hasard. Ce n'était donc pas étonnant de voir que le duc de Valentinois fut adoré de tous ses sujets qui voyaient en lui un prince digne d'eux – les Romagnols avaient en effet la réputation d'être un peuple indomptable. Il n'y a pas meilleur exemple pour prouver l'attachement des Romagnols au duc de Valentinois que de voir avec quel espoir ces derniers espérèrent que leur prince

¹⁰⁵ César ne fut pas seulement un grand tacticien, connu pour la ruse avec laquelle il menait ses campagnes militaires, il fut aussi et surtout un incroyable meneur d'hommes qui n'hésita jamais à se mêler à ses hommes. Cette familiarité associée à un vrai courage physique lui permit de se créer une armée valeureuse qui lui obéissait sans hésiter. Un observateur rapporta un événement qui eut lieu avant la prise de Faenza : « *Les hommes qui se pressaient sur les rives se mirent à se battre et à se bousculer au point que la chose prit un aspect menaçant. César se rendit à cheval au bord de la rivière et sa seule présence suffit à ramener la paix. Sous son regard froid et calme, les hommes instantanément rentrèrent dans l'ordre ; et tandis que du haut de son cheval, il les observait, le passage s'effectua le plus régulièrement du monde, et aussi rapidement que le permettait cette unique barque.* » BRION Marcel, **Les Borgia**, Tallandier, Collection Texto, 1953, p.199

¹⁰⁶ « *Il affronte successivement à la lance cinq taureaux qu'il terrasse. Un enthousiasme délirant salue son exploit lorsqu'il décapite l'une des bêtes d'un seul coup d'épée. De telles prouesses font de lui le héros infailible que les jeunes loups recherchent pour chef.* » CLOULAS Ivan, **Les Borgia**, Fayard, Collection Pluriel, 1987, p.237

¹⁰⁷ « *L'apparat du pouvoir, il le possédait désormais à plein, comme l'avaient montré ses sempiternelles entrées – et sorties – de villes où, avec l'argent du Vatican et un sens aigu de la mise en scène, il avait fasciné les foules par ses tenues d'hidalgo égaré dans l'Église et ses cortèges flamboyants.* » BORIAUD Jean-Yves, **Les Borgia : la pourpre et le sang**, Perrin, 2017, p.219

reviendrait lorsqu'il fut exilé en Espagne¹⁰⁸, chantant les louanges d'un « Duca » qu'il ne reverrait plus jamais.

Cependant, aussi extraordinaire qu'il fut, César possédait également des défauts qui le poussèrent lentement mais sûrement vers l'abysse. Si son impulsivité et l'impatience avec laquelle il mena ses conquêtes purent à terme le desservir¹⁰⁹ – son intarissable soif de conquêtes engendra, à partir de l'année 1503, une prise de conscience pour Louis XII qui, s'inquiétant de ses rêves de grandeur, arrêta de le soutenir dans son entreprise d'expansion –, ce fut ironiquement son incroyable confiance en sa destinée qui causa sa perte. En effet, César croyait en lui-même plus qu'en quoi que ce soit, se sentant continuellement protégé par une sorte de déesse protectrice qui lui permettait, même quand le terrain semblait propice à un échec, de vaincre. Cette entité, à laquelle Machiavel donna le nom de *Fortune*, accompagna continuellement l'action du Valentinois jusqu'à la veille de sa chute, poussant le prince de Romagne à se voir triomphant qu'importe les obstacles. L'ambassadeur Alvise Priuli, père de deux futurs doges de Venise, écrivit le 11 janvier 1503 dans son journal que « certains voudraient faire de César le roi de l'Italie et le couronner, d'autres voudraient en faire un empereur, parce qu'il réussit de telle manière que personne n'aurait le courage de lui refuser quoi que ce soit »¹¹⁰, accentuant l'idée selon laquelle tous les observateurs, et pas seulement César, pensaient réellement que son entreprise avait quelque chose de presque mystique, et que rien de terrestre n'était capable d'arrêter son irrésistible ascension. Nous le savons, César avait beau être un homme orgueilleux et sûr de lui, il n'était pas assez stupide pour croire que rien ne pourrait lui arriver avant de parvenir à son rêve. Le principal obstacle sur sa route se trouvait paradoxalement derrière lui puisqu'il savait qu'il se devait d'anticiper un événement irrémédiable : la mort de son père. En janvier 1503, le pape venait d'avoir 72 ans et dans une période comme la Renaissance, qui plus est à Rome, c'était déjà miraculeux d'avoir vécu jusqu'à un âge si avancé. César avait bâti son État grâce à ses indéniables qualités, remportant chaque bataille et gérant son royaume avec une grande sagesse, mais il le savait, la stabilité de sa position reposait essentiellement sur la bénédiction et la mise à disposition des ressources du Saint-Siège. En homme prévoyant, il avait étudié toutes les hypothèses qui pourraient advenir lorsqu'Alexandre VI viendrait à disparaître, estimant avec sérénité qu'il était préparé à tout et qu'il se maintiendrait.

¹⁰⁸ « La foule, autour d'eux, acclama une dernière fois le nom d'un Valentinois qu'elle regretterait longtemps : les petits seigneurs teigneux reprirent possession de leurs bourgades et, tel Pesaro, firent payer cher aux habitants leur attachement au règne si bienveillant de César. »

BORIAUD Jean-Yves, **Les Borgia : la pourpre et le sang**, Perrin, 2017, p.297

¹⁰⁹ « À en croire les chroniqueurs, il semble toutefois que, malgré les victoires remportées par son fils, Alexandre VI ait gardé quelque inquiétude touchant le succès définitif. Beaucoup plus prudent que César, moins hardi, moins entreprenant, plus diplomate en un mot qu'un homme d'État, il redoutait cette insatiable « fringale » dont il voyait le duc de Valentinois dévoré. »

BRION Marcel, **Les Borgia**, Tallandier, Collection Textu, 1953, p.280

¹¹⁰ BRION Marcel, **Les Borgia**, Tallandier, Collection Textu, 1953, p.281

En août 1503, alors que tous les voyants étaient au vert pour les Borgia, la Fortune décida que le temps était venu de changer l'ordre des choses. Celle qui avait favorisé son dessein jusque-là, s'abattit sur César avec une telle brutalité que l'édifice que son père et lui avaient si méticuleusement construit s'écroula en un instant. L'homme qu'on avait cru insubmersible allait voir avec fatalité tous ses rêves s'effondraient : son temps était passé.

IV. Une fin digne d'une tragédie antique

Pour permettre à son fils de mener ses campagnes, Alexandre VI n'hésita jamais à trouver tous les moyens possibles pour garnir un trésor pontifical constamment vidé par le gonfalonier de l'Église. Une des méthodes les plus employées par le pape était de céder les postes de cardinaux à des hommes très riches, qui devaient en contrepartie payer une énorme somme d'argent. Cet afflux de liquidités n'était pas illimité et Alexandre VI s'employait, parfois, à faire disparaître les cardinaux les plus aisés afin de s'approprier de nouveau leur charge pour la « remettre en vente ». Le bruit courrait à Rome qu'Adriano Cornetto di Costello, cardinal depuis peu et connu pour sa santé fragile, était la prochaine cible des Borgia. Le 10 août 1503, le cardinal di Costello tint un banquet en l'honneur du pape et de son fils qui vinrent, disait-on, pour l'empoisonner. Après les discussions habituelles propres aux diners mondains, tous les convives, César et Alexandre y compris, furent soudainement pris de fièvre et de vomissements.

Les deux Borgia furent atteints d'un mal fulgurant et tenace qui les cloua au lit ; les médecins accoururent à leurs chevets et constatèrent rapidement l'évidence : César, homme d'une force physique certaine, survivrait au prix d'une grande souffrance, mais le pape, vieil homme ayant vécu une vie « animée », ne passerait pas la fin du mois. Le 18 août, après quelques jours d'agonie, Alexandre VI s'éteignit après avoir reçu les derniers sacrements¹¹¹. Le moment que César avait attendu et préparé depuis si longtemps était en train d'arriver, mais tragiquement pour lui, il n'était absolument pas en capacité de mettre en œuvre efficacement son plan. Fiévreux, rarement conscient et se tordant de douleur lorsqu'il était éveillé, César était extrêmement ralenti dans ses mouvements et dans ses prises de décision, il ne pouvait transmettre ses ordres qu'au compte-goutte. Donner des instructions était une chose, mais une grande partie de son dessein reposait sur sa personne, et à l'heure actuelle, il était incapable d'imposer sa volonté et de prendre le taureau par les cornes comme il en

¹¹¹ Burckhardt décrit dans son journal les derniers jours du pape : « *Tôt le 17 août, on lui donna des médicaments mais son état empira et à 6 heures le lendemain matin, il fit ses dernières confessions à Don Pietro Gamboa, l'évêque de Carinola, qui a ensuite célébré la messe en présence de Sa Sainteté. Après s'être communié, il donna au pape l'hostie et continua la messe. Le service était suivi par cinq autres évêques : Serra, Francesco Borgia, Giovanni Castelar, Casanova et Loris de Constantinople, à qui sa Sainteté déclara qu'il était tombé malade. À la dernière heure, l'évêque de Carinola lui donna l'extrême-onction et il mourut en présence de l'évêque, des cardinaux et serviteurs qui étaient là. Son corps avait tellement enflé qu'on ne put le mettre dans le cercueil qu'on lui destinait. On le roula ainsi provisoirement dans un tapis, pendant que ses appartements furent livrés au pillage.* »

avait l'habitude. Néanmoins, dès qu'il reçut la nouvelle de la mort de son père, loin de s'apitoyer, il ordonna directement à ses hommes d'aller mettre le trésor du Vatican en lieu sûr¹¹². Ce mouvement apparut fort judicieux tant la nouvelle de la mort du pape fut accueillie avec joie par les habitants de Rome¹¹³, et globalement dans toute l'Italie, qui s'empressèrent d'aller piller les appartements papaux, comme il était de coutume lors de la mort d'un pape.

La situation s'envenima à Rome entre les partisans des Borgia, en somme tous les cardinaux espagnols et les hommes qui devaient leur élévation à Alexandre VI, et les éternels ennemis d'Alexandre et de César. Ces derniers réclamaient que César quitta la ville afin de ne pas influencer sur le conclave qui approchait, événement qui allait décider de la fortune et de la chute de l'un ou l'autre des deux camps. César avait la nécessité de faire élire un pape qui lui serait favorable, c'est pour cela qu'il donna comme consigne aux cardinaux à sa solde de voter pour le cardinal d'Amboise, se croyant toujours protégé par le parti français. Le principal adversaire de la faction des Borgia était l'ennemi le plus acharné de feu Alexandre VI, Julien della Rovere, qui avait les faveurs d'un grand nombre de cardinaux qui attendaient le moment de la revanche depuis fort longtemps. Les deux camps possédant à peu près le même nombre de votes, il fut convenu qu'un candidat de compromis devait être élu. Ainsi, le 22 septembre 1503, François Piccolomini, neutre entre les deux partis, fut élu Vicaire du Christ sous le nom de Pie III. Borgia, qui avait dû quitter la ville, fut fort heureux d'apprendre la nouvelle. Tout le monde savait que le nouveau pape était vieux, faible et malade, et que son pontificat ne durerait pas longtemps ; César se disait qu'en attendant sa rémission totale et donc la possibilité d'influencer le prochain conclave de toute ses forces, Pie III faisait un excellent faire-valoir qu'il pourrait influencer. Ce fut d'ailleurs le cas, puisque le pape ne tarda pas à conforter le duc de Valentinois dans toutes ses attributions. César voyait la Fortune lui sourire à nouveau, et même s'il était encore fort malade, il estimait qu'il avait de nouveau le vent en poupe. Cependant, fort est de constater que la providence n'en avait pas fini avec lui puisqu'à la surprise générale et à peine un mois après son accession au trône pontifical, Pie III succomba à la goutte beaucoup plus tôt que ce que les médecins avaient pu estimer. Ce signe du destin laissa penser aux contemporains que le temps des Borgia était vraiment en train d'arriver à

¹¹² Burckhardt rapporte l'action des hommes du Valentinois : « *Le duc, qui était malade, envoya le seigneur Michelotto avec une forte escouade pour fermer toutes les portes de sortie des appartements du pape. L'un des hommes, dégainant son poignard, menaça le cardinal Casanova de l'égorger et de le jeter par une fenêtre s'il refusait de lui remettre les clefs du trésor du pape. Effrayé, le cardinal remit les clefs. Les hommes entrèrent alors l'un après l'autre dans le local situé derrière la chambre du pape, où ils prirent toute l'argenterie qu'ils trouvèrent et deux caisses contenant environ mille ducats. Vers la vingt-troisième heure, ils rouvrirent les portes et la mort du pape fut annoncée. Pendant ce temps, les serviteurs s'emparèrent de tout ce qui restait dans les garde-robes et dans les appartements du pape.* ».

¹¹³ « *Tout Rome afflua à Saint-Pierre avec une incroyable allégresse devant le cadavre d'Alexandre VI, personne ne pouvant assez se repaître de voir que s'était éteint le serpent qui, par son ambition immodérée et sa funeste perfidie, et par tous ses exemples d'une horrible cruauté, d'une monstrueuse luxure et d'une cupidité inouïe (ne vendait-il pas sans distinctions les choses sacrées des choses profanes ?), avait infecté de poison le monde entier* »

GUICHARDIN François, *Histoires d'Italie*, Tome 1 1490-1513, Edition Robert Laffont, 1996, p.249

son terme¹¹⁴, l'homme qu'on avait estimé béni des dieux se trouvait dans une situation critique.

En cette fin d'octobre 1503, Julien della Rovere se décida à tenter un audacieux mouvement juste avant la tenue du nouveau conclave. Il vint au chevet de César et l'implora de l'aider dans sa quête du trône pontifical. Il lui expliqua que les rancœurs entre sa famille et celle des Borgia appartenaient au passé, il était un homme vieux, qui s'était assagi. Il promit même au Valentinois de le conforter dans toutes ses fonctions, le laissant gouverner la Romagne comme bon lui semblait. À la surprise de tous, César accepta le marché que lui proposait l'archevêque d'Avignon¹¹⁵. Le 1^{er} novembre, avec l'appui des cardinaux à la solde du Valentinois, Julien della Rovere fut élu pape et prit le nom de Jules II, comme un pied de nez annonciateur à celui qu'il allait condamner à la nuit. Encore aujourd'hui, il est difficile de comprendre comment un homme tel que César, devenu maître dans l'art de la ruse et de la perfidie, put s'imaginer que l'ennemi principal de sa famille allait tenir parole. Il se dit que ce fut la maladie du Valentinois qui brouilla son esprit et son habituelle clairvoyance, car jamais de sa splendeur le Valentinois n'aurait pu être si facilement berné. Tout le monde s'accorde à penser, et Machiavel le premier, que c'est à ce moment précis que le duc se précipita pour de bon dans l'abysse. Cette erreur équivalait à un suicide politique, et Jules II n'allait pas tarder à faire payer l'addition à César pour toutes ces années où les Borgia s'était accaparé le pouvoir.

Si dans un premier temps, il fit mine de tenir ses engagements en confirmant César dans sa fonction de gonfalonier et de capitaine général de l'Église – Machiavel énonça que le pape conservait César dans ses fonctions dans l'optique d'éviter que Venise n'attaquât la Romagne¹¹⁶ –, le Saint-Père ne tarda pas à refermer l'étau pour de bon sur le fils d'Alexandre VI. En effet, dès le 23 novembre il ordonna qu'on fasse enfermer le duc pour

¹¹⁴ « Rien n'atteste mieux la fragilité véritable de cette puissance que les Borgia croyaient inébranlable, que ce retournement subit du Sacré Collège, du peuple et des nobles. Construit à coup de victoires et d'argent, le succès des Borgia reste si précaire que la mort d'Alexandre VI suffit à tout renverser. Certes, les choses se passeraient autrement si César était debout et capable de prendre en main une situation terriblement confuse, mais la disparition du père et la maladie du fils apparaissent à cette superstitieuse Italie comme le signe même de la fatalité, l'avertissement que la faveur des dieux se détourne d'eux. »

BRION Marcel, *Les Borgia*, Tallandier, Collection Textos, 1953, p.296

¹¹⁵ « Après avoir ainsi favorisé l'élection de son ennemi fut, aux yeux de Machiavel, la faute unique, mais essentielle, commise par César (...) Il se révélait finalement être un grand naïf : « Le duc se laisse entraîner par l'ardeur de sa confiance et croit que les paroles des autres ont plus de valeur que n'ont eu ses propres engagements. » »

BORIAUD Jean-Yves, *Les Borgia : la pourpre et le sang*, Perrin, 2017, p.289-290

¹¹⁶ Machiavel, en légation à Rome, écrivit dans une lettre en date du 11 novembre 1503 : « Quant au duc de Valentinois, on croit que Jules II a pour lui une aversion naturelle ; cependant il le ménage pour deux raisons : la première parce qu'il veut se montrer fidèle à sa parole, dont il est, dit-on, rigoureux observateur, et à ses obligations touchant son élection, qu'il lui doit en grande partie ; la seconde parce que, se trouvant dénué de forces, il croit le duc plus propre qu'un autre à tenir tête aux Vénitiens. »

insubordination¹¹⁷ et insista auprès de son nouveau prisonnier pour qu'il lui livra toutes les citadelles de Romagne, afin de les mettre sous le giron d'administrateurs pontificaux. Alors qu'il était enfermé au château Saint-Ange, il parvint, grâce au rétablissement de ses capacités physiques et à une connaissance méticuleuse de la forteresse, à s'échapper. Reprenant ce costume d'aventurier sans peur qu'il avait tant aimé enfiler, il s'enfuit vers Naples où il pensait trouver la protection de Gonzalve de Cordoue, général en chef des armées du roi d'Espagne, avec qui il partageait un mutuel respect. C'était vite oublié la rancune du roi Ferdinand II d'Aragon qui le fit, dès son arrivée, de nouveau emprisonner pour le ramener en Espagne afin de le juger, estimant que la perte de la couronne napolitaine était en grande partie due à l'action des Borgia. Le début de l'année 1504 vit donc le transfert de César Borgia vers les geôles espagnoles, il ne le savait pas encore mais plus jamais il ne reverrait le pays qu'il fut proche de mettre à ses pieds¹¹⁸.

Enfermé un premier temps dans la forteresse de La Mancha (en plein milieu du désert de Tabernas), qui était réputée comme la plus terrible d'Espagne à cause de son climat aride, et dont il tenta de s'échapper, il fut transféré ensuite au château de la Mota, à Medina del Campo. Il vécut en détention pendant deux années qui parurent bien longues pour un homme d'action comme lui. Cependant, loin de se laisser abattre, le Valentinois croyait à nouveau en son destin, estimant impossible qu'un homme de sa trempe puisse ne pas se sortir du mauvais pas dans lequel il était. La forteresse de Medina était connue pour ses gigantesques murailles qui rendaient toute évasion presque impossible, mais cette réputation ne fit pas peur à César qui s'employa pendant des mois à mettre en place un audacieux plan d'évasion. Sa force de persuasion lui permit d'enrôler l'aumônier du château et un jeune noble qui venait souvent lui rendre visite dans son entreprise périlleuse. Le temps venu, le religieux permit à César de sortir de sa cellule pour se rendre sur les remparts de la citadelle où l'attendait l'adolescent avec une corde. Des complices attendaient en contrebas avec des chevaux pour pouvoir, après le franchissement des murailles, galoper jusqu'en Navarre où le roi Jean III, frère de Charlotte d'Albret, offrirait sans aucun doute l'asile à son beau-frère. Alors qu'ils descendaient en rappel, l'alerte fut donnée dans la forteresse, ce qui poussa les deux acrobates à sauter les derniers mètres qui les séparaient du sol. Alors que l'adolescent se brisa les jambes en se réceptionnant, César eut plus de chance – ou d'habileté – et retomba sain et sauf avant de prendre la fuite avec ses acolytes, laissant le jeune adolescent à son triste sort. S'en suivit un

¹¹⁷ Une lettre de Machiavel en date du 23 novembre 1503 énonce : « *Je m'empresse, en attendant, de vous informer d'une nouvelle qui se répand dans le public, et que j'apprends d'un homme qui est digne de foi et dans le cas de savoir facilement la vérité. Elle porte qu'il est arrivé ce matin de bonne heure un courrier envoyé d'Ostie par les cardinaux Soderini et Romolino, pour prévenir le pape du refus fait par le duc de remettre entre ses mains la citadelle de Forli. On ajoute que Jules II, irrité de ce refus, a envoyé des ordres pour arrêter le duc et le faire garder comme son prisonnier.* »

¹¹⁸ « *Ainsi finit la domination de César Borgia sur la Romagne. De cruelles vengeances se déchaînent partout, notamment à Camerino et Pesaro. Les partisans de César sont exterminés. Le duc au loin apprend la nouvelle, impuissant. À vingt-neuf ans, sa carrière semble définitivement ruinée.* »
CLOULAS Ivan, **Les Borgia**, Fayard, Collection Pluriel, 1987, p.341

long et périlleux parcours qui mena finalement César, le 3 décembre 1506, à Pampelune où il fut reçu avec ferveur par le roi de Navarre. Celui-ci, en guerre avec le royaume voisin de Castille, avait en effet le projet de mettre à la tête de son armée ce fameux capitaine dont on avait tant vanté les exploits ; César, de son côté, était heureux de pouvoir se remettre en selle, voyant la Navarre comme un tremplin vers de plus glorieux desseins.

L'armée de Navarre entreprit donc sous le commandement de son nouveau commandant d'envahir la Castille. Ils mirent bientôt le siège sur la ville de Viana, à l'extrême sud-ouest de la Castille, qui céda rapidement sous les assauts des troupes du Valentinois. Cependant, le commandant de la garnison castillane, Beaumonte, parvint à garder la citadelle, repoussant toutes les tentatives d'intrusion de l'armée ennemie. César donna l'ordre d'empêcher toute entrée ou sortie de la forteresse, sachant bien qu'il ne faudrait pas longtemps avant que les assiégés ne se rendirent, faute de provisions. Dans la nuit du 12 mars 1507, un orage apocalyptique frappa la région entourant la ville, semant le désordre dans les rangs navarrais. Les soldats de la citadelle profitèrent de la situation pour tenter une sortie dans le déluge et, parvenant à briser la première ligne d'assiégeants, s'enfuirent vers la forêt attenante à Viana. Les hommes de César vinrent le réveiller pour le mettre au courant de la situation. Sans attendre, le duc ordonna à ses hommes de le suivre alors qu'il s'élançait à brides abattues pour rattraper les fuyards. Dans sa hâte, il ne se rendit pas compte que ses hommes, effrayés par la tempête qui s'abattait sur le campement, ne le talonnaient pas¹¹⁹. Rapidement, il rattrapa les hommes de Beaumonte et en tua facilement quelques-uns, trop « ahuris d'une pareille témérité et trop effrayés pour résister »¹²⁰. Cependant, bien qu'il fût un guerrier exceptionnel, César fut rapidement submergé par un trop grand nombre d'ennemis. À l'image de son illustre homonyme, il fut transpercé de toutes parts par les soldats castillans qui le laissèrent gisant au sol¹²¹. Les Navarrais arrivèrent quelques instants plus tard et trouvèrent l'écuier du Valentinois, sanglotant au côté du corps sans vie de son maître. C'est ainsi que mourut César Borgia ; l'homme qui avait fait trembler toute l'Italie et à qui on avait prédit le plus glorieux des destins tomba dans une obscure embuscade à Viana, très loin des terres qui avaient fait de lui une légende. Le roi Jean de Navarre, atterré devant l'immense perte que

¹¹⁹ « Comme si le destin avait voulu avertir César du sort qui l'attendait, au moment où il franchissait la porte de son camp, son cheval trébucha, et il roula sur le sol. Un homme de l'Antiquité eût considéré cela comme un mauvais présage et se fût abstenu de continuer sa course, mais César était au-dessus, au-delà de ces superstitions, ou, pour mieux dire, il n'admettait pas que sa destinée dépendît d'une autre volonté que la sienne. »

BRION Marcel, *Les Borgia*, Tallandier, Collection Texto, 1953, p.321

¹²⁰ BRION Marcel, *Les Borgia*, Tallandier, Collection Texto, 1953, p.321

¹²¹ « Jurant et blasphémant, le Valentinois pique droit sur l'ennemi par la porte de la Solana qu'on vient de lui ouvrir, atteint l'arrière-garde et tue trois hommes. Beaumont, se retournant, aperçoit ce furieux, isolé comme un fauve solitaire, et lance contre lui un groupe de cavaliers (...) Seul contre eux, le Valentinois combat en héros. Frappé sous l'aisselle, il est désarçonné, percé de part en part et s'affaisse sanglant. Ses agresseurs le dépouillent de ses armes et de sa brillante armure. »

CLOULAS Ivan, *Les Borgia*, Fayard, Collection Pluriel, 1987, p.351

représentait la mort de César pour son royaume¹²², décida d'ériger un tombeau monumental en l'honneur du Valentinois. L'épithaphe du mausolée résuma avec justesse l'impact qu'il eut sur son temps : «

*Ci-gît dans un peu de terre
Celui que toute entière elle craignait,
Celui qui la paix et la guerre
Au creux de sa main tenait.
Ô toi qui t'en vas rechercher
Des choses dignes d'être louées,
Si tu veux vanter le plus digne
Ici arrête ton chemin
Tu ne dois pas aller plus loin ! »*

La nouvelle de la mort de César parvint rapidement aux oreilles de toutes les cours européennes. Débarrassés pour de bon de l'ombre pesante de celui qui les avait tant fait souffrir, ses anciens ennemis pouvaient maintenant sourire.

Si César Borgia ne pourrait plus jamais tourmenter qui que ce soit, sa légende, quant à elle, allait perdurer pour les siècles à venir¹²³. Cette renommée, il la doit en grande partie au travail de Nicolas Machiavel, dont l'œuvre fut fortement impactée par l'image du Valentinois. Le penseur florentin le prit comme modèle pour décrire son prince idéal, érigeant ses actions comme les plus beaux exemples à suivre pour quiconque voulut s'élever. Peut-être plus que ce qu'il a accompli, c'est ce qu'il aurait dû accomplir qui rendit si amer Machiavel. À ses yeux, César Borgia était un homme d'une espèce rare : celle de ceux capables de réaliser les choses qu'on imagine normalement impossibles. Il vécut sa chute comme la plus grande déception de toute sa carrière ; quand il apprit sa mort, il savait que l'homme du siècle était passé.

¹²² La mort héroïque de César Borgia permit cependant à l'armée de Navarre de remporter une grande victoire puisque la citadelle de Viana tomba finalement dans l'escarcelle navarraise.

¹²³ « *Lucrece s'indigna d'abord contre le destin qui le frappait si cruellement, puis se résigna, avec ces étranges et nobles paroles : « Je remercie Dieu, et je me déclare contente de tout ce qui lui plaît. » César n'eut pas d'autre oraison funèbre que cette phrase déchirante dans sa simplicité et désespérée dans sa soumission. Qu'importait, d'ailleurs, désormais, tout ce que pouvaient dire les êtres qui l'avaient aimé et ceux qui l'avaient haï ! Hors de portée de l'amour et de la haine, l'ombre de César Borgia poursuivait sa route. »*

BRION Marcel, *Les Borgia*, Tallandier, Collection Texto, 1953, p.322

Troisième section : la poursuite de l'homme providentiel

« Car comme cet homme était né avec un grand courage et des desseins fort vastes, il ne pouvait se conduire autrement qu'il a fait ; il ne trouva point d'autre obstacle à sa fortune que la courte vie d'Alexandre VI et sa propre maladie. Ainsi, tous ceux qui, étant nouvellement élevés à la souveraine puissance, jugeront qu'ils doivent, dans ces commencements, s'assurer de leurs ennemis, se faire des amis, vaincre par adresse ou par force, se faire aimer et craindre des peuples, respecter et estimer des soldats, se défaire de ceux qui peuvent et doivent leur nuire, réformer les lois anciennes, être sévère et aimable, magnanime et libéral, détruire les troupes infidèles, en mettre sur pied de nouvelles, se gouverner, enfin, avec les rois et les princes, de manière qu'ils soient obligés de vous rendre service de bonne grâce, ou de vous être contraires avec retenue : je soutiens qu'on ne peut pas trouver des exemples de tout cela plus récents que les actions du duc de Valentinois¹²⁴. ».

On ne trouve pas dans l'œuvre de Machiavel plus flatteur portrait que celui qu'il dressa de César Borgia. Le Florentin, si difficile avec les hommes de son temps, sembla tomber sous le charme du Valentinois dès le moment où il le vit. Ce qui ne devait être, initialement, qu'une simple mission diplomatique pour le compte de la République florentine s'avéra être la rencontre fondatrice pour l'œuvre de Machiavel, celui-ci tombant littéralement en admiration devant l'homme qui deviendrait le personnage central de son plus célèbre traité politique. Observateur privilégié des actions du duc pendant les trois mois qu'il passa à ses côtés, Machiavel prit scrupuleusement en note tous les comportements et les actions d'un homme politique dont il ne trouva pas d'égal par la suite. En définissant la nécessité comme la valeur étalon en politique, Machiavel ne pouvait trouver une meilleure illustration de sa vision que celle du fils d'Alexandre VI, qui, plus que n'importe qui, fut prêt à tout pour assouvir son ambition.

Eternel idéaliste, le Florentin avait le rêve de voir l'Italie s'unifier sous l'égide d'un homme providentiel qui lui permettrait de renouer avec son glorieux passé antique¹²⁵. Il estimait que son devoir était de trouver cet être supérieur qui permettrait à la péninsule, tel un *deus ex machina*, de sortir de l'obscurité dans laquelle elle était plongée depuis des siècles. En cela, l'objectif principal de son *Prince*, plus que le simple enseignement des principes à appliquer pour parvenir et rester au pouvoir, était d'exhorter un homme illustre à libérer la

¹²⁴ MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince*, Chapitre VII : Des Principautés nouvelles que l'on acquiert par des forces étrangères et par la Fortune, 1532

¹²⁵ « Il ne faut pas laisser échapper l'occasion qui permette à l'Italie, après un si long esclavage, de voir enfin son libérateur. Il est impossible d'exprimer avec quels transports il serait reçu dans toutes les provinces qui ont souffert si souvent, et avec tant de désespoir, du déluge étranger, ni avec quelle soif de vengeance, avec quelle fidélité jalouse, avec quelle piété et quelles larmes. »

MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince*, Chapitre XXVI : Exhortation à libérer l'Italie de l'esclavage des Barbares, 1532

nation. Le patriotisme de Machiavel fut donc fortement prégnant dans son œuvre puisqu'il ne cessa jamais de mettre en lumière le nécessaire rehaussement de l'Italie, seul dessein qui eut grâce à ses yeux.

Ce fut en cela que César Borgia apparut au Florentin comme un homme à part. Au cours de sa longue carrière passée au service de Florence, il rencontra les hommes les plus prestigieux et puissants de son temps, mais aucun ne le marqua comme le fit le Valentinois. En janvier 1503, à la fin de sa légation auprès du duc, Machiavel tira la conclusion que seul un homme de sa trempe serait capable de réaliser l'impossible unification de l'Italie. Ses succès, sa volonté de ne jamais stopper sa marche en avant et ses rêves de gloire poussèrent le Florentin à penser que cet homme d'à peine vingt-huit ans était le libérateur tant-attendu¹²⁶. Les événements qui suivirent le firent déchanter, son rêve s'effondrant en même temps que la puissance du Valentinois. Cependant Machiavel au crépuscule de sa vie n'avait pas de doute, l'homme du siècle, cela aurait dû être lui. Il est vrai que lorsqu'on regarde aujourd'hui les accomplissements et la situation de César Borgia à la veille de la mort de son père, il est intéressant de se demander ce qu'il aurait pu accomplir si la Fortune ne s'était pas abattu sur lui avec une telle violence.

I. La rencontre entre le penseur et son modèle

Dans le courant de l'année 1502, et alors que César Borgia était à l'apogée de sa toute-puissance, il vit ses condottieri s'éloigner progressivement de lui. En effet, deux choses vinrent semer la discorde dans les rangs de l'armée du Valentinois : premièrement, l'irrésistible ascension de César commençait à inquiéter même ses plus proches alliés, qui se demandaient, à raison, si leurs propres terres n'allaient pas commencer à être menacées par l'insatiable appétit du duc ; de plus, Borgia avait refusé la demande de son principal capitaine, Vitellozzo Vitelli, qui souhaitait attaquer Florence, la sachant sans défense¹²⁷. Les condottieri décidèrent que le temps était venu de se désolidariser de l'entreprise du fils Borgia, et pire, qu'il était nécessaire de se retourner contre lui afin de mettre un frein à son ambition. C'est

¹²⁶ Dans une lettre adressée à la Seigneurie en date du 8 janvier 1503 : « *D'une part, on voit dans le duc une fortune inouïe, un esprit entreprenant et une confiance qui surpassent toute idée et lui persuadent qu'il ne doit échouer dans aucun de ses projets. On trouve de l'autre un homme plein de prudence, maître d'un Etat qu'il gouverne avec une grande réputation, n'ayant, ni au-dedans ni au dehors, aucun ennemi dangereux, parce qu'il s'en est délivré par la mort ou par une réconciliation.* »

¹²⁷ Il y avait également chez Vitelli une haine tenace contre la cité toscane. En effet, quelques années auparavant, son frère avait été engagé par la ville pour mener à bien le siège de la ville de Pise, éternelle ennemie de Florence. Le siège ayant échoué, la Seigneurie décida, contre la coutume habituelle dans les contrats de mercenariat, de faire exécuter le condottiere pour son échec. Devant cet affront, Vitellozzo jura qu'il vengerait son frère et qu'il ferait tout pour ravager, un jour ou l'autre, Florence.

dans cette optique que Vitelli, les frères Orsini et Oliverotto da Fermo¹²⁸ planifièrent de ravager la campagne toscane, afin de montrer aux potentats italiens qu'ils n'obéissaient plus aux ordres de leur ancien maître. Cette situation mit César dans un embarras certain, la puissance de son armée reposant en grande partie sur les troupes qu'avaient apporté avec eux les condottieri. Florence, impuissante face aux exactions des troupes de Vitelli, décida d'envoyer auprès de Borgia un ambassadeur qui aurait pour mission de lui demander de régler la situation au plus vite, rappelant à « César de France » ô combien le roi Louis XII était un ami de la cité toscane, qu'il avait juré de protéger contre ses ennemis. La Seigneurie se déclarait même prête à engager le Valentinois comme condottiere de la ville pour une durée extraordinaire de trois ans, à condition qu'il résolût le problème avec ses lieutenants désobéissants. Pour ce faire, elle envoya Nicolas Machiavel¹²⁹, son meilleur diplomate, auprès d'un seigneur qu'on disait extrêmement doué pour les tractations diplomatiques, et qui avait la réputation de cacher tous ses plans.

Machiavel prit immédiatement la route en direction d'Imola, où il arriva le 9 octobre 1502. Il fut reçu par le duc dans la nuit, comme il était de coutume avec lui, pour faire part des demandes de Florence. Déjà bien au courant de la réputation du duc, l'attentat contre le duc de Bisciglie et l'assassinat de Juan ayant été largement commentés en Italie, Machiavel lui énonça les raisons de son envoi et, pendant qu'il écoutait la réponse du duc, essaya de sonder et d'analyser le personnage auquel il faisait face. A sa grande surprise, lui, qui était si habile à déceler les desseins de ses interlocuteurs, ne parvint pas à cerner les véritables intentions d'un Valentinois qui ne cessa de clamer son amitié pour Florence, tout en ne répondant que vaguement aux interrogations d'un Machiavel qui lui demandait de quelle manière il comptait solutionner le problème¹³⁰. En sortant de l'entrevue, Machiavel put facilement comprendre qu'il avait à faire à un adversaire redoutable, et que son ambassade serait bien plus difficile –

¹²⁸ Avant la conjuration contre Borgia, le nom d'Oliverotto rimait déjà avec infamie. Il prit le pouvoir dans sa ville, Fermo, en assassinant l'oncle qui l'avait élevé comme un fils. Machiavel rapporte cette histoire dans le chapitre VIII du *Prince* intitulé *De ceux qui par leurs crimes se sont élevés à la Souveraineté* : « Oliverotto amène exprès la conversation sur un sujet sérieux ; il parle de la puissance du pape Alexandre, et de son fils Borgia, et de leurs entreprises. Giovanni [son oncle] et les autres disaient à leur tour leur avis, quand il se lève à l'instant en disant que c'était matière à traiter dans un lieu plus secret. Il se retire aussitôt dans une chambre, où son oncle et les autres le suivent. A peine y étaient-ils assis, que des soldats armés et qui étaient cachés sortent et massacrent Giovanni et tous les autres. ».

¹²⁹ Le 5 octobre 1502, la Seigneurie ordonna à Machiavel de partir en direction d'Imola, lui rappelant dans son ordre de mission les choses que l'on attendait de lui : « Tu feras observer ensuite que, toujours animés du même esprit, nous voulons entretenir la bonne intelligence avec le souverain pontife et avec Son Excellence, et demeurer fermement attachés au monarque français, dont l'amitié et la protection nous engagent nécessairement à faire part de ce que nous apprenons et à remplir les devoirs de fidèles alliés toutes les fois qu'il s'agit des intérêts de ce prince et de ceux ou de ses amis ou des Etats qui dépendent de sa puissance. »

¹³⁰ Dans une lettre du 28 novembre adressée à la Seigneurie, il évoque l'illisibilité du comportement d'un Valentinois qui s'amusait à cacher constamment ses plans : « Le duc écoute tout, mais dans quelles vues ? C'est ce que l'on ne sait point, et ce qu'il serait fort difficile de devenir avec certitude. »

synonyme d'intéressante – que ce qu'il avait prévu. Se remémorant la légation qu'il avait eu auprès de Caterina Sforza, qui en son temps était parvenu à le duper, il voyait en César Borgia un prince de la même trempe que la lionne de Forli, si ce n'est plus. A défaut de pouvoir cerner les plans du Valentinois, cette première entrevue lui permit déjà d'entrevoir l'habileté et la ruse avec laquelle ce seigneur maniait son entreprise¹³¹. Le défi permanent qu'était la diplomatie avec Borgia poussa Machiavel à vouloir percer la carapace de cet homme inaccessible. Pour ce faire, il ne cessa de multiplier les rencontres avec un César Borgia toujours heureux de pouvoir converser avec un homme qui semblait le comprendre mieux que quiconque. Dès lors, s'installa entre eux une interminable partie d'échecs qui avait comme seul but de découvrir les intentions cachées de l'autre. Ainsi, les trois mois que Machiavel passa au quartier général du Valentinois permirent aux deux hommes de nouer une relation amicale, basée avant tout sur une admiration réciproque des facultés de l'autre. Borgia trouvait en Machiavel quelqu'un capable de comprendre et d'apprécier ses stratagèmes et ses rêves de grandeur, et inversement Machiavel voyait en Borgia l'exemple parfait de sa vision princière. Cependant, en fonctionnaire consciencieux, et malgré le plaisir qu'il prenait à observer les actions de ce grand homme, Machiavel savait que sa mission principale était de parvenir à conclure un accord avec le duc pour se protéger de la menace des condottieri renégats. Le Valentinois, au fur et à mesure de ces entrevues, essayait le plus possible de rassurer Machiavel en lui disant que le destin des conjurés était déjà scellé, et qu'il avait déjà pris ses dispositions pour régler leur problème commun. Toutefois, se gardant d'en dire plus¹³², Borgia n'apaisait pas les craintes d'un diplomate qui, au cœur de « l'organisation Borgia », ne voyait pas comment le prince pourrait se sortir de ce mauvais pas. Sachant que les Français avaient refusé de lui fournir des hommes – Louis XII ayant besoin de tous ses troupes alors qu'il était en pleine campagne contre le roi de Naples – et que son armée était, bien que valeureuse, en infériorité numérique par rapport aux nombreux régiments de ses capitaines, Machiavel se demandait quel subterfuge allait cette fois-ci sauver ce prince « béni de la Fortune ». Il ne savait pas que César Borgia œuvrait dans le plus grand secret à la

¹³¹ « *Tout se passa donc en conversations évasives et ambigües qui permirent à Machiavel d'admirer le génie politique de cet adversaire. Afin d'impressionner davantage les ambassadeurs, César ne les reçoit que la nuit – pour que nul ne voit l'horrible maladie de peau qui défigure son visage, disent certains –, à la lueur d'une tremblante chandelle. Toujours vêtu de noir, sans ornements et sans bijoux, triste, grave, concentré, méditatif, avec de subits accès de colère voulue et calculée, de longs silences, de brefs et inquiétants sarcasmes, César Borgia apparaît aux yeux de Machiavel comme un extraordinaire comédien (...) Il n'a rien promis, il n'a rien laissé deviner de ses projets (...) il parle avec un enthousiasme contenu par la raison et tempéré par la mélancolie, et donne à sa voix ces inflexions douces et sourdes qui bercent ses auditeurs, les engourdissent, annihilent leurs réactions en défense, en même temps qu'il expose devant eux, ou, pour mieux dire, laisse transparaître, la personnalité prodigieuse du plus grand homme d'Etat que possède l'Italie du XVIème siècle »*

BRION Marcel, *Les Borgia*, Tallandier, Collection Texto, 1953, p.235-237

¹³² Dans une lettre du 20 octobre 1502 : « *Je tâche de m'insinuer dans l'esprit de Son Excellence afin de pouvoir l'entretenir avec une espèce d'intimité, en profitant, pour y réussir, et des circonstances et des démonstrations amicales que vous m'avez jusqu'ici chargé de lui réitérer au nom de la République. Néanmoins, je n'ai pu encore en tirer d'autres éclaircissements.* »

disparition des lieutenants qui avaient osé le trahir. En effet, dès la fin septembre 1502, il fut mis au courant du nom de tous les participants à cette conjuration et, voulant laver l'affront qui lui était fait, planifia un audacieux stratagème devant lui permettre de reprendre, une bonne fois pour toutes, sa marche en avant. Dans cette optique, il se mit à converser séparément avec chacun des renégats, leur assurant qu'il avait entendu leur mécontentement et qu'il était prêt à changer les choses. Acceptant les reproches qui lui étaient faits, il s'excusa auprès de chacun et promit qu'il ferait en sorte de rééquilibrer leur arrangement initial. De plus, pour convaincre les plus réticents, il proposa honneurs et richesses à ceux qui accepteraient de faire la paix. Insidieusement, les manœuvres du Valentinois semèrent des doutes dans l'esprit de la plupart des conjurés qui commencèrent rapidement à l'assurer de leur entière obéissance. Ils prétextèrent que Vitelli et Oliverotto, les deux têtes pensantes de cette *Congiura di Magione*, les avaient contraints à les rejoindre dans leur entreprise, mais que jamais ils n'avaient réellement voulu se rebeller contre lui. Si les tractations opérées par César permirent d'affaiblir la conjuration, elles ne firent cependant pas changer de cap les conspirateurs les plus acharnés, qui virent dans la démarche du Valentinois une preuve de sa faiblesse. En effet, eux qui avaient passé tant de temps auprès de lui en campagne, voyaient dans ses actions le signe d'un homme qui était au bord du gouffre ; jamais le seigneur triomphant qu'ils avaient côtoyé n'aurait pu s'abaisser à marchander pour obtenir un répit auprès de ses ennemis. Dès lors, ces derniers décidèrent qu'était venu le temps de mettre fin pour de bon au règne de César Borgia. A cette fin, Vitelli, Oliverotto et les frères Orsini, invitèrent leur ancien maître à se rencontrer pour discuter les termes d'une trêve. Cet appel à la discussion n'était pour les conjurés qu'un prétexte pour faire assassiner, une fois sur place, le Valentinois. Seulement, ce qu'ils ne savaient pas, c'était que César, loin de l'image du prince défait qu'il se plaisait à montrer, voyait que son subterfuge avait réussi. Ses anciens capitaines se dirigeaient directement dans le piège qu'il leur avait tendu, et bientôt ils allaient se rendre compte de l'énorme erreur qu'ils avaient commise en défiant l'autorité du gonfalonier de l'Eglise.

Le 31 décembre 1502, Borgia et les conjurés se rencontrèrent dans la ville de Sinigaglia, qui était récemment tombée aux mains de Vitelli. Les chefs-mercenaires accueillirent un César, tout sourire, qui les serra chacun dans ses bras en leur disant à quel point il était heureux de pouvoir mettre fin à cette « petite mésentente ». Il expliqua avoir laissé ses troupes à quelques lieues en dehors de la ville pour pouvoir discuter calmement, et il demanda, en gage de bonne foi, aux condottieri de faire de même. Ces derniers, se voyant déjà vainqueurs, obtempérèrent, se sachant dans tous les cas maîtres de la ville, et ordonnèrent à leurs troupes d'aller se cantonner aux abords. Une fois cela fait, tous les belligérants entrèrent dans le palais de la ville afin de convenir d'un accord. Au moment où tout le monde entra dans la pièce, César leva le masque et abattit ses cartes. En effet, il donna l'ordre à ses hommes, cachés dans les salles attenantes, de se saisir des conjurateurs. Ces derniers, en état de choc devant la soudaineté de l'action, ne purent que se laisser prendre

par les soldats de Borgia qui les emmenèrent directement dans les geôles de la ville¹³³. Victorieux, le duc de Valentinois vint les visiter dans leurs cellules et leur rappela que personne n'avait le droit de trahir César Borgia sans en payer le prix fort, et ô combien ils avaient été sots de croire qu'un homme tel que lui pouvait pardonner de telles perfidies¹³⁴. Les troupes des condottieri défaits se débandèrent lorsqu'elles apprirent la nouvelle des arrestations de leurs maîtres, et bientôt elles se joignirent aux forces personnelles du Valentinois : la victoire de César était totale. Ce fut en croyant pouvoir battre par la fourberie un homme qui depuis longtemps maîtriser cet art que les conjurateurs perdirent pour de bon la partie. La vengeance du fils du pape allait s'abattre sur eux, au même moment où Machiavel était mis au courant de l'habile complot¹³⁵. César Borgia reçut le soir-même de son triomphe l'émissaire de Florence, lui déclarant que, comme il l'avait promis, le problème des condottieri était maintenant réglé. S'étant débarrassé de Vitelli et de sa bande¹³⁶, il espérait que la ville lui montrerait des preuves de sa gratitude en récompense de son coup de maître. Machiavel, tout en restant béat d'admiration devant le génial accomplissement du Valentinois, pressa la Seigneurie d'accepter au plus vite les conditions de Borgia, sachant, comme il l'avait encore une fois prouvé, qu'il ne fallait pas offenser un homme tel que lui¹³⁷. Florence ne tarda pas à donner son plein soutien au Valentinois, et le démontra en envoyant un tiers de la somme qu'elle devrait déboursier pour s'acquitter des services du gonfalonier de l'Eglise. Le 9 janvier 1503, Machiavel fut rappelé par la Seigneurie qui n'avait plus besoin de lui auprès de Borgia. Sur le chemin du retour, le Florentin se remémora tout ce qu'il avait vécu auprès du duc

¹³³ « Il a décidé de retourner le piège contre ses auteurs. Alors a lieu ce chef d'œuvre de tromperie que Paul Jove appellera il bellissimo inganno, « l'admirable stratagème » (...) César invita les condottieri à l'accompagner dans sa demeure. A peine entrés, ils sont mis en état d'arrestation par des soldats venus par l'arrière. »

CLOULAS Ivan, *Les Borgia*, Fayard, Collection Pluriel, 1987, p.309-310

¹³⁴ « Tous les autres tombèrent dans le piège, envoutés, dira Machiavel dans ses *Decennali*, par le doux sifflement du basilic, et ce fut la stupéfaction en Italie, où l'on savait d'expérience que le Valentinois ne pardonnait jamais. »

BORIAUD Jean-Yves, *Les Borgia : la pourpre et le sang*, Perrin, 2017, p.252

¹³⁵ Dans une lettre du 31 décembre 1502 adressée à la Seigneurie : « Le duc est parti ce matin de bonne heure, et s'est rendu en cette ville, où se trouvaient les Orsini et Vitellozzo, auxquels il en devait la possession, comme je vous l'ai marqué. Ils l'entourèrent à son arrivée, mais il ne fut pas plutôt entré dans Sinigaglia avec eux que, se tournant vers sa garde, il lui commanda des les arrêter et les fit tous prisonniers. La place est menacée du pillage. Nous sommes dans une inquiétude effroyable. »

¹³⁶ Machiavel, laconiquement, énonça dans sa missive du 1^{er} janvier 1503 : « Le duc a fait mourir cette nuit vers la dixième heure Vitellozzo et Oliverotto de Fermo. Les autres sont encore vivants ». En effet, César Borgia ordonna à son fidèle Michelotto d'étrangler les deux têtes pensantes de la conjuration. Cependant, il garda en vie les frères Orsini plus longtemps, le temps que son père fit emprisonner le cardinal Giovanni Orsini. Une fois cela fait, les deux Orsini subirent le même sort que les autres conjurés.

¹³⁷ Dans une lettre du 8 janvier 1503, Machiavel écrivit : « Chacun commence à s'étonner de ce que vous n'avez encore donné au duc aucun signe de satisfaction au sujet des derniers événements, dont on pense ici que vous devez être très reconnaissants envers lui parce que, même en dépensant plus de deux cent mille ducats pour vous délivrer de Vitellozzo et des Orsini, vous n'y auriez pas réussi aussi complètement que l'a fait Son Excellence. »

pendant les trois mois passés à sa cour, avec en point d'orgue cette démonstration du génie criminel du Valentinois qu'il ne manquerait pas d'évoquer dans le *Prince*¹³⁸. La rencontre avec ce prince prodigieux laissa éternellement dans son esprit l'impression qu'il venait de rencontrer l'homme providentiel¹³⁹. Il ne savait pas encore à ce moment que, quelques mois plus tard alors que César Borgia était à l'apogée de sa puissance, il serait amené à le voir au bord du précipice.

Alors que l'emprise des Borgia sur l'Italie se renforçait jour après jour, la fin de l'année 1503 allait voir leur empire s'effondrer comme un château de cartes. En effet, en août, Alexandre VI et son fils tombèrent gravement malade suite à un dîner organisé en l'honneur du Saint-Père. Alors que ce dernier ne résista pas longtemps à ce terrible mal, César Borgia parvint à survivre, au prix d'une immense douleur qui le laissait incapable de prendre les choses en main comme il en avait l'habitude. S'il ne put influencer le conclave qui se tint pour élire le nouveau pape, il eut le droit à une période de répit en voyant que le successeur de son père était un homme vieux et influençable qui ne tarda pas à lui apporter tout son soutien. Cependant, et parce que la Fortune n'en avait pas fini avec lui, Pie III ne tarda pas lui aussi à pousser son dernier soupir, si bien qu'à peine un mois après son élection, tous les jeux étaient à refaire pour le Valentinois. Toujours en grande détresse, physique comme intellectuelle, il accepta d'aider le rival de son père, Julien della Rovere, à devenir le nouveau pape en échange de sa promesse de le maintenir dans tous ses honneurs. Ce soutien à l'ennemi héréditaire de sa famille fut pour Machiavel l'unique erreur d'un homme qui fut si longtemps infailible : « Ce fut donc une grande faute au Duc de Valentinois de laisser élire Jules II, et ce fut la cause de sa ruine finale. ¹⁴⁰ ». Ce fut dans ce contexte que Florence envoya Machiavel auprès du pape tout juste élu afin de la représenter. La Seigneurie lui avait également donné la mission de s'entretenir avec le duc de Valentinois, afin de jauger de son état et, surtout, de son avenir. Le 6 novembre 1503, César accepta de recevoir Machiavel pour une entrevue qui allait

¹³⁸ « Il sut si bien les gagner par ses honnêtetés, par des présents de chevaux, d'habits, d'argenteries et d'autres choses, qu'ils eurent enfin la simplicité de venir à Sinigaglia, se remettre entre ses mains. Ainsi le Duc, s'était défait des chefs, et ayant gagné toutes leurs créatures, avait jeté d'assez bons fondements de sa grandeur ; car il était maître de la Romagne, avec le Duché d'Urbino, et il était aimé des peuples qui commençaient à s'apercevoir que leur soumission à leur nouveau Prince faisait leur bonheur. »

MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince*, Chapitre VII : Des Principautés nouvelles que l'on acquiert par des forces étrangères et par la Fortune, 1532

¹³⁹ « La réussite est mise en général au compte de la bonne fortune de César, mais Machiavel, dont la légation touche à sa fin et qui a vécu, au côté de César, toutes les péripéties préalables, démontre, dans sa clairvoyante réflexion sur le piège de Sinigaglia, qu'il résulte du plus intelligent des calculs : il porte la marque du génie du Valentinois, sa vertu faite d'intuition, de réflexion et de courage, et nullement embarrassé par de vulgaires scrupules. L'exécution des condottieres couronne une carrière où le crime n'a jamais été pratiqué qu'à des fins hautement politiques et pour un bien supérieur. »

CLOULAS Ivan, *Les Borgia*, Fayard, Collection Pluriel, 1987, p.311

¹⁴⁰ MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince*, Chapitre VII : Des Principautés nouvelles que l'on acquiert par des forces étrangères et par la Fortune, 1532

fortement marquée le diplomate florentin. En effet, loin de l'image de l'homme triomphant qu'il avait laissé derrière lui quelques mois auparavant, il vit ce jour-là un César Borgia fulminant devant l'effondrement progressif de son royaume¹⁴¹. Devant un Machiavel dérouté par le spectacle qui s'offrait à lui, le Valentinois ne cessa de mettre la faute sur Florence dont l'inaction était la cause, selon lui, de la ruine de son Etat¹⁴². Le Florentin, qui essaya tant bien que mal de calmer l'emportement du prince, rapporta dans ses missives à la Seigneurie que la face de l'homme qu'ils avaient tant craint avait considérablement changé. Loin de la sérénité et de l'implacable confiance qui l'animaient autrefois, le Valentinois était à présent tombé de son piédestal, et comme tout un chacun, il commençait à être sujet au doute et à l'inquiétude. Dans sa lettre en date du 14 novembre 1503, Machiavel rapporta à la Seigneurie ce changement total de personnalité du duc : « *Les choses ayant été ainsi réglées, le duc devrait partir promptement ; mais notre cardinal commence déjà à douter qu'il se mette en route, parce qu'il croit avoir aperçu en lui du changement, de la méfiance, de l'irrésolution et de l'instabilité dans tous ses projets, soit qu'il le doive à son naturel ou à une espèce de stupeur dans laquelle ont pu le jeter les coups de la fortune, dont il n'est ni accoutumé ni exercé à supporter les revers sans en être ébranlé.* » En résumé, le cynique diplomate conclut que César Borgia était devenu un prince ordinaire ; la Fortune, en l'accablant de toute part, avait décidé que ce siècle n'était plus le sien, il serait bientôt temps pour lui de quitter la scène pour de bon¹⁴³. Le 18 novembre, Machiavel vint rendre visite une dernière fois à son idole déchu. Ayant connaissance des projets de Jules II concernant le Valentinois, le Florentin prit le temps

¹⁴¹ A la nouvelle de la mort du pape Alexandre VI et de la grave maladie de César, les anciens seigneurs délogés par César et les potentats qui se réjouissaient de l'affaiblissement des Borgia en profitèrent pour essayer de reconquérir la Romagne. En plus de son état physique délabré, Borgia ne pouvait rien entreprendre sans l'aval du nouveau pape. En quelques semaines, tout ce qu'il avait si durement construit commençait progressivement à s'effondrer.

¹⁴² Lettre de Machiavel du 6 novembre 1503, alors en légation à Rome : « *J'eus aussi un entretien avec le duc, auquel je crus devoir communiquer ces avis afin de mieux sonder ses dispositions et voir ce que l'on pouvait craindre ou espérer de sa part. Lorsqu'il apprit la nouvelle relative au commandant d'Imola et l'assaut livré par les Vénitiens contre Faenza, il entra dans une grande agitation et commença à se plaindre amèrement de vous. Il me dit que vous aviez toujours été ses ennemis ; que ce n'était point les Vénitiens qu'il devait accuser, mais vous, qui, pouvant sauver ses Etats avec cent hommes d'armes, ne l'aviez pas voulu, et qu'il ferait en sorte que vous fussiez les premiers à vous en repentir.* »

¹⁴³ « *Machiavel, qui se trouvait à Rome pendant que se déroulaient ces événements dramatiques, considère d'un œil perspicace et attentif les mouvements de ce malheureux, et il le juge avec cette sévérité froide, lucide, implacable, qu'il apporte dans toutes les démarches de son esprit. La sympathie que l'auteur du Prince éprouvait pour ce magnifique phénomène humain, qu'était, au temps de sa grandeur, César Borgia, fait place à une sorte de compassion, pleine de détachement, un peu méprisante. Il n'a plus d'admiration pour cet homme traqué, anxieux, qui tâtonne, en aveugle, à travers les pièges et les chausse-trapes. Cet homme que son infaillible instinct semble avoir abandonné, que sait ne plus pouvoir compter sur sa « chance verte », qui déconcerte et déçoit ses partisans par la lenteur même avec laquelle il réfléchit et agit, cet homme, en un mot qui n'est plus un chef, qui a perdu la maîtrise de son destin, et qui s'en va à la dérive, comme une barque sans mâts et sans gouvernail, cet homme « n'intéresse plus Machiavel ».* »

BRION Marcel, *Les Borgia*, Tallandier, Collection Textos, 1953, p.300-301

de partager un dernier moment avec celui qui l'avait tant fait espérer¹⁴⁴. Quelques jours plus tard, César Borgia fut arrêté par les hommes de Jules II. Cette détention marqua le début de son chemin de croix qui allait durer pendant trois longues années, jusqu'en 1507, année où il finit par mourir de la seule manière possible : les armes à la main.

La dernière vision qu'il eut de Borgia fut donc très décevante pour Machiavel, puisqu'en arrivant à Rome il ne retrouva pas le prince dont il avait tant vanté les mérites. Il lui fallut se rendre à l'évidence : le superbe César Borgia n'était plus, le mal qui l'avait frappé semblait l'avoir rendu aussi banal que tous les autres princes d'Italie. Lui qui avait tant supporté – en secret – l'entreprise du fils d'Alexandre VI, se résigna à accepter la vérité avec sa froideur coutumière : il s'était trompé sur son champion. C'était en tout cas ce qu'il croyait à la fin de ce mois de novembre 1503. Cependant, le temps passant, Machiavel prit progressivement conscience qu'il avait peut-être jugé trop hâtivement le Valentinois dans sa défaite. La longue période de disgrâce qu'il connut après le retour au pouvoir des Médicis lui permit de se plonger dans son travail intellectuel, lui permettant ainsi d'organiser et d'analyser des années d'expérience au plus près des grands de ce monde. Le fruit de tout ce travail se retrouva notamment au sein de son plus célèbre ouvrage, *le Prince*. S'il fut rédigé en partie pour permettre à son auteur de retrouver la faveur des maîtres qui le condamnaient à l'exil, ce traité politique se voulait néanmoins être le condensé de toutes les connaissances et de tous les principes que Machiavel estimait absolument nécessaires de connaître pour quiconque espérait s'élever et demeurer tout en haut. A l'heure de faire les comptes, le Florentin discerna qu'entre tous les hommes d'Etat qu'il avait pu observer tout au long de sa carrière, aucun ne parvint à réaliser d'aussi grandes choses que ce que fit César Borgia. Pour Machiavel, plus que n'importe qui, il incarna le prince idéal dont il fallait suivre tous les principes et admirer toutes les actions.

II. Le duc de Valentinois, l'exemple à suivre

A la lecture du *Prince*, il est aisé de se rendre compte que César Borgia en est un des personnages principaux, puisque Machiavel l'utilise pour illustrer ses principes dans pas moins de cinq chapitres sur les vingt-six dont est composé le traité. Avant de parler du chapitre central où Machiavel énonce ô combien les actions du Valentinois sont des modèles à suivre pour quiconque espère s'élever, il est nécessaire d'évoquer les autres parties de l'ouvrage où le Florentin s'appuie sur son exemple pour expliquer sa vision.

La première de ces mentions se trouve dans le chapitre XI qui traite des principautés ecclésiastiques. Machiavel formule le principe selon lequel tout prince religieux n'a pas de

¹⁴⁴ « Il le calma de quelques « bonnes » paroles, avant de prendre définitivement congé, laissant derrière lui l'ombre du Valentinois d'autrefois. »

BORIAUD Jean-Yves, *Les Borgia : la pourpre et le sang*, Perrin, 2017, p.291

soucis à se faire concernant la pérennité de son pouvoir, puisque celui-ci tient son fondement dans des institutions religieuses qui ne seront jamais remises en cause par ses sujets, en tout cas pas dans un pays dévot comme l'Italie. Outre l'évocation de la puissance spirituelle, il vient expliquer les raisons qui ont permis à l'Eglise d'acquérir la grandeur temporelle qui est la sienne au moment où il rédige *le Prince*. Machiavel expose que c'est sous le règne d'Alexandre VI que les Etats pontificaux ont réussi à obtenir une réelle assise territoriale. En effet, ce pape, bien plus entreprenant et téméraire que ses prédécesseurs, estima qu'il était nécessaire que le Saint-Siège puisse jouer un rôle de premier plan, et non rester passif comme il l'avait toujours été, dans la période troublée qu'était celle de la première guerre d'Italie. Sachant que son fils était un homme plein d'ambition, il fit d'une pierre deux coups en le nommant à la tête des armées de l'Eglise. En effet, César Borgia, au nom de l'Eglise, put étancher sa soif de conquêtes en s'emparant des nombreuses principautés qui composaient la Romagne. Il renforça dès lors à la fois la puissance temporelle du pape, tout en se créant un royaume qu'il gouvernait avec la bénédiction de son père. Lorsque les Borgia vinrent à disparaître, tout ce qu'ils avaient entrepris l'un et l'autre profita aux successeurs d'Alexandre VI, qui se virent dotés d'un Etat bien plus riche et imposant qu'il ne l'était antérieurement¹⁴⁵. Ce qui fut à l'origine un acte égoïste, servit par la suite à rendre l'Eglise plus forte qu'elle ne l'avait jamais été, du moins d'un point de vue terrestre.

La deuxième fois où le Florentin cite en exemple Borgia sans son ouvrage, c'est pour un sujet qui lui tient particulièrement à cœur : la milice nationale. En effet, à l'époque où il était encore au service de Florence, la ville, en le nommant Secrétaire de la Milice, lui donna la mission de créer et d'organiser une armée propre à la ville. Machiavel put ainsi mettre en pratique ce qu'il avait appris en parcourant les récits des illustres anciens, ceux des Romains en particulier, mais également ce dont il avait été témoin en étant à la cour de César Borgia. Dans son traité, le Florentin énonce qu'il n'y a rien de pire pour un prince que de s'appuyer sur des troupes qui ne lui appartiennent pas pour acquérir et conserver son pouvoir, critiquant de cette manière la norme de l'époque qui voulait qu'un seigneur engage des mercenaires ou des troupes étrangères afin de faire la guerre¹⁴⁶. C'est ainsi qu'il fait en corollaire un éloge des puissances qui possèdent leurs propres armées – la France notamment – et qui ont par ce

¹⁴⁵ « Car, par le moyen du Duc de Valentinois et du passage des Français en Italie, il fit tout ce que j'ai rapporté ci-dessus, grâce aux menées du Duc. Et quoique ce Pape n'eût pas l'intention de rendre l'Eglise puissante, mais seulement d'élever son fils, tout ce qu'il fit néanmoins alla au profit de l'Eglise, qui, le Duc mort, profita de ses peines. »

MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince*, Chapitre XI : Des principautés ecclésiastiques, 1532

¹⁴⁶ « Si donc un Prince veut se mettre hors d'état de remporter le moindre avantage, il n'a qu'à se servir de ces sortes de troupes, qui sont encore bien plus dangereuses que les mercenaires, car elles sont bien plus en état de vous perdre, étant unies entre elles, et soumises tout entières à un autre. (...) Un Prince qui se conduira avec prudence ne se servira jamais de ces sortes de troupes, et il aimera mieux périr avec des armées composées de ses propres sujets que de vaincre avec d'autres ; parce que ce n'est pas une véritable victoire que celle qu'on remporte par le moyen d'autrui »

MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince*, Chapitre XIII : Des soldats auxiliaires, mixtes et nationaux, 1532

biais connues beaucoup de succès. De plus, il appuie son propos en se servant des actions du Valentinois, qui est, au moment où il écrit, l'exemple le plus récent de ce qu'il avance. En effet, César Borgia n'hésita pas après avoir achevé sa conquête de la Romagne à renvoyer toutes les troupes mercenaires et étrangères qui l'avaient aidé dans son entreprise, sachant ô combien il était risqué de les conserver à sa charge, l'exemple de la *Congiura di Magione* en étant un fameux rappel. Il entreprit dès le moment où il fut intronisé prince de Romagne de se bâtir une armée exclusivement composée de ses sujets. C'est cette clairvoyance qui permit, selon Machiavel, au fils du pape de rencontrer beaucoup de succès par la suite, faisant de ses troupes romagnoles une armée de métier respectée et crainte dans toute la péninsule¹⁴⁷.

Le chapitre XVII du *Prince*, qui est probablement le plus célèbre de tous, traite du délicat équilibre entre la cruauté et la clémence, posant la question dans son intitulé de savoir « *s'il vaut mieux pour un prince être aimé ou craint* ». Machiavel se penche sur ce dilemme bien connu des princes de toutes les époques en recourant à des exemples historiques, comme Hannibal, Scipion et surtout César Borgia, afin de justifier son raisonnement. Dans un premier temps, il vient statuer qu'il est plus avantageux pour un prince d'avoir une réputation de clémence que de sévérité. Cependant, la clémence ne doit pas être utilisée à mauvais escient pour s'attirer les faveurs – temporaires – d'un peuple mécontent, car se faisant, elle se transformera en faiblesse. Si se comporter en homme magnanime est louable, Machiavel conclut qu'il vaut mieux pour un prince savoir faire preuve de cruauté¹⁴⁸ de temps en temps. Montrer sa brutalité lorsque cela est nécessaire ne desservira jamais les intérêts du prince, dès lors qu'elle est cantonnée à n'être utilisée que périodiquement¹⁴⁹. En ce qui concerne la question de savoir s'il vaut mieux pour le seigneur être aimé ou craint, Machiavel vient d'abord énoncer l'évidence : si on le peut, il vaut mieux être les deux à la fois. Cependant, cette situation étant rarissime, il vaut mieux pour un prince inspirer la crainte que l'amour. Le

¹⁴⁷ « *Je ne ferai jamais difficulté de donner en exemple César Borgia et ses actions. Quand ce Duc entra dans la Romagne, il n'avait à son secours que des Français avec lesquels il prit Imola et Forli. Mais ne croyant pas trop sûr de se fier à des troupes de cette espèce, il en employa des mercenaires qu'il crut moins dangereuses : il prit à sa solde les Orsini et les Vitelli, mais, il s'aperçut bientôt que ces troupes étaient incertaines, infidèles et périlleuses ; et les ayant cassées, il se tourna vers ses propres sujets.* »

MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince*, Chapitre XIII : Des soldats auxiliaires, mixtes et nationaux, 1532

¹⁴⁸ « *César Borgia passait pour cruel ; néanmoins, c'est par cette qualité qu'il avait rétabli la Romagne, qu'il l'avait unifiée et ramenée à la paix et à la bonne foi. Et peut-être qu'en examinant la chose de près, l'on verra que le Duc était plus clément que les Florentins, qui pour éviter de passer pour trop cruels, laissèrent détruire Pistoia.* »

MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince*, Chapitre XVII : De la cruauté et de la clémence ; et s'il est plus avantageux à un Prince d'être craint ou aimé, 1532

¹⁴⁹ « *Car un Prince se trouvera plus humain en faisant un petit nombre d'exemples nécessaires, que ceux qui, par trop d'indulgence, encouragent les désordres qui entraînent avec eux les meurtres et les brigandages : ces tumultes bouleversent tout le monde, au lieu que les peines infligées par le Prince ne portent que sur quelques particuliers.* »

MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince*, Chapitre XVII : De la cruauté et de la clémence ; et s'il est plus avantageux à un Prince d'être craint ou aimé, 1532

Florentin explique cela par le fait que l'amour d'un peuple peut disparaître aussi vite qu'il est apparu puisqu'il est dans la nature humaine de ne jamais se satisfaire pleinement de ce que l'on a¹⁵⁰. A l'inverse, la crainte tient en respect le peuple car elle ne peut pas disparaître tant que le prince n'aura pas fait preuve de faiblesse. Celui-ci doit donc faire preuve d'une grande fermeté, mais ne doit pas pour autant tomber dans le vice de vouloir être brutal en toutes circonstances. Un usage modéré de la cruauté permet au peuple de craindre un prince qu'il sait capable de le punir lorsqu'il faudra, mais employer la cruauté de manière déraisonnée fera naître une haine tenace des sujets pour le prince. Il ne faut donc jamais tomber dans cet écueil, car si être aimé n'est pas gage de stabilité, être haï de ses sujets conduira forcément le prince à sa fin¹⁵¹. César Borgia est donc un exemple parfait pour Machiavel puisqu'il est parvenu à se faire à la fois aimer et craindre par ses sujets, utilisant avec habileté la miséricorde lorsqu'il le pouvait, et n'hésitant pas à être féroce et sans pitié lorsque la situation l'imposait. C'est cette gestion parfaite de son Etat qui lui permit, encore longtemps après sa chute, d'être glorifié par tous les Romagnols qui regrettaient leur ancien *Duca*.

Si César Borgia est également mentionné dans le passage du *Prince* consacré aux forteresses, partie dans laquelle l'auteur rappelle que se croire à l'abri de la haine de son peuple grâce à une citadelle est une illusion pour un souverain¹⁵², c'est bien dans le chapitre VII que Machiavel se repose le plus sur l'exemple du Valentinois pour illustrer sa pensée. Dans ce chapitre, intitulé « *Des Principautés nouvelles que l'on acquiert par des forces étrangères et par la Fortune* », le Florentin vient énoncer que « *ceux qui s'élèvent de la condition de particulier à celle de Prince, par leur seule Fortune, y arrivent sans peine, mais en ont beaucoup à se maintenir. Il est vrai qu'ils ne trouvent point d'obstacles dans le chemin, car on peut dire qu'ils volent sur le trône ; mais quand ils y sont une fois, c'est alors que les difficultés se présentent en foule.* ». Il énonce que ce type de prince connaît la plus grande difficulté à se maintenir au pouvoir, car s'il y est arrivé de façon inattendue, il pourra connaître une chute tout aussi brusque. Dans la mesure où la Fortune est d'essence divine, elle n'est pas

¹⁵⁰ « *C'est ce qui a donné lieu à cette question de politique : S'il est plus avantageux d'être aimé que redouté. L'on répond qu'il serait à souhaiter que l'on fût l'un et l'autre ; mais comme il est difficile de réunir les deux, s'il est question de se déterminer à l'un des deux partis, il est plus sûr d'être craint que d'être aimé seulement. La raison en est que la généralité des hommes est portée à l'ingratitude, au changement, à la dissimulation, à la lâcheté et à l'intérêt.* »

MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince*, Chapitre XVII : *De la cruauté et de la clémence ; et s'il est plus avantageux à un Prince d'être craint ou aimé*, 1532

¹⁵¹ « *Ainsi, pour revenir à notre sujet, je conclus que, puisque les hommes sont maîtres de leur bienveillance, et qu'ils ne le sont pas de leur crainte, un Prince prudent comptera bien plutôt sur ce qui dépend de lui, que sur ce qui dépend des autres ; et tout ce qu'il doit faire après, c'est d'éviter, comme je l'ai dit, de se rendre odieux.* »

MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince*, Chapitre XVII : *De la cruauté et de la clémence ; et s'il est plus avantageux à un Prince d'être craint ou aimé*, 1532

¹⁵² Il prend l'exemple de Forlì où Caterina Sforza fut dépossédée de son pouvoir par César Borgia. Malgré son imprenable forteresse, la comtesse dut déposer les armes devant le Valentinois car son peuple préféra soutenir l'assiégeant en qui il voyait un libérateur.

domptable par les hommes, au mieux il est possible de s'attirer ses faveurs lorsqu'on est un homme d'une grande vertu. Elle protège avec plus ou moins de vigueur ceux qu'elle désire voir s'élever, mais peut très bien du jour au lendemain décider de les abandonner ou, pire, d'œuvrer à leur ruine, s'abattant dès lors sur eux avec la plus grande férocité. Pour Machiavel l'archétype le plus représentatif de ces princes n'est autre que César Borgia. Celui-ci dut son ascension à l'action combinée de son père et de la Fortune. En effet, le pape ne cessa jamais de soutenir, financièrement et diplomatiquement, l'entreprise de son fils, voyant l'avantage qu'il pourrait tirer d'un fils potentat d'un royaume stable et puissant. Fort de ce soutien de poids, le Valentinois se révéla être un homme d'Etat exceptionnellement efficace et visionnaire¹⁵³, ce qui lui permit d'asseoir sa domination sur la Romagne avec une facilité déconcertante, faisant de cette province le véritable fer de lance de la papauté. Sachant très bien que son père ne vivrait pas éternellement, le duc de Valentinois comprit qu'il se devait de consolider un pouvoir propre en prenant toutes les mesures qui s'imposeraient. Comme nous l'avons précédemment évoqué, il se débarrassa sans scrupules des mercenaires qui le servirent dans un premier temps en faisant assassiner tous leurs chefs à Sinigaglia. En outre, il réalisa un autre exploit qui impressionna encore plus Machiavel, parce que cet acte fut un exemple parfait de ce que la malhonnêteté et le calcul peuvent donner lorsqu'on les associe. Avant sa conquête par le Valentinois, la Romagne était connue comme étant une des régions les moins gouvernables de toute l'Italie. Elle devait cette caractéristique à son désamour pour les nobliaux qui avaient gouvernés pendant si longtemps ses différents duchés avec tant de cruauté et d'égoïsme. Une fois la Romagne conquise tout entière, Borgia se vit rappeler par le roi de France pendant la campagne de Naples afin de remplir ses obligations de vassal. Pendant son absence il eut la bonne idée de nommer à la tête de son royaume un homme d'une extraordinaire brutalité : Ramiro d'Orco. La province étant encore sujette à contester la domination du conquérant, le Valentinois ordonna à son ministre d'agir avec la plus grande fermeté contre ceux qui oseraient braver son autorité. En administrateur zélé et cruel, Ramiro prit plaisir à faire régner la terreur dans la région, obtenant le résultat escompté au prix d'une haine profonde des habitants contre sa personne. Quand César Borgia revint de campagne, il prit vite conscience qu'il était nécessaire pour asseoir définitivement son autorité de remédier au « problème d'Orco » qu'il avait lui-même sciemment créé. Il savait qu'en faisant exécuter son dévoué serviteur, il prouverait à sa population qu'il n'était pas responsable des agissements de ce dernier. Se faisant, il réalisa qu'il serait vu non seulement comme un prince libérateur par ses sujets, mais surtout comme un chef droit dont la justice était la même pour tous, qu'on soit simple sujet ou éminent ministre¹⁵⁴. Ramiro mort, César fut célébré en héros

¹⁵³ « Ainsi le Duc, s'étant défait des chefs, et ayant gagné toutes leurs créatures, avait jeté d'assez bons fondements de sa grandeur, car il était maître de la Romagne, avec le Duché d'Urbino, et il était aimé des peuples qui commençaient à s'apercevoir que leur soumission à leur nouveau prince faisait leur bonheur. »

MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince*, Chapitre VII : Des Principautés nouvelles que l'on acquiert par des forces étrangères et par la Fortune, 1532

¹⁵⁴ « Il y établit Ramiro d'Orco, homme sanguinaire et de prompt expédition, auquel il donna un pouvoir sans limites. Cet homme rétablit bientôt l'ordre et la paix dans le pays, et s'acquittait en même

dans toute la Romagne. En somme, à la vue de ses actions, il est facile de voir que César Borgia avait compris qu'il devait se montrer implacable pour assouvir son ambition, quoiqu'il en coûte. Machiavel lui-même conclut devant ses accomplissements que ce prince « *employa tous les moyens qu'un brave et habile homme peut mettre en usage pour se maintenir et pour affermir les fondements de sa puissance.* ». La Fortune, reconnaissant en lui un homme digne de sa protection, l'accompagna au fur et à mesure de sa progression, favorisant son camp dès qu'il rencontra la moindre contrariété. Mais quand elle décida que le temps de sa ruine était venu, elle s'abattit sur lui avec une telle violence que même un homme hors-pair comme lui ne put résister au déchaînement des éléments. Malgré toutes les précautions qu'il avait prises, le Valentinois finit par lourdement chuter, voyant ce qu'il avait mis des années à construire s'effondrer, et ce sans qu'il ne puisse rien y faire. Borgia avait tout fait pour se préparer à affronter la mort de son père, anticipant la moindre hypothèse¹⁵⁵, mais il ne pouvait se douter que lors de ce moment fatidique, il serait lui-même à l'agonie et incapable de mettre en œuvre ses plans, comme il l'avoua à Machiavel lorsque celui-ci vint le visiter à Rome après le conclave de novembre 1503¹⁵⁶. Pour le Florentin, la chute du Valentinois fut d'une rare injustice tant il manœuvra avec une grande maestria pour se préserver, lui qui « *était si vigoureux et si brave, [qui] savait si bien comment on peut perdre ou gagner les hommes, et [qui] avait si bien affermi les fondements de sa puissance dans le peu de temps qu'il en avait été revêtu, que s'il n'avait point eu ces deux armées sur les bras, ou que même s'il s'était bien porté, il n'aurait pas laissé*

temps d'une grande réputation. Ensuite, le Duc jugea qu'un pouvoir excessif pourrait à la fin devenir odieux ; c'est pourquoi il établit une cour de justice au milieu de la province, avec un Président d'un très grand mérite : et là, chaque cille avec son avocat. Or, comme il s'était aperçu que les rigueurs d'Orco avaient un peu altéré l'esprit des peuples, il résolut de gagner entièrement leur affection, en leur faisant voir que s'il s'était commis quelques cruautés, cela n'était pas arrivé par ses ordres, mais par l'humeur féroce du ministre. Le Duc embrassa donc cette occasion de satisfaire ses sujets, et un matin, il fit mettre en deux pièces le cruel d'Orco sur la place publique, avec un morceau de bois et un couteau sanglant à côté de lui : l'horreur de ce spectacle étonna et contenta en même temps tous ces peuples. »

MACHIAVEL Nicolas, **Le Prince**, Chapitre VII : Des Principautés nouvelles que l'on acquiert par des forces étrangères et par la Fortune, 1532

¹⁵⁵ « *Pour l'avenir, il avait à craindre premièrement, que celui qui serait Pape, après Alexandre VI, ne lui fût contraire et ne cherchât à lui ôter ce que son père lui avait donné. Pour prévenir cet accident, il résolut de faire quatre choses. La première, d'éteindre entièrement la race de tous ceux qu'il avait dépouillés, afin que le Pape à venir ne pût s'en servir contre lui. La seconde, de mettre dans ses intérêts tous les seigneurs romains, afin de tenir le Pape en bride par leur moyen. La troisième, de se faire autant de créatures qu'il pourrait dans le Collège des Cardinaux. Et enfin, de se rendre si puissant, devant que son père mourût, qu'il fût en état de résister de lui-même aux premières attaques. De ces quatre projets, il en avait déjà mis trois en exécution avant la mort du Pape ; et le quatrième ne pouvait lui manquer avec un peu de temps. »*

MACHIAVEL Nicolas, **Le Prince**, Chapitre VII : Des Principautés nouvelles que l'on acquiert par des forces étrangères et par la Fortune, 1532

¹⁵⁶ « *Jamais, confia César à Machiavel un mois après la mort d'Alexandre, il n'aurait pensé être aussi malade, et même carrément in articulo mortis, au moment de la disparition de son père, qu'il croyait avoir largement anticipée. Cette terrible « fièvre » l'empêcha de réagir avec la promptitude accoutumée de son caractère, en un moment toujours critique à Rome. »*

BORIAUD Jean-Yves, **Les Borgia : la pourpre et le sang**, Perrin, 2017, p.285

de remédier à tous ses malheurs. ». Machiavel, malgré l'échec et la débâcle finale de celui qu'il avait considéré comme l'homme du siècle, ne trouva jamais rien à redire sur la conduite et les actions du Valentinois tant elles furent en tout point sages et appropriées. Borgia avait élevé la nécessité comme crédo politique à un tel niveau que Machiavel ne trouva jamais quelqu'un de comparable au duc de Valentinois. Le penseur, si intransigeant et si critique des princes de son temps, rendit le plus beau des hommages à l'homme qu'il avait tant admiré en concluant que « *les meilleurs préceptes qu'on puisse offrir à un Prince nouvellement établi, c'est de lui donner pour modèle les actions de ce Duc ; si, cependant, sa conduite n'eut pas de succès, ce ne fut pas sa faute ; une extrême malignité de la Fortune en fut la cause*¹⁵⁷. ». De cette manière, Machiavel dédouana complètement César Borgia de tout reproche ; celui-ci ne commit aucune erreur, la providence décida tout simplement de son destin.

L'apologie qu'il fit des actions de ce duc fut très longtemps reprochée à Machiavel par les générations de penseur qui lui succédèrent¹⁵⁸. En effet, on lui fit grief d'avoir introduit dans la pensée d'un grand nombre de dirigeants que l'usage de la perfidie et de la brutalité pouvait s'excuser dès lors qu'il leur permettait d'arriver à leur fin. Il est vrai que le Florentin base toute sa pensée politique sur un concept : la nécessité¹⁵⁹. Pour lui il n'y a rien de plus important que de faire ce qui est nécessaire et ce qui peut avoir un impact concret et réel sur le présent. La principale qualité d'un prince est le pragmatisme, il doit savoir distinguer ce qu'il faudrait faire dans le meilleur des mondes, de ce qui est réaliste et indispensable¹⁶⁰. Cependant, Machiavel vient ajouter une condition à son principe : si l'action politique doit être pensée en dehors de toute considération morale, elle doit cependant servir un plus grand intérêt que celui du prince, elle doit concourir à l'intérêt général. En l'occurrence, s'il a défendu et admiré les actions de César Borgia, c'est essentiellement parce qu'elles servaient un rêve plus important que la seule ambition du Valentinois : voir l'Italie s'unifier. Borgia, par ses indéniables qualités et amour de la gloire, était l'outil parfait pour permettre à ce dessein de voir le jour.

¹⁵⁷ MACHIAVEL Nicolas, **Le Prince**, Chapitre VII : Des Principautés nouvelles que l'on acquiert par des forces étrangères et par la Fortune, 1532

¹⁵⁸ « *Mais paradoxalement, cet éloge de César, cette idée de le proposer comme modèle politique, bien loin de le réhabiliter et d'en grandir l'image, se retourneront contre son auteur, à qui l'on reprochera sa complaisance envers le Valentinois, qui devra d'ailleurs à son admirateur florentin de voir sa réputation de cruauté cynique promise à une longue postérité* »

BORIAUD Jean-Yves, **Les Borgia : la pourpre et le sang**, Perrin, 2017, p.312

¹⁵⁹ « *Nous ne devrions pas oublier que, pour Machiavel lui-même, la maîtrise de la nécessité demeure la condition nécessaire de toute grande réalisation et en particulier de la sienne propre.* »

STRAUSS Léo, **Pensées sur Machiavel**, Klincksieck, Collection Critique de la politique, 1958, p.439

¹⁶⁰ « *Machiavel prétend avoir ouvert une voie qui n'avait pas encore été foulée, et par conséquent avoir découvert « un ordre entièrement nouveau ». Le principe de sa découverte réside dans le fait qu'il faut prendre comme point de repère non pas comment les hommes doivent vivre, mais ils vivent effectivement.* »

STRAUSS Léo, **Pensées sur Machiavel**, Klincksieck, Collection Critique de la politique, 1958, p.429

Conclusion : une promesse inachevée

Comme nous le savons, et contrairement au souhait de Machiavel, César Borgia ne fut pas capable d'unifier l'Italie sous sa coupe. Par manque de temps et, surtout, de chance, il ne put mener à bien son incroyable entreprise, tout comme ses contemporains et les grands hommes d'Etat qui allaient suivre. Il faudra en effet attendre le 19^{ème} siècle pour voir la maison de Savoie y parvenir. Les raisons de la difficulté de ce projet sont multiples : l'Italie était trop divisée, ses potentats trop repliés sur eux-mêmes et trop médiocres, pour qu'elle puisse transformer son appellation géographique en une véritable réalité politique. Il apparaît pour autant évident que ce *Risorgimento* aurait pu avoir lieu dès le 16^{ème} siècle, tant César Borgia était bien parti pour le réaliser. La route était longue et semée d'embûches, et voir le Valentinois échouer n'aurait pas été une surprise, mais de son incapacité est née une forme de frustration face à cet événement manqué.

Jacob Burckhardt, célèbre historien suisse, avait, dans son œuvre *La Civilisation de la Renaissance en Italie*, formulé cette hypothèse : « *Qu'aurait fait César si, à la mort de son père, il n'avait pas été mourant lui-même ? Quel étrange conclave eût été ce collège de cardinaux savamment épuré par le poison, qui aurait élevé au trône pontifical César Borgia, armé de tous ses moyens et n'ayant pas à craindre la présence d'une armée française ! L'imagination se perd dans un abîme, dès qu'elle s'arrête sur ces hypothèses.*¹⁶¹ ». En août 1503, à la veille de la mort de son père, le Valentinois semblait en effet avoir toutes les cartes en main. Il apparaît opportun de les énumérer.

Premièrement, il était le prince incontesté de la Romagne. Aimé de ses sujets, craint par les seigneurs qui avaient survécu à son irrésistible conquête, cette province paraissait – très – solidement installée dans la poche du Valentinois. Giovanni Sforza, Pandolfo Malatesta ou Guidobaldo Montefeltro étaient trop peu armés, dans tous les sens du terme, pour pouvoir contester au fils du pape les terres qu'il leur avait prises. Seul Gian Paolo Baglioni, seigneur de Pérouse et unique rescapé de la *Congiura di Magione*, semblait pouvoir jouer les trouble-fêtes. Encore eut-il fallu qu'il soit soutenu par une forte puissance voisine, comme Venise, mais la réputation de la Sérénissime laisse à penser qu'elle n'aurait jamais investi dans un projet si incertain. Juste avant de tomber gravement malade, César Borgia avait prévu de conquérir Bologne, Sienne et même Florence, afin d'incorporer la Toscane à son royaume. La probabilité de réussite de cette invasion était forte tant son armée romagnole et sa réputation avaient largement de quoi faire tomber les maigres protections de ces cités avant tout marchandes. Cependant, le problème serait sûrement venu de l'étranger, notamment avec le protecteur de Florence : Louis XII. Ce dernier, d'ailleurs, quelques temps avant la chute de César, s'inquiétait déjà de l'appétit sans limites d'un vassal devenu beaucoup trop ambitieux.

¹⁶¹ BURCKHARDT Jacob, *La civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, Tome 1, Edition Plon-Nourrit, 1860, p.148

C'était lui qui avait contraint le Valentinois à annuler son projet d'envahir Florence en 1502, ce qui avait d'ailleurs entraîné en réponse la révolte des lieutenants du Valentinois, qui ne supportèrent pas de voir une cible si riche et en même temps si facile à prendre se dérober sous leurs yeux. Il est fort envisageable que le roi de France, en apprenant que César comptait bien mettre à exécution ses plans de conquêtes, aurait menacé le Valentinois de lui retirer son duché en France, en plus de son engagement de défendre les opprimés. César Borgia aurait-il eu à craindre les menaces françaises ? Oui et non. Oui, car s'engager dans une guerre contre ce qui était peut être la plus grande puissance de l'époque comporte, évidemment, beaucoup de risques. Mais en même temps, la France était dans une situation compliquée à la fin de l'année 1503, engluée dans sa conquête désastreuse de Naples et en conflit ouvert à la fois avec les Espagnols et le Saint-Empire romain. De son côté, César avait le soutien des Etats pontificaux et le trésor qui va avec, de nombreuses troupes qui lui étaient absolument loyales et éventuellement l'appui des Espagnols qui auraient vu en lui un potentiel nouvel allié contre la couronne française. L'issue de l'affrontement aurait été incertaine, mais il n'est pas dit que le Valentinois ne serait pas sorti vainqueur de ce bras de fer.

Néanmoins, si une chose est certaine, c'est qu'il avait beau être un prince extraordinaire, il n'avait pas encore, en 1503, la puissance nécessaire pour se maintenir au pouvoir sans l'appui de personne. Son action dépendait en grande partie de la bénédiction du Saint-Siège. Quand son père était en vie, il n'avait jamais eu à craindre de perdre ce soutien, tant Alexandre VI, qui le craignait depuis l'assassinat de Juan, était ravi de voir le nom des Borgia rayonner sur la péninsule. Or avec sa mort, une toute nouvelle conjoncture se mettait en place, et il était dès lors de la survie de César de parvenir à faire élire un pape qu'il pourrait contrôler. Comme nous le savons, son état ne lui permit pas d'œuvrer à l'élection du pape de son choix, au mieux avait-il pu donner des instructions à ses cardinaux loyaux, qui finirent par élire Pie III puis le redoutable Jules II. Mais s'il avait été en pleine possession de ses moyens, et puisqu'il est connu que le manque de scrupules ne lui faisait pas défaut, il est presque certain qu'il n'aurait reculé devant aucun stratagème pour forcer les récalcitrants à suivre sa volonté. Corrompre, menacer, assassiner, rien de cela n'aurait fait peur au gonfalonier de l'Eglise qui avait sous ses ordres des hommes prêts à tout pour le servir et qui, en tant que préfet de Rome, avait accès à toutes les demeures des cardinaux. Si nous regardons la situation au moment du conclave de septembre 1503, il y avait trente-neuf cardinaux qui devaient se réunir pour élire le nouveau pape, mais seulement trente-et-un furent présents. Dans les trente-et-un, onze cardinaux espagnols étaient absolument fidèles à César, ce qui fait un tiers du conclave, sachant que pour qu'un pape soit élu, il lui faut récolter deux tiers des votes. Il apparaît donc tout sauf saugrenu de dire qu'il n'aurait pas été difficile pour César de faire élire un pape de son choix, ou en tout cas un pontife qui fut une autre personne que Julien della Rovere, seul homme d'un tempérament suffisamment fort pour contrecarrer les plans du Valentinois. Avec un pape à sa solde, César Borgia aurait sûrement pu mettre à exécution son illustre dessein, au lieu de mourir loin de tous, et de ses rêves, dans une forêt entourant Viana.

Le souhait de Machiavel de voir l'Italie s'unifier sous la houlette de César Borgia ne se réalisa donc pas. Quantité de questions peuvent se poser : si jamais Juan n'avait pas été assassiné, César serait-il resté cardinal ? Si Pedro Luis n'était pas mort, serait-il devenu roi de Naples comme son père l'espérait ? Si le Saint-Père avait vécu un an de plus, César aurait-il pu être empereur d'Italie ? Si le père et le fils n'étaient pas tombés malades en même temps ... Toutes ces interrogations restent sans réponses, et de toute façon les hypothèses ne valent pas grand-chose face à la réalité de l'Histoire. Ce qui est certain, c'est que le Valentinois avait toutes les qualités pour réussir : l'intelligence, le charme, l'habileté physique, le courage et le vice. Sa fierté avait fait de lui un homme sans peur et avec une ambition démesurée. Il ne réussit pas à unifier l'Italie, mais il montra aux générations futures comment un homme visionnaire et vigoureux pouvait mener le monde.

REMERCIEMENTS

Je remercie mon directeur de mémoire Monsieur Aboucaya, pour son aide, sa disponibilité et les bons conseils qu'il m'a donné pendant l'élaboration de ce mémoire.

Je remercie également mes parents pour leur précieux soutien tout au long de l'année.

BIBLIOGRAPHIE

○ **Sources :**

BURCKHARDT Johannes, *Dans le secret des Borgia ; journal du maître de cérémonie du pape Alexandre VI : 1492-1503* (édition consultée : Paris, Tallandier, Collection Moyen-Âge, 2013)

GUICHARDIN François, *Histoires d'Italie*, 1561 (édition consultée : Tome 1 – 1490-1513, Paris, Robert Laffont, Collection Bouquins, 1996)

MACHIAVEL Nicolas, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, 1531 (édition consultée : Paris, Stratégies, Bibliothèque Berger-Levrault, 1980)

MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince*, 1532 (édition consultée : Paris, J'ai lu, Collection Libro, 2016)

MACHIAVEL Nicolas, *Lettres à Francesco Vettori* (édition consultée : Paris, Payot & Rivages, 2013)

MACHIAVEL Nicolas, *L'Art de la guerre*, 1521 (édition consultée : Paris, Perrin, 2011)

MACHIAVEL Nicolas, *Œuvres complètes* (édition consultée : Tome deuxième, Paris, Au Bureau du Panthéon Littéraire, 1853)

○ **Ouvrages spécialisés :**

BORIAUD Jean-Yves, *Les Borgia : la pourpre et le sang*, Paris, éd. Perrin, 2017

BRION Marcel, *Les Borgia*, Paris, éd. Tallandier, Collection Texto, 1953

BRION Marcel, *Machiavel*, Paris, éd. Tallandier, Collection Texto, 1948

CLOULAS Ivan, *Les Borgia*, Paris, éd. Fayard, Collection Pluriel, 1987

GALLO Max, *Machiavel et Savonarole : la glace et le feu*, Paris, éd. XO, 2015

SKINNER Quentin, *Machiavel*, Paris, Éditions du Seuil, 1981

STRAUSS Léo, *Pensées sur Machiavel*, Klincksieck, Collection Critique de la politique, 1958